

CLAIRE BILLAUD

DEAD END CITY



Dead End City

Claire Billaud

Oeuvre publiée sous licence

Image de couverture : Buildings at Alamo Village, Photo par Mlhradio sous licence Creative Commons CC BY-NC 2.0 / Abell 78 Nebula, Photo par Adam Block sous licence Creative Commons CC BY-SA 3.0 USA

En lecture libre sur Atramenta.net

0

Il ne savait pas depuis combien de temps il était en vie. Quelque chose lui disait que cela ne faisait pas longtemps, mais la raison pour laquelle il le pensait demeurait une énigme.

Surtout que ses sens lui disaient que cela faisait longtemps. Beaucoup trop longtemps déjà. Car aussi loin qu'il pouvait s'en souvenir, chaque seconde de sa vie avait été douloureuse. Faite de piqûres et de brûlures sur toute la surface de son corps.

Et il ne savait pas pourquoi. Il ne savait pas ce qu'on lui voulait.

Pour commencer, il ne savait pas qui était « on », et encore moins qui « il » était.

Rien de ce qu'il voyait ou ressentait n'avait de sens. La seule chose qu'il connaissait était la douleur, une douleur sans fin, sans début et sans aucune raison.

Tuez-moi...

Soudain les ténèbres qui l'entouraient firent place à une lueur aveuglante, et la douleur disparut. Quelque chose le soulevait et c'était extrêmement désagréable, car ce quelque chose était froid sur sa peau humide, et y rampait pour s'accrocher à lui et le soulever.

La lumière était si forte qu'il avait l'impression qu'elle lui transperçait le crâne. Même en refermant ses paupières, il continuait de voir un rouge vif et douloureux.

Rouge comme le soleil couchant... Non, la lumière du soleil couchant est douce. Rouge comme du métal qui chauffe, qui rougeoie...

Il laissait ses pensées vagabonder, jusqu'au moment où il se demanda comment il savait à quoi ressemblait le soleil couchant ou

le métal qui chauffait. Quelques secondes plus tôt, il en était sûr, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était le soleil ou du métal.

Pourtant il le savait à présent. Comme il savait de plus en plus de choses, sans avoir la moindre idée de comment il pouvait savoir tout cela d'un seul coup.

Et pourtant ses connaissances étaient bien installées dans son esprit, comme si elles y avaient été depuis très longtemps.

Et surtout elles n'étaient pas seules. Gêné par la lumière qui ne semblait pas vouloir disparaître, il avait tout le loisir de parcourir son esprit et de se souvenir de choses dont il pensait que quelques secondes plus tôt, il ne les avait jamais vues.

Des animaux. Des chevaux, des mules, des chiens, et d'autres.

Des notions d'histoire et de géographie. Un pays nommé les États-Unis, qui lui était familier.

Est-ce que je viens de là-bas ?

L'histoire d'une longue conquête, de guerres. Et pourtant, l'histoire d'habitants fiers d'appartenir à ce pays.

Et ensuite, son esprit était envahi par des morts. Il crut d'abord qu'ils étaient liés aux images de guerre qu'il venait de se rappeler, mais il finit par se rendre compte qu'ils n'avaient rien à voir.

Il y en avait quelques-uns qui avaient été assassinés, mais beaucoup étaient morts par accident, ou de maladie. Mais tous se retrouvaient là, près de lui.

Et il savait comment s'en occuper. Toutes sortes de nouvelles connaissances affluaient dans son esprit, et elles étaient toutes liées aux morts.

La lumière décrut enfin et il sentit qu'il se remettait à bouger.

Il ouvrit les yeux, mais rien de ce qu'il venait d'apprendre ne lui permettait de savoir quel était l'endroit où il se trouvait. Tout ce qu'il pouvait voir, c'était l'intérieur d'une grande pièce métallique. La seule chose qu'il connaissait et qui se rapprochait de l'endroit où il se trouvait, c'était un coffre-fort géant.

Mais qui pourrait imaginer un coffre-fort où on met... des gens ?

Car non seulement il était à l'intérieur, mais il n'était pas seul. Il apercevait désormais deux autres formes près de lui.

Une forme petite mais plutôt trapue. Un homme âgé, avec une fine

barbe grise.

Et une autre plus sombre. Avec plus de formes. Des hanches et une poitrine. Une femme.

Il les regarda tous les deux et se dit qu'ils lui étaient familiers. Il les avait toujours connus, en fait.

Pourquoi me poser la question ? Je les connais très bien.

Ils s'appellent Ned et Abbie.

Et moi, John.

I

Le chariot roulait à bonne allure au milieu d'un paysage semi-aride entre plaines et collines, un patchwork d'herbes à peu près vertes et de terre ocre, semé de cailloux qui provoquaient d'innombrables secousses au véhicule.

« J'espère qu'on arrive bientôt, il n'y a plus beaucoup d'eau dans la réserve. »

C'était la voix d'une femme noire, avec un fort accent, qui venait de s'élever de l'intérieur du chariot. Les deux hommes qui conduisaient ne purent s'empêcher de sourire d'instinct en l'entendant : c'était pour eux ce qui se rapprochait le plus de la voix d'une mère veillant sur eux.

« Dead End City devrait être en vue dès que nous aurons passé ces collines, Abbie, dit le plus âgé des deux. On y sera bien avant d'avoir bu la dernière gorgée d'eau, ne t'en fais pas. »

Ned Baker plissa les yeux et essaya de distinguer le paysage sous le soleil aveuglant. C'était un homme de petite taille, à cheveux et barbe blancs, mais trapu et solide, dont les muscles n'avaient pas perdu de leur vigueur, ce qui était une chance pour cet homme qui exerçait le métier de charpentier. Ses manches retroussées laissaient voir les bras bronzés, voire brûlés, de ceux qui avaient travaillé toute leur vie sous le soleil de plomb de l'Ouest américain.

Il offrait d'autant plus de contraste avec celui qui l'accompagnait. Alors même qu'il était le plus jeune du petit groupe, John Sterling en était le maître. Plus grand et plus maigre que Ned, il mettait un point d'honneur à ne s'habiller qu'en noir depuis qu'il avait embrassé la profession de croque-mort un peu comme on entre dans les ordres.

Même si le voyage avait déposé une fine couche de poussière gris sur ses vêtements noirs, ils étaient encore bien assez sombres pour faire ressortir la minceur de son corps et la pâleur de sa peau. John complétait la tenue avec un grand chapeau noir, dont l'ombre dissimulait en partie son visage aux traits anguleux, mais pourtant non dénué d'un certain charme, surtout quand ses yeux clairs brillaient – ce qui n'était pas souvent le cas en présence des familles en deuil.

Mais pour l'instant, ses yeux étaient fermés et il semblait plongé dans un demi-sommeil, assis un peu de travers à l'avant du chariot et prêt à basculer.

Et ce fut ce qu'il manqua de faire en se réveillant brutalement.

« Tout va bien, fiston ? » dit Ned.

John mit quelques secondes à répondre.

« Oui, oui... J'ai juste fait un rêve bizarre.

– Ah ? Quel genre de rêve ?

– Je... En fait je ne sais plus. C'était bizarre, et même désagréable, je crois, mais je ne me souviens déjà plus de rien.

– C'est sans doute mieux, alors, fiston. Les cauchemars doivent rester à leur place. »

John essuya un peu de la sueur qui coulait sur son front. Même si son chapeau le protégeait du soleil, la chaleur se faisait sentir.

« Alors, fiston, dit Ned, nous voilà bientôt à Dead End City. Qu'est-ce que ça te fait d'avoir ta propre affaire ?

– Beaucoup de fierté, mais je ne te le cache pas, de l'angoisse face aux responsabilités. Et un peu de regret pour monsieur Stark. C'était un bon maître.

– Hé oui, ce sont toujours les meilleurs qui partent les premiers. À croire que le bon Dieu préfère laisser les mauvais sur terre ensemble, histoire qu'ils se tirent dans les pattes entre eux. À nous de nous débrouiller au milieu de tout ça, après. »

John Sterling soupira. Le début de son apprentissage du métier s'était déroulé sous la férule de Homer Stark, un croque-mort d'une rare compétence, très instruit, mais dont le sens du devoir était tel qu'il vivait littéralement pour son métier. Cela avait fait de lui une véritable caricature, qui ne semblait voir les gens que dans deux

catégories, celle des morts et celle des morts en puissance. Son influence avait fait de John un croque-mort consciencieux, impliqué dans son travail, mais le jeune homme avait conservé une joie de vivre et un enthousiasme naturel qui faisaient défaut à son maître.

Au bout de quelques années, Homer Stark avait accepté le poste de croque-mort attiré de la petite ville de Dead End City. Et lorsque John avait appris le décès de son ancien maître, il avait découvert en même temps que ce dernier lui léguait toute son affaire, et exprimait dans son testament son souhait que son apprenti vînt au plus vite à Dead End City en soulignant que l'endroit avait grand besoin d'un bon croque-mort.

John se disait qu'au fond, cela n'augurait rien de bon. Une ville qui avait autant besoin d'un croque-mort n'était pas bon signe : cela signifiait que c'était une ville où l'on ne vivait pas longtemps.

Il aura exagéré, se disait-il. Enfin, j'espère.

« Regarde par là, fiston ! »

Derrière l'une des collines, les premières maisons de Dead End City commencèrent à se dessiner devant eux. John jaugea l'état des façades de bois battues par les vents, tandis que Ned avertissait Abbie de leur arrivée imminente.

« Voilà notre future affaire, quelque part au milieu de ces maisons. Pour tout te dire, fiston, c'est bien parce que je travaille avec toi depuis déjà quelques années et que tu es un bon patron en qui j'ai autant confiance qu'en ma propre famille, que j'ai accepté de te suivre là-dedans.

– Que se passe-t-il, Ned, tu n'aimes déjà pas l'endroit ?

– Je ne l'aimais déjà pas beaucoup dès que j'ai entendu le nom. Dead End City ! La ville de l'impasse ! Il paraît qu'elle porte bien son nom. Quand elle a été bâtie, son nom a été choisi pour bien faire comprendre que c'était le dernier endroit civilisé dans l'Ouest sauvage, et qu'après on ne trouverait plus rien que des terres trop arides pour y cultiver quoi que ce soit. Et depuis, paraît-il, c'est toujours le cas. Il n'y a pas de train qui va jusque-là, et si nous n'avions pas eu le chariot, le seul transport que nous aurions pu prendre pour y aller, c'est la diligence. Et encore, il n'en passe qu'une par mois, et la ville est son terminus. Rien ne va au-delà de

Dead End City, c'est une véritable impasse !

– Hé bien, cela n'a guère d'importance puisque de toute façon, nous n'avons pas à aller plus loin » répondit simplement John.

Le chariot atteignit vite les premières maisons et s'engagea dans les rues de Dead End City. Par « rues », il fallait entendre les espaces de terre plus ou moins réguliers entre les maisons, où les seules choses qui s'apparentaient à des pavés étaient les sempiternels cailloux de la région enfoncés dans la terre par les pas des chevaux et les roues des véhicules. La plupart des bâtiments incluaient des sortes de trottoirs formés par des terrasses de bois à l'équilibre douteux, et les établissements publics y ajoutaient des abreuvoirs au bord de la rue.

Les quelques passants se retournèrent au passage du chariot et de ses occupants. La ville était si éloignée du reste de la civilisation que l'arrivée de nouveaux venus devait être un petit événement. John salua respectueusement tous ceux qui croisaient son regard, et sourit en voyant que certains, devinant son statut de croque-mort grâce à son habit noir, eurent le réflexe de se découvrir comme s'il conduisait déjà un enterrement.

« Excusez-moi, monsieur, demanda-t-il à l'un d'entre eux, nous cherchons les pompes funèbres Stark.

– Ah, répondit l'autre, c'est vous qui prenez la relève du père Homer ? Vous prenez à gauche après la prochaine maison, ensuite c'est tout droit. »

John remercia et poursuivit son chemin, jusqu'à apercevoir la façade du bâtiment des pompes funèbres. La couleur était un peu plus sombre que pour les maisons voisines, et les mots « Pompes funèbres » étaient inscrits en gros sur la façade, complétés par une enseigne pendant au-dessus du trottoir et précisant « Pompes funèbres Stark ».

En voyant le nom, John retira son chapeau, imité par Ned.

« Puisse le vieil Homer Stark reposer en paix, marmonna le vieil homme. J'espère qu'ils n'ont pas attendu notre arrivée pour l'enterrer. »

Un homme sortit du bâtiment, sans doute attiré par le bruit du chariot. Il resta un instant à regarder les deux conducteurs, ce qui

laissa également le temps à ces derniers de la détailler. C'était un grand gaillard roux et velu aux favoris fournis, qui avait l'allure d'un ours, mais plutôt d'un ours en peluche avec son regard bienveillant.

« Vous êtes le nouveau croque-mort ? » demanda-t-il.

John descendit du chariot et s'approcha de lui.

« Oui, monsieur. Mon nom est John Sterling. J'ai été l'apprenti de monsieur Homer Stark et il m'a légué son établissement.

– Enchanté, monsieur. Slim Hamill, contremaître. Je me suis occupé de l'affaire et des autres employés en attendant le nouveau patron, mais il était temps que vous arriviez.

– Je vous présente aussi Ned Baker, mon charpentier, qui va travailler avec vous si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

– C'est vous le patron. Et on ne va sûrement pas cracher sur des bras supplémentaires, on en a toujours besoin.

– Combien y a-t-il d'employés ici ?

– Avec moi, quatre à temps plein. Et quand on a besoin de suppléments pour les enterrements, on peut engager des journaliers en ville. Il y en a qui considèrent que ça porte malheur de travailler pour un croque-mort, mais la plupart d'entre eux ne sont pas regardants sur le genre de travail du moment que la paye est correcte. On essaie quand même de ne pas trop faire appel à eux. Certains ne savent pas se tenir pendant les enterrements, et le père Homer détestait les fausses notes. »

Ned aida Abbie à descendre à son tour. En la voyant, Slim eut l'air surpris, et John comprit qu'il ne devait pas y avoir beaucoup de Noirs en ville.

« C'est ma cuisinière, Abbie, expliqua-t-il. Elle aussi travaille avec moi. Elle fera à manger pour toute l'équipe, du moins ceux qui mangent sur place.

– Ah ! répondit Slim avec enthousiasme. Ça me rappelle qu'il faut que je vous montre les lieux. Venez. »

Il fit entrer John dans l'établissement, qui se composait essentiellement de trois parties bien distinctes : l'une était une boutique à la décoration sobre, destinée à l'accueil des clients en deuil et où étaient exposés divers articles funéraires, la seconde était la chapelle ardente derrière laquelle se trouvait une salle de

préparation des corps, et enfin la troisième, la plus grande, était un grand atelier dédié à la fabrication des cercueils, où était également garé le corbillard.

« Il y a une écurie à côté, vous pourrez y mettre vos mules quand vous aurez dételé votre chariot. Voici les trois autres gars qui travaillent ici : Ezra Stanley, Bill Tratten et Steve Dulfer. Les gars, c'est le nouveau patron, John Sterling.

– Enchanté, messieurs.

– De même, patron, répondit Ezra qui avait l'air de parler au nom des deux autres. On vous souhaite la bienvenue à Dead End City. Vous avez travaillé avec le père Homer, alors ?

– J'étais son apprenti avant qu'il ne s'installe ici. »

Ezra siffla.

« Vous avez dû commencer très jeune alors. Parce que... ouais, vous êtes jeune, et pardonnez-nous, mais ça nous fait un peu bizarre de voir un patron aussi jeune après avoir travaillé des années avec le père Homer. »

John sourit pour bien montrer que la comparaison ne l'offensait pas.

« Vous vous habituerez. Pour le moment, faites ce que vous aviez l'habitude de faire avec monsieur Stark, et s'il y a quelque chose que je préfère faire différemment, je vous l'indiquerai au fur et à mesure. Je veux que la transition se passe en douceur. L'important, c'est de continuer de faire notre devoir : faire en sorte que les morts reposent dignement. »

Il avait prononcé ces derniers mots avec un très grand sérieux, et les autres employés hochèrent la tête gravement.

« Vous n'avez pas l'air d'avoir beaucoup de points communs avec le père Homer, dit doucement Ezra, mais ça, c'est exactement la même chose que lui, sans aucun doute. Je crois même qu'il avait plus de respect pour les morts que pour les vivants.

– Je vous rassure, je n'oublierai pas les vivants pour autant. »

Slim jugea que c'était le moment d'aborder un sujet en rapport.

« Là-haut, il y a les quartiers d'habitation. Le père Homer habitait le premier étage, je suppose que vous allez le reprendre. Moi, j'habite à quelques rues d'ici avec ma femme, mais Ezra et Bill sont

célibataires, ils ont leur chambre au deuxième.

– Le père Homer nous logeait moyennant une petite déduction du loyer sur notre salaire, précisa Ezra. Ce n'est pas le grand luxe, mais ça nous arrange bien, et on espère que ça ne va pas changer avec vous...

– Du moment que vous n'êtes pas bruyants, je n'y vois pas d'inconvénient. Tant qu'il reste de la place pour loger Ned et Abbie.

– Je peux leur montrer des chambres inoccupées, si vous voulez, proposa Slim.

– Excellente idée. D'ailleurs, tous ceux qui n'ont pas de travail urgent en cours sont invités à venir nous aider à emménager. En échange, dès qu'elle sera prête, Abbie vous fera un bon repas et je vous offrirai le vin. »

Les yeux des quatre employés s'écaraillèrent.

« Le père Homer n'offrait jamais le vin, lui.

– Décidément, vous n'avez pas beaucoup de points communs avec lui, et c'est tant mieux ! Trois hourras pour le nouveau patron, monsieur Sterling ! »

Ce fut dans la joie que les hommes aidèrent John, Ned et Abbie à décharger le chariot, et les habitants de Dead End City qui passaient dans le quartier eurent la surprise d'entendre des manifestations de joie très inhabituelles dans le bâtiment des pompes funèbres.

II

« Il faudrait plutôt assembler comme ça, fiston. De cette manière, ce sera plus solide. Il ne faudrait pas qu'un cercueil, même de troisième classe, s'effondre à la première pelletée... »

John retint difficilement un sourire. L'une des premières choses qu'il avait apprises auprès de Homer Stark était de conserver autant que possible un visage neutre, et de retenir sourires et fous rires en toutes circonstances, un entraînement nécessaire pour éviter la faute de goût suprême, celle de rire en plein milieu d'un enterrement. Mais la façon de parler de Ned lui arrachait toujours quelques sourires : le vieux charpentier appelait tous les hommes plus jeunes que lui « fiston », et tous les employés de son nouvel établissement étaient plus jeunes que Ned. Cela faisait déjà un moment que l'appellation familière ne choquait plus John, qui en était venu à considérer Ned comme une sorte d'oncle, mais les autres employés avaient été surpris d'entendre leur nouveau collègue les appeler d'emblée « fiston ».

Pour quelqu'un qui ne s'est jamais marié, ça lui fait beaucoup de fils.

John, de son côté, avait fait le tour de l'atelier, évalué le travail des anciens employés de Homer Stark, l'avait jugé correct et leur avait demandé de continuer sous la direction conjointe de Slim et de Ned. De son côté, il avait fait sienne l'entrée du magasin, ne voulant confier à personne d'autre le soin d'accueillir les familles en deuil et de donner une image correcte de son entreprise de pompes funèbres.

La journée s'annonçait calme, aucune veuve éplorée n'avait encore poussé la porte du magasin et personne n'entrait dans un tel

endroit sans un besoin absolu de le faire. Ce qui avait laissé à John du temps pour réorganiser la boutique, ajouter quelques accessoires funéraires et en replacer d'autres à un endroit où ils étaient davantage en valeur. Une boutique de pompes funèbres ne devait évidemment pas donner une impression de gaieté, mais il tenait au moins à ce qu'elle donne une impression d'ordre, tout en incitant les familles à acheter et sans pour autant les accabler. C'était un point d'équilibre qu'il savait difficile à atteindre, et qu'il rechercherait peut-être toute sa vie. Pour l'heure, il se contentait de respecter le bon goût et les valeurs puritaines.

La porte s'ouvrit et un homme entra dans la boutique, plus pressé qu'accablé. Il portait l'attirail d'un cow-boy et l'odeur de bétail qui allait avec.

« Vous êtes le nouveau croque-mort ? Venez vite ! On pend un voleur de bétail !

– Bien, j'arrive tout de suite. »

John quitta la boutique pour entrer dans l'atelier.

« Il y a une pendaïson. Attendez-moi le corbillard. Ned, prépare un cercueil de troisième classe. Il y a un volontaire pour venir avec moi ?

– Et vous aider à mettre le macchabée dans sa boîte ? demanda Bill. Je veux bien, ça me fera prendre l'air. »

Slim et Ezra amenèrent les chevaux et les attelèrent au corbillard tandis que Ned y chargeait le cercueil avec l'aide de Bill qui embarqua ensuite sur le corbillard.

« Crache ta chique, dit John en prenant les rênes. Même si c'est un condamné à mort, nous devons avoir un minimum de respect. »

Le corbillard sortit et le cow-boy qui les avait prévenus embarqua à son tour et indiqua le chemin vers la place de la ville. Les arbres y étaient rares et rachitiques, mais un gibet solide s'y dressait. Tout était déjà prêt pour la pendaïson : la corde était attachée au gibet, son nœud coulant passé autour du cou d'un homme tremblant monté sur une vieille mule. S'il avait été au sol, John aurait été incapable de le voir au milieu de la foule hurlante qui l'entourait de près.

« Je vous amène le croque-mort, dit le cow-boy en sautant à terre, on va pouvoir y aller ! »

La nouvelle déclencha des cris d'enthousiasme de la part de la foule, qui ne relâcha pas pour autant sa surveillance de l'homme sur le point d'être pendu. John approcha lentement le corbillard, ce qui fit respectueusement s'écarter les plus éloignés et lui permit d'observer un peu mieux la scène.

Devant le condamné, un pasteur se contenta de réciter quelques prières à la hâte. Il n'y avait personne qui ressemblait à un juge ou à un bourreau professionnel.

« Cet homme a-t-il été jugé ? » demanda-t-il à ceux qui étaient les plus proches de lui, mais ils ne répondirent que par une vague d'hilarité.

« Vous venez de l'Est, croque-mort ? Ici, il n'y a pas besoin de juge quand quelqu'un est pris en flagrant délit de vol de bétail. On pend proprement, et puis c'est tout !

– Mais je n'ai rien volé ! cria l'homme d'une voix tremblotante.

– La ferme, sale menteur ! répondit quelqu'un d'autre. On t'as pris sur le fait dans une étable avec de quoi attacher des vaches, ne me dis pas que c'était juste pour faire la sieste ! »

La réplique attisa l'énervement de la foule, qui se remit à crier pour appeler à une pendaison rapide. Le malheureux n'en avait plus pour longtemps.

« Je vous jure que je n'ai rien volé ! insista-t-il sous les huées. Je suis bien entré dans cette étable, mais... »

Le reste de sa phrase fut couvert par les cris des gens rassemblés. Mais John eut l'impression d'entendre quelque chose qui ressemblait à *il n'y avait aucune bête dans cette étable*, mais sans pouvoir en être sûr. Les huées étaient trop fortes, et ne cessaient d'augmenter.

Eux qui parlaient de le pendre proprement, ils feraient bien de le faire maintenant... Sinon la foule va le mettre en pièces...

« Bon, dit l'un des participants qui semblait être arrivé à la même conclusion que John, finissons-en. C'est bon, shérif, vous êtes d'accord avec ça ? »

Un homme mince debout près du gibet, habillé d'une chemise et d'un jean ternes et dont seule l'étoile brillante indiquait qu'il était le shérif, répondit par un simple signe de tête amplifié par son chapeau gris.

Le prêtre fut respectueusement écarté, puis l'homme qui avait parlé sortit un couteau et en donna une légère estafilade à la vieille mule, qui poussa un cri et partit au galop, esquivée par ceux qui se trouvaient sur sa trajectoire. Personne ne se soucia de l'endroit vers lequel elle se dirigeait ; son propriétaire, s'il était dans la foule, devait compter sur le fait que la faim la ferait rentrer à l'écurie plus tard, ou qu'au pire, la vieille bête ne serait pas une grande perte.

Le condamné, privé de son appui, chuta lourdement et fut retenu par le nœud coulant. La chute n'avait pas été suffisante pour lui rompre le cou sur le vif, mais il ne se balança que peu de temps avant de devenir complètement inerte. Une odeur fétide parvint aux narines de John : le relâchement complet des muscles au moment de sa mort avait permis à la gravité de reprendre ses droits et les entrailles du mort s'étaient vidées.

« Qu'est-ce qu'il pue ! remarqua un des participants. Ça lui va mieux ! Il aura été plus menteur vivant que mort !

– Bien fait pour toi, sale voleur de bétail ! » ajouta un autre.

Le pasteur voulut se rapprocher du corps et prononcer un dernier *requiescat in pace*, mais quelqu'un voulut l'en dissuader.

« Ne gaspille pas ta salive pour lui, bon père. Les voleurs de bétail vont directement en Enfer, tout le monde sait ça.

– Ouais. C'est même pas sûr qu'il vaille la peine qu'on l'enterre ! Laissons-le plutôt aux vautours et aux coyotes ! »

Ce fut cette dernière réplique qui poussa John à intervenir. Même si la pendaison sans procès digne de ce nom l'avait choqué, il n'avait rien dit en voyant qu'elle était approuvée par le shérif. Mais à présent que l'homme était mort, c'était à lui de prendre les choses en main, et de bien les prendre.

Il fit avancer son corbillard et se fraya un passage à travers la foule, lentement mais avec insistance.

« Faites place. C'est moi qui m'occupe du reste. »

La crainte superstitieuse inspirée par tous les croque-morts donnait à beaucoup des participants le réflexe de s'écarter. Pour d'autres, ce fut plutôt la surprise de voir le corbillard avec quelqu'un d'autre que le « père Homer » aux commandes.

« C'est qui ?

– C’est le nouveau croque-mort, j’en ai entendu parler. Il est arrivé en ville hier pour remplacer le père Homer. »

John s’approcha du pendu et entreprit de le décrocher, tout en faisant signe aux hommes les plus proches de l’aider, mais ils montrèrent leur réticence.

« Vous ne devriez pas vous donner cette peine, croque-mort, dit l’un d’entre eux. Ici, à Dead End City, ce genre de chose arrive souvent. Le bétail est la seule richesse de cette ville, et les voleurs de bétail sont des moins que rien qui s’attaquent directement à cette richesse. Personne n’aidera à l’enterrement d’un type qui s’est attaqué à notre richesse, ça ne sert à rien de vous décarcasser pour lui.

– C’est à moi de décider si ce que je fais en vaut la peine, répondit John sur un ton qu’il voulait neutre. Quoi qu’ait fait un homme de son vivant, il finit toujours par mourir, et mon travail n’est pas de le juger, mais de faire en sorte que tout le monde soit traité aussi dignement que possible après sa mort.

– On te dit de ne pas t’embêter avec ça, insista un autre homme, plus menaçant. Qu’est-ce que ça peut te faire après tout, que cette ordure soit enterrée ou pas ? Tu ne seras pas payé de toute façon.

– Erreur, fit une voix derrière John. »

Le shérif avait enfin décidé de se signaler autrement que par un simple hochement de tête. Il s’approcha d’un pas calme et assuré, mais ses mains n’étaient pas loin des deux revolvers qui pendaient à sa ceinture.

« La ville paye les enterrements des condamnés. Une misère, certes, mais elle paye. Et si le croque-mort veut travailler de telle ou telle manière, c’est lui que ça regarde. Ne l’aide pas si tu ne veux pas le faire, mais évite de lui mettre des bâtons dans les roues. »

L’homme grimaça, frustré de se faire remettre ainsi à sa place, mais l’autorité du shérif l’emportait visiblement sur la volonté de s’imposer. Il recula et laissa John terminer le décrochage du pendu, mais en laissant clairement paraître dans son regard qu’il obéissait contre son gré.

Avec l’aide de Bill qui ouvrit et approcha le cercueil, John glissa le corps à l’intérieur, puis le chargea dans le corbillard.

« Je vous accompagne, dit le shérif en montant. Au fait, je ne me suis pas présenté : Will Sheridan, shérif de Dead End City.

– John Sterling, ex-apprenti de Homer Stark et nouveau croque-mort.

– Vous défendez bien votre boulot. Je sens l’influence du père Homer là-dedans. Encore que le père Homer ne s’y serait peut-être pas pris de cette manière. Il aurait plutôt renoncé en exprimant son mépris pour l’humanité, pour revenir ramasser le cadavre plus tard une fois la foule dispersée. »

John hocha la tête en essayant de garder l’air grave. En effet, Homer Stark aurait pu agir ainsi. Faire profil bas pour, finalement, s’occuper des morts et mépriser les décisions des vivants correspondait à son caractère. Mais John était jeune et idéaliste, et il ne pouvait s’empêcher de défendre ses convictions. Il espérait seulement qu’en agissant ainsi, il ne s’était pas mis la ville à dos dès le premier jour.

Le shérif sembla deviner son inquiétude.

« Après quelques heures et quelques verres, ils en parleront en riant. Demain, ils auront tout oublié. Une histoire chasse l’autre, et à Dead End City, celle d’un voleur de bétail est terriblement banale. »

John acquiesça et, fidèle à ce qu’il avait dit un peu plus tôt, s’efforça de ne pas émettre de jugement. Mais en son for intérieur, il avait un peu de mal à admettre qu’un homme soit pendu sans autre forme de procès qu’un hochement de tête du shérif, pour un vol de bétail qui n’avait peut-être même pas eu lieu selon les dires du condamné.

Non, je ne devrais pas penser à ça. Je ne suis pas sûr de ce que j’ai entendu, après tout, et s’il a vraiment dit cela, c’était peut-être seulement une tentative désespérée d’échapper à la corde.

Quoi que je fasse, cela ne va ni le ramener à la vie ni le réhabiliter. Tout ce que je peux faire, c’est exactement ce que je suis censé faire : l’enterrer aussi bien que possible.

Le corbillard atteignit le cimetière de la ville, et le shérif indiqua l’emplacement de la fosse commune. Il se proposa même pour creuser un peu en compagnie de John et Bill, ce qui leur permit de terminer rapidement le travail : la fosse ne fut pas creusée avec

précision, l'important était de la faire assez grande et assez profonde pour contenir le cercueil, et replacer la terre de manière invisible. Le voleur de bétail était enterré, mais il n'aurait pas de pierre tombale.

« Ramenez-moi à mon bureau en rentrant, dit le shérif. J'en profiterai pour vous payer. »

Une fois arrivés au bureau du shérif, celui-ci descendit, suivi de John qui laissa les rênes à Bill. Le shérif sortit de son coffre quelques maigres dollars, mais dès que John les prit, il en sortit quelques-uns de plus de sa poche.

« C'est de ma part, expliqua-t-il. Pour vous remercier d'avoir préservé la dignité de ce pauvre diable. »

– Je ne peux pas accepter cela. Je n'ai fait que mon devoir. Donnez-moi seulement la contribution de la ville, elle me suffira.

– Allons, vous allez me vexer en refusant *ma* contribution. Je tiens à vous donner ça. Prenez-le comme un cadeau de bienvenue, si vous préférez.

– Un cadeau de bienvenue pour un croque-mort ? C'est assez inhabituel. »

Le shérif fourra sans hésitation l'argent dans une des poches de John.

« C'est mon argent, c'est moi que ça regarde. Si vous ne tenez vraiment pas à le garder, vous devriez le dépenser en ville : Dead End City n'est pas bien grande, mais elle offre des divertissements très agréables pour peu qu'on aille au bon endroit. Ça vous permettra aussi de faire marcher le commerce. »

Recevoir cet argent gênait John, pour qui toute gratification monétaire en-dehors de son travail était assimilé à un pot-de-vin. Mais le shérif avait bien manœuvré : maintenant que l'argent était dans sa poche, il n'allait pas l'en ressortir. Il signa un reçu pour la somme officielle remise par la ville, reprit le corbillard et rentra au magasin de pompes funèbres. Tandis que Bill détélait le véhicule dans l'atelier, John rangea la prime de la ville dans sa caisse et mit à jour son livre de comptes.

Il lui restait à savoir quoi faire de l'argent du shérif. Il n'avait pas envie de le garder ; le donner à Ned ou à Abbie lui semblait une meilleure idée. D'un autre côté, il venait d'arriver en ville, et même

si son statut de croque-mort maintiendrait toujours une certaine distance entre lui et ses concitoyens, visiter un peu les environs et connaître les lieux de divertissement pouvait lui être utile et lui permettre de rencontrer les habitants de Dead End City dans une ambiance plus détendue. Il mit donc un dollar à part pour le donner à Abbie, et garda le reste.

Le soir venu, il confia à nouveau l'établissement aux bons soins de Slim et Ned, et se dirigea vers les quartiers animés de la ville. Ils se résumaient en fait à quelques pâtés de maisons au bord de l'artère principale : le « Dead » de « Dead End City » prenait là un nouveau sens. John entra dans le saloon nommé *l'As de Cœur*, un établissement qui semblait cumuler les fonctions de bar, restaurant, hôtel, salle de jeux et salle de spectacle. C'était le plus grand bâtiment du quartier et peut-être même de la ville. John repensa au shérif parlant des divertissements qu'offrait Dead End City, et les soupçonna d'être quasiment tous rassemblés à cet endroit.

« Hé, c'est le croque-mort... »

Les murmures de cet acabit se multiplièrent autour de lui alors qu'il avançait vers le bar de bois verni. Les clients du saloon étaient pour beaucoup des cow-boys venus se détendre de leur journée de travail, des commerçants locaux et quelques joueurs professionnels. Les différentes clientèles se reconnaissaient facilement à leur manière de s'habiller, et les vêtements noirs, sobres et élégants de John l'identifiaient à coup sûr comme le croque-mort.

« Bonsoir, croque-mort » dit un cow-boy hilare au bar. Il tenait un verre à la main, et à en juger par son allure, ce n'était pas son premier de la soirée.

John le salua.

« Bonsoir. Je suis au repos ce soir, pas la peine de m'appeler « croque-mort ». Mon nom est John Sterling. »

Il y eut quelques rires au bar.

« John Sterling ? Un peu trop clinquant comme nom pour un croque-mort » remarqua quelqu'un, ce qui fit redoubler l'hilarité.

Un buveur un peu plus sobre que les autres se sentit obligé de donner quelques explications.

« Faut pas faire attention, croque-mort. On est tous un peu surpris,

c'est tout. Votre prédécesseur, le père Homer, ne venait jamais ici. Il n'avait pas de vie en-dehors de son affaire, je crois... Alors comme les gens ne sont pas habitués à voir un croque-mort à *L'As de Cœur*, ils s'en donnent à cœur joie... Vous allez essayer les blagues que votre prédécesseur a évitées, j'en ai bien peur. »

John salua à nouveau pour bien montrer qu'il n'était pas offensé.

« Être croque-mort ne m'empêche pas de me détendre un peu de temps en temps. Ni même d'avoir un certain humour.

– Vous êtes vraiment très différent du père Homer, alors.

– C'est ce que beaucoup de gens m'ont dit depuis mon arrivée en ville. »

John s'autorisa un petit rire en repensant à tous ceux qui avaient souligné les différences entre lui et son prédécesseur, alors même qu'il n'était arrivé en ville que la veille.

« Il y a quand même des choses que vous avez en commun, vous tous les croque-morts, reprit un autre buveur. C'est l'odeur du formol ! Avec une odeur pareille, vous faites tous fuir les mouches à dix mètres ! »

La fin ayant été lancée à la cantonade pour être entendue du plus de monde possible, ce fut toute une vague de rires qui s'éleva, sortant du simple cadre du bar pour résonner plus loin dans le saloon. Une nouvelle plaisanterie qui faisait beaucoup moins rire John.

Évidemment, tous les gens de sa profession avaient une odeur tenace de formol, qu'il utilisait pour embaumer les corps et pour se désinfecter lui-même après le contact avec la chair morte. Le relever ainsi lui semblait de la plus extrême grossièreté. Lui pourrait tout aussi bien leur reprocher leur odeur d'alcool ; alcool qui devait être si bien infiltré dans leurs corps qu'il leur prédisait une mort par cirrhose d'ici quelques années.

« Et ça vous gêne, messieurs ? »

John se retourna. Il aurait pu dire cela, mais il n'avait pas osé ; ces mots sortaient de la bouche d'une femme qui l'avait fait à sa place. Elle avait peut-être une quarantaine d'années, mais portait une épaisse couche de maquillage criard qui gommait ses traits. En revanche, ses vêtements ne dissimulaient pas grand-chose de son corps : la chair enrobée, mais encore fraîche et d'une certaine

manière désirable, s'exposait à tous les regards et détourna du croque-mort l'attention des buveurs, qui semblaient ravis de cette nouvelle attraction.

« Moi, je dois dire que ça ne me gêne pas du tout, continua-t-elle. Vous croyez que c'est mieux, les cow-boys et leur odeur de bétail ? On a l'impression qu'une bouse de vache géante se colle contre nous ! Le croque-mort, au moins, il est propre et désinfecté ! »

Il y eut quelques rires un peu moins forts, et la femme passa un doigt sur le menton pointu de John.

« Au fait, mon cher, je ne me suis pas présentée. Lullaby. Ce n'est pas mon vrai nom, mais les hommes m'appellent ainsi parce qu'ils aiment s'endormir avec moi. Je suis aussi danseuse et chanteuse à mes heures perdues, mais j'ai beaucoup d'heures à perdre ici.

– Tu serais vraiment prête à fricoter avec le croque-mort, Lullaby ? demanda l'un des buveurs. Tu n'as pas peur que ça te porte malheur ?

– Je ne suis pas superstitieuse, et quand le croque-mort est jeune et pas vraiment désagréable à regarder, moi je dis qu'il n'y a pas de sot métier. Qu'est-ce que tu en penses, ma Carmencita ? » ajouta-t-elle en relevant la tête.

John suivit son mouvement, imité par tous les autres. Ils se tournèrent vers l'escalier qui menait à l'étage et aux chambres. Il était aussi bien ciré et brillant que le permettaient les arrivées permanentes de poussière dans le saloon, et les marches étaient recouvertes d'une carpeite rouge censée imiter les grands hôtels, mais qui était un peu défraîchie par le va-et-vient des bottes des clients. Et un être aussi rouge que cette carpeite venait de faire son apparition.

Revêtue d'une robe rouge et blanche à volants à l'andalouse, la femme qui descendait les marches avait des traits hispaniques et de longs cheveux noirs soulignés par un camélia rouge. Elle était lourdement maquillée tout comme Lullaby, et il n'était pas difficile de deviner qu'elle exerçait le même métier ; mais son maquillage était d'un tout autre style, avec un rouge à lèvres aussi rouge que le reste, et un contour épais et noir autour des yeux qui soulignait leur couleur verte. Si Lullaby incarnait la femme douce et presque

maternelle, celle qu'on venait d'appeler Carmencita représentait la beauté sauvage venue d'autres horizons.

« Une nouvelle tête est toujours la bienvenue, dit-elle, surtout une comme celle-là. Le père Homer était un vieux rabougri, et ce n'est pas plus mal qu'il ne soit jamais venu ici.

– Homer Stark était mon prédécesseur, et celui qui m'a appris le métier.

– Désolée, je ne voulais pas vous offenser. Mais vous êtes d'accord que c'était tout sauf un rigolo. Vous au moins, vous venez vous amuser ici. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, et je dis bien *quoi que ce soit*, vous n'avez qu'à appeler Carmen. En attendant, je vais mettre un peu d'ambiance dans cette maison. Le croque-mort n'est pas venu à *L'As de Cœur* pour le trouver aussi triste qu'un cimetière, n'est-ce pas ? »

Elle acheva de descendre l'escalier et se dirigea vers la scène avec un déhanché suggestif qui attirait vers elle tous les regards, y compris celui de John, et transforma les quelques rires restants en sifflements et en remarques sans équivoque. Le croque-mort ne put s'empêcher de hausser le sourcil devant la grossièreté de certaines d'entre elles.

Lullaby, elle, prenait le parti d'en rire doucement.

« Il y a un proverbe français, paraît-il, qui dit que les chiens qui aboient ne sont pas ceux qui mordent le plus. Ou quelque chose comme ça. Carmen le connaît mieux que moi, sa mère était une prostituée française. Et comme toutes les jeunes filles bien élevées, elle a fait le même métier que sa mère. »

Sur la scène, Carmen entama une interprétation très personnelle de l'opéra dont elle portait le nom. Les cris d'enthousiasme et les applaudissements des spectateurs coïncidaient surtout avec les moments où elle relevait sa longue jupe à volants. La vision de ses longues jambes lui faisait tout pardonner de son public, qui n'avait sûrement jamais entendu l'opéra original de toute façon.

« Carmen est la plus chère d'entre nous, glissa Lullaby à John sur le ton de la confidence. Beaucoup de filles du saloon se vendent à un ou deux dollars la passe. Moi, avec mon expérience, je demande plus, mais elle demande encore plus que moi. Et elle l'obtient, parce qu'elle a un sacré sens de la réclame. J'ai croisé des hommes qui,

après l'avoir vue sur scène, ont économisé pendant des mois pour se payer une nuit avec elle, alors même qu'ils n'avaient jamais fait autant d'efforts pour leurs épouses légitimes ! »

Ayant terminé sa version inédite de la *Habanera*, Carmen salua amplement son public à la manière d'une grande actrice de théâtre en plein triomphe. Sous un tonnerre d'applaudissements, elle retira le camélia rouge qui ornait ses cheveux et le lança de toutes ses forces à travers la salle.

Il atterrit sur le chapeau de John.

Celui-ci ramassa la fleur et la huma un bref instant, avant de la déposer dans un vase. L'intérêt que Carmen lui portait l'amusait, mais il trouvait bien trop incongru de dépenser de l'argent offert par le shérif auprès d'une prostituée, fût-ce la meilleure. Elle remarqua ce qu'il avait fait de sa fleur et prit un air courroucé que son homonyme littéraire n'aurait pas renié, mais qui se dissipa aussi vite qu'il était apparu quand ses admirateurs l'encouragèrent à donner une nouvelle représentation.

De son côté, John envisageait de plus en plus de quitter le saloon et de rentrer chez lui. Peut-être reviendrait-il un autre jour, mais pour ce jeune homme dont l'éducation et le travail l'avaient poussé à une certaine austérité, l'abondance d'alcool, de prostituées avenantes et de plaisanteries grivoises provoquait quasiment un écœurement en réaction.

« On dirait que vous êtes en veine ce soir, croque-mort ! Vous voulez en profiter encore un peu en jouant aux cartes ? »

John tourna la tête vers celui qui venait de lui faire cette proposition. L'homme était assis à une table de jeu et battait ses cartes, prêt à commencer une partie à tout moment. Le jeune croque-mort considéra son adversaire potentiel, et remarqua ses manches larges et ses mains aux longs doigts agiles dignes d'un prestidigitateur. Même s'il n'avait pas beaucoup fréquenté les saloons jusque-là, il avait entendu dire que tous les joueurs de cartes professionnels étaient des tricheurs, et celui-là en avait bien l'allure.

« Merci pour la proposition, mais je ne sais pas très bien jouer. Veine ou pas, je vais perdre mon argent et je n'ai pas envie de le perdre aux cartes.

– Vous avez l’air d’être prudent. Puisque vous venez d’arriver, je vous propose une partie sans enjeu, juste pour le plaisir. Ça vous permettra peut-être aussi de vous remettre les règles en tête et de mieux jouer. »

John s’assit, après avoir vérifié que son argent se trouvait bien dans une poche où on ne pouvait pas glisser la main sans attirer son attention.

« Vous n’avez pas peur de jouer ? demanda Lullaby qui était restée attentive à sa situation. Si vous êtes prêt à risquer vos sous au poker, vous devriez plutôt les risquer pour Carmencita, vous en aurez plus pour votre argent !

– Je joue sans enjeu cette fois.

– Et Pat a accepté ? » dit-elle en se tournant avec surprise vers le joueur professionnel.

Ce dernier lissa sa petite moustache en jetant un regard lubrique à la plantureuse prostituée.

« C’est moi qui lui ai proposé, en guise de bienvenue pour notre nouveau et très utile concitoyen.

– Tu es un gentleman dans l’âme, mais si tu le permets, c’est moi qui vais faire la donne.

– Si ça t’amuse. Une dame à une table est une chose qu’on aurait tort de refuser. »

Il donna le paquet à Lullaby qui distribua les cartes. Elle gardait un œil attentif sur les deux joueurs, tandis que John scrutait son adversaire à l’affût d’un geste louche qui indiquerait une tricherie. Mais rien ne se passa, et il finit par gagner la partie de peu.

« Vous n’êtes pas mauvais pour quelqu’un qui ne sait pas très bien jouer, conclut Pat. Je serais ravi de rejouer une partie avec vous, si notre chère Lullaby veut bien continuer de faire la donne. Mais pour de l’argent, cette fois, je ne peux pas jouer éternellement pour rien. »

En entendant parler d’argent, John remit sa main dans sa poche et constata avec soulagement que l’argent n’en avait pas bougé.

« Non merci. Je comptais rentrer chez moi de toute façon. Peut-être un autre jour ?

– Comme vous voulez. Je bouge rarement de *L’As de Cœur* de toute façon. Revenez me voir quand vous aurez changé d’avis. »

Pat fit le baisemain à Lullaby qui se leva, mais sans s'éloigner du jeune croque-mort.

« Voir une partie de poker sans enjeu pour une fois, dit-elle, c'était amusant. En temps normal, Pat triche tout ce qu'il peut pour gagner, mais là il ne s'est pas fatigué, il vous a laissé prendre le dessus.

– Je m'en étais douté.

– Vous êtes plus malin que vous en avez l'air. Il y a encore quelque chose que je peux faire pour vous ? »

Se demandant s'il n'y avait pas un peu de moquerie dans les paroles de Lullaby, John se contenta de répondre :

« Non, merci. J'avais décidé de rentrer chez moi de toute façon. Bonne soirée... »

Il allait tourner les talons, quand une nouvelle silhouette dans l'escalier de l'hôtel attira son attention.

Une autre femme descendait les marches. Au contraire du déshabillé de mousseline de Lullaby et de la provocante robe andalouse de Carmen, elle portait des vêtements élégants qui l'auraient presque fait ressembler à une dame, si les dames laissaient leurs épaules nues et portaient des décolletés provocants. Des roses rouges ornaient son corsage et son chignon brun délicatement négligé, et faisaient ressortir la pâleur de sa peau.

Mais ce qui frappa le plus John, c'était l'harmonie de son corps ni trop fin ni trop plantureux, de la douceur laiteuse de sa peau et de la finesse des traits de son visage. Elle évoquait une statue de déesse antique qu'on aurait revêtu par erreur d'une robe de prostituée.

Si l'arrivée de Carmen était comparable à la foudre ou à l'éruption d'un volcan, l'arrivée de cette nouvelle femme était comme une aurore boréale. John ne pouvait détacher son regard d'elle, de ce corps marmoréen, de ce visage si doux et des deux joyaux auquel il servait d'écrin, deux yeux d'un rare bleu-vert éclatant.

Arrivée au bas de l'escalier, elle adressa un signe de la main à Lullaby et aux clients, mais sans s'approcher ni parler contrairement à Carmen. John, qui se sentait perdre ses moyens, s'efforça cependant de reprendre le contrôle, pour saluer la nouvelle venue avec autant d'élégance que possible, un salut plutôt destiné à une femme de qualité qu'à une simple prostituée dans un saloon.

Elle ne répondit qu'en inclinant légèrement la tête, et se dirigea vers l'autre bout du bar pour prendre un verre. Il n'y eut ni sifflet ni remarque grivoise sur son passage ; au contraire, John crut voir certains des buveurs s'écarter respectueusement – et même avec une certaine crainte, lui sembla-t-il.

Il se retourna vers Lullaby, qui n'eut aucune peine à voir son regard interrogateur.

« Il y a les filles qui sont chères, expliqua-t-elle, et il y a celles qui sont hors de prix. Ruby Rose est de celles que l'on regarde, mais qu'on ne touche pas si on ne veut pas aller au-devant de gros ennuis.

– Des ennuis ?

– Ruby Rose est la maîtresse du maire. Au début, elle travaillait avec nous, jusqu'à ce qu'il s'intéresse à elle. Mais très vite, il a décrété qu'elle lui était personnellement réservée et qu'il refusait qu'elle travaille pour quelqu'un d'autre que lui. Alors vous devriez faire comme les autres : regardez autant que vous voulez, mais à bonne distance. Rêvez, si vous préférez, mais en tant que croque-mort, vous devez savoir que bien des rêves ont été emportés par la poussière de l'Ouest. Ruby Rose n'est pas pour vous, elle n'est pour personne ! »

III

La journée suivante commença sous le signe de la mélancolie pour John.

Après l'apparition de Ruby Rose et la mise en garde de Lullaby, il s'était définitivement décidé à quitter le saloon et à rentrer chez lui le cœur troublé. Son expérience vis-à-vis des femmes était pratiquement nulle, aucune d'elles ne s'approchait spontanément d'un croque-mort. Les femmes qu'il connaissait étaient plutôt des figures maternelles, à commencer tout simplement par sa propre mère, jusqu'à sa mort. Ensuite, la fidèle Abbie avait pris en quelque sorte le relais, devenant la femme qui lui préparait à manger et s'inquiétait pour lui comme pour le fils qu'elle n'avait jamais eu.

Mais des compagnes et des amantes, il n'y en avait jamais eu dans sa vie. Les prostituées de *L'As de Cœur* suscitaient en lui des sentiments ambivalents, entre tentation et péché. Lullaby ou Carmen voudraient bien d'un croque-mort s'il payait le prix, mais John n'était pas sûr qu'une relation tarifée était ce qu'il voulait.

Pour le moment, il avait pris la décision de s'éloigner au moins quelque temps du saloon, et de se concentrer sur son travail. Ned venait de fabriquer et d'accrocher une nouvelle enseigne au-dessus du trottoir de l'établissement de pompes funèbres, en remplacement de l'ancienne ; la peinture neuve formait désormais les mots « Pompes funèbres Sterling ». John était désormais aux yeux de tous le nouveau croque-mort de Dead End City, et il s'agissait maintenant d'être un bon croque-mort pour la ville. Aussi essaya-t-il de ne plus penser à *L'As de Cœur* et à Ruby Rose, et de garder un œil vigilant sur sa boutique et son atelier.

Quelqu'un poussa la porte et John, attendant une famille en deuil ou l'annonce d'une nouvelle pendaison, se composa en quelques instants un visage grave, essayant de faire disparaître dans le néant les pensées qui l'agitaient.

Mais l'homme entre deux âges qui entraait ne semblait pas avoir perdu un proche, ni être sur le point de lyncher un voleur. L'espace d'une seconde, John se demanda s'il allait parvenir à passer la porte, tant il était gros. John avait vu peu de personnes en surpoids à Dead End City et ne s'attendait pas à en voir beaucoup : la vie dans l'Ouest était rude et peu de gens pouvaient se payer le luxe de manger à l'excès.

Et cet homme-là ne se contentait pas de manger beaucoup, il ne semblait pas non plus regarder à la dépense concernant ses vêtements. Ils étaient d'un tissu luxueux et impeccable, d'une coupe parfaitement ajustée qui devait venir de chez un tailleur de première classe. Cependant, ils ne suffisaient pas à estomper l'étrange impression que l'homme faisait sur John, qui le voyait comme le croisement d'un bœuf et d'un cochon. Du bœuf, il avait l'épaisseur, la rougeur et la tendance à souffler si fort en expirant que chacune de ses respirations était audible ; du cochon, outre la quantité de lard, il avait un nez un peu retroussé qui avait quelque chose de porcine et dont sa petite moustache n'arrivait pas à détourner l'attention, et les minuscules yeux sombres.

« Vous êtes le nouveau croque-mort, n'est-ce pas ? John Sterling ? Il va falloir que je m'y fasse, j'avais l'habitude de voir le père Homer derrière ce comptoir... Non que je fréquentais beaucoup les pompes funèbres, mais il y a parfois des moments où on ne peut pas faire autrement, n'est-ce pas ? »

Il tendit vers John une main grasse.

« Dudley Harrington. J'ai le privilège d'être le maire de Dead End City.

– Enchanté, monsieur le maire, dit John en lui serrant la main. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

– Oh, pas grand-chose en vérité. Puisque vous venez de vous installer dans notre belle ville, j'ai cru bon de vous rendre une petite visite de courtoisie, afin de vous souhaiter la bienvenue parmi nous.

Depuis que le père Homer est parti rejoindre ses clients, Dead End City avait grand besoin d'un nouveau croque-mort.

– C'est très aimable à vous... »

Harrington s'écarta et commença à se promener de long en large dans la boutique.

« Vous l'avez un peu rangée à votre manière, n'est-ce pas ? C'est bien, ça change. En tout cas, je vois que vous avez un tout autre style que ce bon vieux père Homer. Dire qu'il n'y a pas si longtemps, je pensais que tous les croque-morts avaient le même style... Et même qu'ils se ressemblaient tous, c'est idiot, n'est-ce pas ? Comme quoi on en apprend tous les jours. »

John le regardait évoluer, et malgré l'intonation apparemment joyeuse du maire, il sentait l'atmosphère devenir tendue.

« Le père Homer, par exemple, continua Harrington, ne se serait jamais imposé après une pendaison de cette manière. Vous venez d'arriver dans cette ville, aussi ne savez-vous pas encore que les éleveurs sont extrêmement influents ici à Dead End City. Il faut que je vous explique un peu comment les choses marchent ici : si vous laissez voir un peu trop de compassion pour les voleurs de bétail, et même si c'est tout à votre honneur, cela pourrait vous attirer quelques ennuis auprès des éleveurs. Ils ne pardonnent rien à ceux qui tentent de voler des vaches, ni à ceux qui leur viennent en aide d'une manière ou d'une autre. »

John comprenait à demi-mot que si ce type d'ennui avec des éleveurs venait à réellement lui arriver, le maire ne ferait rien pour les arrêter. Cet homme empestait l'argent, et cet argent venait sans aucun doute des riches propriétaires de ranchs des environs.

« Au fait, dit le maire d'un ton à nouveau plus enjoué, j'ai entendu dire que vous étiez allé au saloon *L'As de Cœur* hier soir ? Encore une chose que le père Homer n'aurait jamais faite... »

Il laissa échapper un petit rire qui était clairement forcé.

« Il y a des tas de gens qui parlent de *L'As de Cœur* à longueur de temps en ville. Mais on a rarement l'occasion d'entendre l'opinion du croque-mort sur le sujet, et j'en serais très curieux. Alors, monsieur Sterling, qu'avez-vous pensé de notre saloon ? »

Pressentant que la question cachait un piège, John se mordit la

lèvre et se demanda quoi répondre. Cela le fit rester silencieux pendant de très longues secondes, ce qui n'échappa pas au maire.

« *L'As de Cœur*, dit ce dernier pour rompre le silence, est l'endroit où tout citoyen de Dead End City doit se rendre s'il veut se détendre de la dure vie que lui imposent les plaines de l'Ouest. Son whisky est le meilleur à des kilomètres à la ronde. Ses tables de jeux sont toujours bien remplies et on peut y gagner ou y perdre gros, mais on y éprouve toujours le frisson du jeu. Ses spectacles valent la peine d'être vus, il y a toujours des femmes cumulant les talents de chanteuse, de danseuse et souvent d'autres encore... »

Il marqua une pause et John commença à comprendre où il voulait en venir.

« À ce propos... On m'a dit que vous l'aviez appris, mais qui sait, peut-être que vous ne l'avez pas cru, alors je me permets un petit conseil dans votre intérêt. Toutes les femmes de *L'As de Cœur* sont au service de nos concitoyens et elles peuvent leur procurer bien des plaisirs, pour peu qu'ils en aient les moyens... sauf une. Ruby Rose est ma maîtresse. Elle est la plus douée d'entre toutes et c'est pour cela que je préfère la garder pour moi. Que voulez-vous, quand on est maire et aisé, on a envie de s'entourer du plus cher et du meilleur... Une chose compréhensible quand on est en mesure de se le permettre, n'est-ce pas ? »

John hocha la tête. Il comprenait très bien ce que le maire voulait dire.

« Malheureusement, ajouta ce dernier, tout le monde ne l'est pas. Mais comme dit notre bon révérend, que vous aurez sans doute bientôt l'occasion de croiser, l'ordre des choses est tel que Notre Seigneur l'a voulu, et il ne serait pas bon de vouloir le remettre en cause. Mais vous êtes un bon chrétien, croque-mort, vous dont le devoir et le principal souci est de faire en sorte que les morts reposent en paix en attendant le Jugement dernier. »

Le maire donna un petit coup de chapeau, et effleura au passage une statuette de faïence représentant un ange, qui vacilla sous le regard angoissé de John avant de revenir fort heureusement à l'équilibre.

« Mais je crois que j'ai assez parlé, n'est-ce pas ? De trop longs

discours finiraient par nous ennuyer tous les deux. Je vais retourner à mes affaires et je vous laisse retourner aux vôtres. Après tout, comme disent les éleveurs d'ici : chacun à sa place et les vaches seront bien gardées. Au plaisir, croque-mort. »

Puis il sortit de la boutique, du pas assuré de celui qui se sentait partout chez lui.

Une fois seul, John eut le réflexe de prendre une grande bouffée d'air frais. Il avait l'impression qu'on l'avait privé d'air pendant tout le temps de la visite du maire, et qu'il lui était à présent vital de reprendre son souffle.

La première visite du maire de Dead End City s'était conclue par une menace, ce qui augurait mal de son avenir en ville.

« Monsieur ? »

La porte qui menait de la boutique vers l'atelier s'ouvrit et laissa entrer Slim.

« Tout va bien, monsieur ? Je croyais que vous étiez en train de parler à un client, mais il n'y a plus personne... »

– J'étais avec quelqu'un, mais ce n'était pas un client. C'était le maire qui venait nous rendre visite.

– Et ça s'est bien passé ?

– Pas très bien. Il semble que mes initiatives d'hier l'ont un peu froissé, et il n'a pas hésité à le faire savoir. »

Slim déglutit et resta immobile.

« Monsieur... dit-il en hésitant. Je ne sais pas ce que vous avez fait pour le froisser, et pour tout vous dire, ça ne me regarde pas et je ne veux pas le savoir. Mais quoi que ce soit, je dois vous dire que vous devriez faire attention au maire. Je vous le dis strictement de moi à vous : c'est une chose dont personne n'a jamais eu la preuve, mais des tas de rumeurs courent sur les appuis plus ou moins légaux que le maire aurait en ville. Tout le monde le soupçonne de toucher des dessous de table de ses amis les éleveurs... et que ce soit vrai ou non, ce qui est sûr, c'est qu'il a beaucoup d'argent, et qu'il est persuadé que ça peut tout lui acheter. Votre prédécesseur, le père Homer – Dieu ait son âme – mettait un point d'honneur à se tenir aussi à l'écart que possible des affaires louches et de tout ce qui pourrait toucher aux conflits d'intérêt au maire. C'est un choix...

mais c'est grâce à ça qu'il s'est payé le luxe de mourir de mort naturelle, une chose pas toujours très courante dans cette ville. »

Il regarda de côté, et ajouta :

« Je suis désolé d'avoir dit ça, monsieur... Et il ne faudrait surtout pas croire que je veux être désagréable... En fait, je ne voudrais pas qu'il vous arrive quelque chose et que je doive me retrouver encore un nouveau patron. Le père Homer était un bon croque-mort, et je suis sûr que vous en serez un bon vous aussi. Mais faites attention à vous. »

John répondit par un sourire. Ned, à sa place, aurait sans doute tapoté l'épaule de Slim en lui disant quelque chose du genre « Ne t'en fais pas pour ça, fiston. » Mais les démonstrations de bons sentiments n'étaient pas vraiment le point fort de John.

IV

L'esprit de John s'envolait. Lui qui marchait au pas lent du corbillard habituellement, il volait librement au-dessus de Dead End City.

À cette distance, il voyait la ville toute petite. Les maisons n'étaient plus que les éléments d'une maquette, d'un jouet pour enfants. Il avait presque l'impression d'être l'œil de Dieu qui surveillait toute la ville.

Allons, ce serait insinuer que Dead End City représente tout l'univers. Ce qui est loin d'être le cas.

Son esprit était léger et joyeux. Il n'y avait pas grand-chose à voir de Dead End City la nuit, pourtant. À part du côté de L'As de Cœur où il y avait encore de l'animation, toute la ville dormait paisiblement.

John eut envie de se rapprocher du saloon. Son expérience de l'autre jour ne l'avait pas vraiment enthousiasmé, mais la perspective d'être un esprit immatériel et invisible se glissant à l'intérieur de L'As de Cœur et observant sa population sans attirer à lui tous les regards avait quelque chose d'attirant.

Après tout, je dois être en train de rêver... Si j'entrais dans le saloon, je pourrais faire n'importe quoi... Faire jouer le piano tout seul ? Faire chanter Carmen juste ?

Alors que son regard planait au-dessus de L'As de Cœur, il se demanda comment il pouvait être aussi précisément conscient qu'il rêvait. Mais s'il volait, ce ne pouvait être qu'un rêve. Et après tout, il était tout à fait possible de rêver tout en sachant être dans un rêve. La seule chose était qu'en général, une fois qu'on était conscient

d'être dans un rêve, on ne le restait pas bien longtemps. Ou du moins, c'était ce qu'il pensait.

John était en train de se demander ce qu'il allait pouvoir faire pour profiter de ce rêve, quand son point de vue changea brutalement. Des mots se firent entendre dans sa tête sans qu'il sache d'où ils venaient. Ils étaient inquiétants, pas seulement par leur contenu mais aussi par la voix qui les prononçait. Une voix glaciale, presque métallique, sans aucune intonation humaine.

Récupération du corps.

John bascula vers le sol. Pas celui de la rue devant L'As de Cœur, mais celui du cimetière. Et plus précisément, celui de la fosse commune où il avait enterré le voleur de bétail lors de la première rencontre houleuse avec les habitants de Dead End City.

Mais qu'est-ce que je fais là ?

Il se rendit compte avec horreur qu'il ne se contentait pas d'atterrir sur le sol inégal de la fosse commune. Il s'enfonçait dans la terre. Il traversait la caisse qu'il avait fournie au malheureux comme cercueil.

Non !

Il était à présent à l'intérieur de la caisse, et le corps de l'homme reposait juste en face de lui, le cou tordu et marqué par la corde qui avait servi à le pendre. John ne comprenait pas ce qu'il faisait là, et tentait d'ordonner à son rêve de le faire sortir de là immédiatement.

Mais au lieu de cela, il vit quelque chose transpercer la caisse de bois de toutes parts. Des vers se glissèrent à l'intérieur, non pas des asticots, mais de longs vers, plus longs et plus épais que des ténias. Et surtout, ils étaient recouverts d'anneaux métalliques.

John voulut hurler, mais il ne produisit aucun bruit. Sous ses yeux, les vers métalliques, qui sortaient toujours des parois du cercueil et semblaient n'avoir pas de fin, recouvrirent presque entièrement le cadavre du malheureux voleur de bétail.

Puis ils arrachèrent le fond déjà percé de la caisse, et emportèrent le corps de l'homme dans les profondeurs. Même la terre disparut avec le cadavre, ne laissant plus que les ténèbres à contempler.

V

John se réveilla en sueur, après avoir fait un horrible cauchemar.

Le maire de Dead End City, étrangement, n'y tenait aucun rôle, alors qu'après leur entrevue, John avait ruminé les menaces qui lui avaient été faites, et n'aurait pas été surpris de les voir réapparaître sous une forme ou une autre dans ses rêves.

Mais ce qui l'avait hanté était d'une toute autre nature. Il n'était pas tout à fait sûr de ce qu'il avait vu dans son rêve, mais une partie lui restait clairement en mémoire : la vision du voleur de chevaux dans sa caisse de bois, tel qu'il l'avait enterré le lendemain de son arrivée en ville. Mais soudain, d'étranges et terrifiants vers métalliques surgissaient autour de lui en perçant et déchiquetant la caisse, puis entouraient le cadavre de leurs longs corps fins, avant de disparaître et de l'emporter avec eux dans les ténèbres.

Même après son réveil, John était encore effrayé par cette image, et ne put la chasser de son esprit pendant le petit déjeuner qu'il prenait avec Abbie, Ned et les autres employés qui logeaient sur place. Aucun d'entre eux n'osa faire de remarque sur l'état de leur patron pendant le repas ; seule Abbie, en desservant la table, lui murmura qu'il avait les traits tirés, et que s'il avait du mal à dormir dans cette nouvelle maison, elle pouvait lui faire une tisane apaisante le soir venu, en attendant que le problème se règle de lui-même. Il la remercia en affirmant être impatient de goûter à cette tisane.

Les tisanes d'Abbie étaient excellentes, mais John n'avait pas envie d'attendre le soir pour se remettre de ses émotions. Il chercha plutôt dans le travail un moyen d'occuper son esprit et d'en chasser du même coup le maire et ses cauchemars.

L'occasion se présenta d'ailleurs très rapidement, sous la forme d'une famille en deuil dont les vêtements et les manières indiquaient leur richesse. Il comprit rapidement qu'ils s'appelaient Delauney et que leur aïeule était morte dans la nuit. La vieille femme menaçait depuis plusieurs jours de partir pour son dernier voyage, aussi la famille avait-elle eu le temps de prendre des dispositions. Le pasteur avait été averti de l'imminence de son décès, il avait donné l'extrême-onction deux jours plus tôt et la messe d'enterrement, en accord avec lui, devait avoir lieu le jour même.

John et ses employés durent donc tout mettre en œuvre pour faire leur part du travail en temps et en heure. Un cercueil fut choisi – de première classe, sans surprise – parmi ceux de la réserve. Homer Stark avait toujours inculqué à ses employés, ainsi qu'à John quand il était son apprenti, que la mort frappait souvent sans avertissement et qu'une bonne entreprise de pompes funèbres devait toujours pouvoir faire face à l'imprévu, aussi gardaient-ils en réserve une bonne quantité de cercueils de tous types. Après avoir encore une fois confié la boutique à Slim, John alla chercher la dépouille de la défunte avec l'aide de Bill et Ezra. Le cercueil était de la bonne taille et pouvait raisonnablement passer pour du sur-mesure, et la défunte avait déjà été lavée et habillée tôt le matin par les domestiques, qui savaient que cette tâche leur incomberait tôt ou tard. John se contenta donc de désinfecter le visage et les mains avec délicatesse, en se disant que le cercueil serait bientôt refermé et que la décomposition n'avait pas besoin d'être ralentie outre mesure. Il rapporta le tout dans la chapelle ardente où il laissa la famille défiler pour rendre ses derniers hommages. Pendant quelques heures, les pompes funèbres Sterling eurent presque l'air d'un salon à la mode : la rumeur de la mort de l'aïeule s'étant répandue en ville comme une traînée de poudre, plusieurs habitants se rendirent à la chapelle ardente pour présenter aux Delauney leurs plus sincères condoléances.

L'après-midi venu, l'heure de la messe arriva. Quand tout le monde fut sorti, John cloua soigneusement le cercueil avec l'aide de Ned, le chargea dans le corbillard et se rendit à l'église.

En y entrant, il se souvint que c'était la première fois qu'il entrait dans l'église de Dead End City. En bonne église protestante,

construite de surcroît dans une ville isolée des environs, elle était un monument d'austérité avec ses simples murs de bois et ses poutres sans aucune fioriture, la poussière lui ayant donné au passage une patine qui accentuait l'impression d'austérité et de dépouillement. Seuls les dais funéraires et les fleurs, achetés le matin même par les Delauney et arrangés dans l'église par le pasteur McBride et ses aides avec le concours des domestiques, donnaient à l'endroit une touche de luxe destiné à montrer que cette famille avait des moyens ; comble d'ironie, ils représentaient également l'une des seules touches de couleur dans l'église.

John et ses employés apportèrent le cercueil jusqu'à l'autel, avant de se retirer humblement au fond de l'église. La messe commença, entre prières pour le repos de l'âme de la défunte, lectures de la Bible par quelques membres choisis de la famille, et quelques témoignages de certains sur la bonté et la vie exemplaire de leur aïeule. Cependant, John, en observant et en tendant l'oreille, eut l'impression que beaucoup de ces témoignages n'étaient pas sincères. Ayant déjà une certaine expérience, il s'était rendu compte que la mort avait bon dos et que les convenances exigeaient qu'on ne dise que du bien des morts, surtout quand ils venaient de quitter ce monde, mais que quand cela s'avérait difficile et qu'il fallait respecter les formes quand même, on pouvait sentir que certaines personnes en deuil ne manifestaient pas un chagrin sincère. Cela avait l'air d'être le cas d'un bon nombre de Delauney, et au milieu de tous ces « notre regrettée grand-mère » et autres « une si digne femme », il se demandait quel genre de personne l'aïeule Delauney avait réellement été pour sa famille.

Mais il ne s'attarda pas sur le sujet. Comme il l'avait dit lui-même, son métier n'était pas de juger mais de faire en sorte que les morts puissent faire leur dernier voyage dignement. Les Delauney semblaient mettre un point d'honneur à ce que l'enterrement de leur aïeule se déroule sans fausse note, quoi qu'elle ait pu être de son vivant, et en faisant le vide dans son esprit, John n'eut guère de mal à ne plus se mettre en tête que le travail restant à accomplir, et à la fin de la messe, il conduisit le cercueil vers le cimetière avec la plus grande solennité. Une telle atmosphère de regrets éternels et de

dignité planait au-dessus du corbillard et de la famille qui suivait gravement, que les passants dans la rue se découvraient à des mètres et des mètres à la ronde.

Arrivé au cimetière, John se dirigea vers le caveau familial des Delauney, l'ouvrit avec d'infinies précautions aidé de ses employés, et après une dernière bénédiction de la part du pasteur, descendit lentement le cercueil de l'aïeule en compagnie de ceux qui l'avaient précédée.

La cérémonie terminée, la famille se dispersa assez rapidement, certains prenant le temps de remercier brièvement le pasteur et le croque-mort pour leur travail. John accueillit leurs remerciements avec satisfaction, mais au fur et à mesure qu'ils se dispersaient, les images de la nuit, qu'il était parvenu à écarter de son esprit pendant qu'il s'occupait de l'enterrement de l'aïeule Delauney, lui revinrent brutalement en tête. Si brutalement qu'une idée complètement extravagante vint les y rejoindre : il commença à se demander si tout cela n'était pas réellement arrivé.

Il se reprocha immédiatement après d'avoir pensé à une chose aussi folle. Des vers métalliques qui subtilisaient les cadavres, voilà une chose qui ne pouvait pas arriver. Les coyotes déterraient les corps qui n'étaient pas inhumés assez profondément, les vautours parachevaient le travail en becquetant les chairs et parfois même en brisant les os, mais pas des vers métalliques qui ne pouvaient même pas exister. John se demanda même comment il avait pu imaginer quelque chose d'aussi éloigné de la réalité, lui qui n'avait jamais prétendu avoir beaucoup d'imagination. Ses employés étant en train de ranger les pelles et les cordes, il se joignit vite à eux pour terminer, et prit les rênes du corbillard pour rentrer à la maison.

Le trajet de retour le mena devant *L'As de Cœur*. La nuit était tombée et le saloon commençait à s'animer. Malgré l'enterrement de l'aïeule Delauney, la soirée semblait bien partie pour être aussi animée que lorsqu'il y était allé, et il eut du mal à s'empêcher de sourire en se demandant si Carmen allait encore livrer sa version de la *Habanera* ce soir aussi.

De Carmen, ses pensées se reportèrent sur Ruby Rose aussi facilement que si elles avaient suivi le cours d'une rivière. La belle

maîtresse du maire devait être là elle aussi, comme l'autre soir, accordant aux clients le privilège d'un regard, mais rien d'autre sous peine de s'attirer les foudres de Dudley Harrington. Malgré la brièveté de leur rencontre, John se rendit compte qu'il avait encore les traits de Ruby Rose en mémoire dans le moindre détail. Il s'arrêta près du saloon sans vraiment s'en rendre compte ; l'envie de la revoir le brûlait encore, même si c'était peine perdue et qu'il ne pourrait pas aller au-delà d'un simple regard. Maintenant que le maire l'avait repéré, même parler à Ruby Rose aussi peu de temps après serait risqué. Mais la tentation était grande.

« Tout va bien, patron ? »

La voix de Bill parvint à ses oreilles, lui remettant en mémoire Slim et ses conseils à propos du maire et des dangers qu'il y avait à se mettre en travers de son chemin. John se résigna à continuer et à ne pas chercher à revoir Ruby Rose. En restant éloigné de *L'As de Cœur* et de la jeune femme, il aurait plus de chances de voir s'estomper l'impression qu'elle avait faite sur lui, et de ne pas se torturer inutilement avec la tentation d'une femme qu'il ne pourrait jamais approcher.

Il était sur le point de repartir, quand la lumière dans une chambre de l'hôtel attira son attention.

Deux silhouettes s'y agitaient et semblaient se disputer violemment. L'une avait une corpulence qui rappela immédiatement à John celle du maire. L'autre était une femme, gracieuse et délicate. Cela pouvait parfaitement être Ruby Rose.

Voyant cela, John fut sur le point de lâcher les rênes, et de faire fi de tous les conseils de Slim et des menaces du maire pour voler au secours de la jeune femme. Mais le temps qu'il se décide à le faire, la lumière s'éteignit.

Un nuage sembla passer devant les yeux de John, et il commença à se demander s'il avait réellement vu quelque chose à la fenêtre. Troublé par trop d'idées douloureuses, il n'était plus tout à fait sûr de ce qu'il voyait et de ce qu'il pensait.

« Patron ? répéta Bill. Il y a quelque chose qui ne va pas ? Si vous voulez, je prends les rênes... »

John se frotta les yeux.

« Non, non. Ça va aller. Je suis juste... un peu fatigué pour tout ça. Allez, rentrons, nous avons bien travaillé aujourd'hui, et Abbie nous attend avec un bon repas. »

La perspective fit sourire tout le monde. Dès son arrivée, Abbie avait montré sans retenue ses talents de cuisinière et avait emporté les suffrages de tous les employés qui dînaient sur place. N'étant plus contraint d'adopter l'allure des enterrements, John se permit de faire aller les chevaux un peu plus vite, pressé de pouvoir apporter au moins la tranquillité à son estomac, à défaut de son cerveau et de son cœur.

VI

Le lendemain, John se réveilla plus calme, en l'absence de cauchemars, mais le souvenir de la dispute qu'il avait cru voir entre le maire et Ruby Rose lui revenait à l'esprit. Il n'était pas sûr de ce qu'il avait vu, et peut-être l'avait-il mal interprété : les deux silhouettes ressemblaient à celles du maire et de Ruby Rose, mais le saloon accueillait de nombreux clients et abritait plusieurs prostituées en tous genre, et les protagonistes de la scène d'ombres pouvaient tout aussi bien être un autre homme et une autre femme.

Mais John ne pouvait s'empêcher de penser que ce pouvait être Ruby Rose, et que si c'était le cas, il avait peut-être laissé la jeune femme dans une situation dangereuse. Et contrairement à la veille, il n'y avait pas de Delauney pour lui occuper l'esprit et l'empêcher de ruminer ce qu'il aurait dû faire ou ne pas faire.

« Patron, lui dit Slim, c'est le jour de la diligence aujourd'hui. Le père Homer avait fait une commande de fournitures qu'il avait envoyée par la précédente, et il est mort ensuite ; mais la diligence d'aujourd'hui va sûrement apporter sa commande. Vous voulez que je m'en occupe ?

– Merci, je vais y aller moi-même. J'ai besoin de sortir un peu.

– Comme vous voulez, patron. Prenez une de vos mules, il pourrait y avoir des choses lourdes. »

En plus des deux chevaux noirs et lustrés que l'établissement utilisait pour l'attelage du corbillard, John avait apporté ses mules avec son propre chariot. Il avait autorisé ses employés à mettre les mules à contribution s'ils en avaient l'utilité, à la seule condition qu'elles soient bien nourries et bien traitées. Mais depuis son

installation à Dead End City, lui-même n'avait plus eu beaucoup l'occasion de les sortir, et il trouva que c'était aussi une excellente occasion de leur faire faire un peu d'exercice.

Il se dirigea vers l'écurie, où les deux mules mâchaient leur foin en compagnie des beaux chevaux noirs. Avec leurs robes brun terne, légèrement tachetée pour l'une d'entre elles, elles faisaient pâle figure à côté du poil lustré des chevaux. Mais John avait plus d'affection pour ces deux mules qui avaient fait avec lui le voyage jusqu'à Dead End City. Au cours du voyage, il les avait même affectueusement nommées Bessie et Jenny.

John passa un petit coup de brosse à Bessie, la tachetée, puis lui posa un bât et l'amena vers la sortie. Les rues de Dead End City étaient calmes, et les gens vaquaient à leurs occupations. Il en profita pour constater qu'un croque-mort tirant une mule par la bride attirait beaucoup moins l'attention qu'un croque-mort aux commandes de son corbillard – ce qui lui convenait très bien : après l'incident du maire, tout l'incitait à ne pas trop se faire remarquer.

Il marcha à côté de la mule jusqu'au dépôt des diligences. Celle du mois était arrivée et les employés du dépôt achevaient d'en décharger le contenu. Il y avait beaucoup de bagages, et très peu de passagers ; pour ce qu'il en vit, les rares personnes arrivées par la diligence à part le cocher lui-même étaient des gens de Dead End City qui s'étaient déplacés pour affaires et rentraient chez eux. Il entendit un, accompagné de son épouse, qui racontait avoir fait un très bon voyage, qui aurait été encore meilleur si la literie des hôtels avait été plus confortable. Un peu amusé d'entendre que c'était la seule chose apparemment remarquable dans un si long voyage, John alla s'enquérir de la présence d'un colis pour les pompes funèbres.

« Oui, monsieur, dit le cocher après avoir craché sa chique. On a chargé une caisse destinée aux pompes funèbres Stark. Mais j'ai entendu dire en arrivant que le vieil Homer Stark était mort ?

– C'est exact. Mais j'ai pris sa succession, et les pompes funèbres Sark sont devenues les pompes funèbres Sterling.

– Très bien. Après tout, un croque-mort en vaut bien un autre, et la commande a déjà été payée. Mes gars vont vous aider à mettre ça sur le dos de votre mule. »

Bessie poussa un petit cri de protestation quand on cala la lourde caisse sur son bât, mais John en fit tant pour la calmer qu'elle accepta de prendre le chemin du retour sans rechigner.

John traversa de nouveau la ville en direction des pompes funèbres, quand il remarqua, sur un trottoir, une silhouette élégante en partie dissimulée par une large ombrelle. Quand il s'approcha, l'ombrelle s'écarta et il reconnut Ruby Rose. Elle portait le même genre de robe avec laquelle il l'avait vue à *L'As de Cœur*, mais complétée cette fois par un grand châle et une ombrelle pour ne pas exposer sa peau au soleil brûlant de la région.

« Ruby Rose ! »

Il prononça ces mots avec le souffle court, encore sous la surprise de l'apparition de la jeune femme alors qu'il avait voulu faire en sorte de l'éviter.

« Bonjour, monsieur Sterling » dit-elle avec un charmant sourire.

John eut encore plus de mal à reprendre sa respiration. C'était la première fois que Ruby Rose lui adressait la parole.

« Vous... connaissez mon nom ? »

– On parle beaucoup de notre nouveau croque-mort, en ville. Entendre votre nom n'a pas été très difficile. »

Le sourire de Ruby Rose le troublait de plus en plus, et il eut du mal à imaginer qu'elle avait pu être impliquée dans une dispute avec le maire la veille au soir. Il ne put s'empêcher de lui demander :

« Vous allez bien ? »

– Très bien, je vous remercie. Vous allez bien vous aussi ?

– Oui... Très bien. »

Il se demanda comment aborder le sujet, puis, se rappelant que Ruby Rose était une prostituée et qu'elle devait avoir l'habitude qu'on lui parle franchement, il décida de se jeter à l'eau et demanda, d'un ton qui lui sembla après coup un peu trop pressé :

« J'ai entendu dire que vous étiez la maîtresse du maire... Il vous traite bien ? »

– Oui, très bien. C'est un homme très gentil malgré ses dehors un peu bourrus. Et il est très apprécié en ville. »

John fut un peu étonné de cette description qui ne correspondait ni à ce que Slim lui avait dit, ni à l'opinion qu'il s'était lui-même faite

du maire en le voyant. Mais Ruby Rose avait parlé avec une telle sincérité qu'il lui semblait impossible de ne pas la croire.

Elle souriait toujours, et son sourire était authentique, il n'y avait rien de forcé là-dedans. John décida de la croire. Peut-être que le maire n'aimait pas qu'on piétine ses plate-bandes, mais que ses menaces n'étaient que des menaces en l'air pour décourager des rivaux, et qu'au fond ce n'était pas un mauvais homme. John décida que l'essentiel était que Ruby Rose soit véritablement heureuse ; c'était une chose qui lui faisait vraiment plaisir à voir. Et elle lui avait parlé : outre que c'était très agréable pour lui, c'était la preuve que son amant n'était pas jaloux au point de lui interdire complètement de parler à d'autres hommes.

« Je suis content de l'apprendre. Dead End City est une belle ville, j'espère pouvoir m'y établir et faire mon travail le mieux possible.

– Il me semble que vous êtes bien parti. J'ai entendu des gens discuter ce matin. Il paraît que vous avez enterré la vieille Delauney hier. La famille est très contente de l'enterrement, ils disent que vous avez admirablement fait votre travail alors même qu'ils vous pressaient. »

John regarda autour d'eux. Quelques personnes déambulaient sur les trottoirs ; les femmes avaient tendance à détourner le regard à la vue de Ruby Rose, mais les hommes regardaient en direction du couple et adressaient un petit coup de chapeau respectueux au croque-mort.

« J'entendais parler de la vieille Delauney et de sa maladie depuis plusieurs jours déjà, continua Ruby Rose. Elle a agonisé longtemps, et le reste de la famille devait être pressé d'en finir enfin avec tout cela. Ils devaient déjà plus ou moins la considérer comme morte avant qu'elle n'ait claqué définitivement... excusez-moi. »

John sourit pour lui faire comprendre que cela ne le dérangeait pas. Il avait tendance à tiquer quand on parlait mal des morts dont il avait la charge, mais Ruby Rose lui avait parlé, et ce simple geste lui faisait tout pardonner.

« Je parle décidément trop, conclut la jeune femme. Vous avez des affaires à rapporter et je suis en train de vous mettre en retard. C'est ma faute, pendant la journée je n'ai pas grand-chose à faire, et

j'oublie que tout le monde n'est pas dans le même cas.

– Oh, vous ne me dérangez pas. J'ai été ravi de parler avec vous.

– Vous êtes vraiment très gentil. Je vous souhaite une bonne journée.

– Merci, à vous aussi. »

Il salua la jeune femme comme il aurait salué une élégante, et reprit le chemin des pompes funèbres, le cœur léger. En rentrant dans l'atelier avec Bessie et son chargement, il abordait un large sourire, si peu de mise dans un tel établissement qu'il aurait scandalisé Homer Stark si ce dernier avait encore été de ce monde.

« Ah, vous avez tout récupéré ! dit Slim en le voyant rentrer. Parfait. On dirait que ça vous a fait du bien, cette sortie en ville.

– Oui, je me sens beaucoup mieux. Aide-moi à décharger Bessie. »

Slim descendit la caisse et l'ouvrit à l'aide d'un pied-de-biche. Elle contenait un ensemble de statuettes, de plaquettes de marbre et de rubans de satin sombre, dont les deux hommes firent soigneusement l'inventaire.

« La dernière commande du père Homer, fit remarquer Slim, que Dieu ait son âme ! Pardon, patron, mais c'est encore tout récent pour nous, et ça me fait bizarre de me dire qu'il a choisi tout ça et qu'il n'en verra jamais la couleur.

– J'en prendrai soin pour lui. Aide-moi à ranger tout ça dans la boutique. »

Les nouveaux articles s'harmonisaient parfaitement avec le reste du contenu de la boutique, ce qui mit John de meilleure humeur encore.

« Merci, Slim, dit-il, tu fais de l'excellent travail.

– Merci du compliment, patron. Le père Homer était plutôt avare de compliments, lui.

– Je sais, il était du genre à exiger la perfection et rien d'autre. Je tiens à ce que le travail soit bien fait, mais cela ne doit pas empêcher d'entretenir de bonnes relations entre les gens qui travaillent ici. Dis-moi, Slim, que faisais-tu avant de travailler ici ?

– Oh, j'ai fait différentes choses. Toutes sortes de petits boulots avant de trouver un emploi stable chez le père Homer. Tout le monde

n'aime pas travailler aux pompes funèbres, mais il faut reconnaître que c'est plutôt sûr comme travail. Il y a toujours des morts.

– Tu as toujours vécu à Dead End City ?

– J'y suis né, j'y ai grandi et je n'y suis marié. Et je pense bien que j'y mourrai aussi. J'espère que vous serez là pour vous occuper de mon enterrement à ce moment-là.

– Le plus tard possible, espérons-le » conclut John tandis que les deux hommes étaient pris d'un fou rire. John se força à se calmer, en se disant qu'il était au beau milieu de sa boutique de pompes funèbres, et que si un client entra à ce moment, il serait choqué par le spectacle.

« Vous êtes sympathique, patron, reprit Slim. Dites, ça vous dirait de venir dîner chez moi ce soir ? Ma femme serait contente de faire votre connaissance. Elle n'a jamais vraiment apprécié le père Homer, j'aimerais lui montrer qui le remplace maintenant.

– Hé bien, si ça ne la dérange pas, j'accepte avec plaisir.

– Alors c'est entendu ! Merci encore, patron. »

Tandis que Slim faisait appel à un des gamins désœuvrés qui rôdaient en ville, et qui portaient des messages ou faisaient diverses commissions pour quelques pièces, John alla prévenir Abbie qu'il ne dînait pas à la maison ce soir. La vieille cuisinière en fut un peu surprise car son maître n'avait pas vraiment l'habitude de sortir, mais elle hocha la tête et lui souhaita une bonne soirée.

Le soir venu, John suivit Slim vers sa maison. Elle n'était pas très grande, mais plutôt bien aménagée : avec la couleur des murs et la disposition des objets, les occupants avaient réussi à donner une impression chaleureuse et confortable à l'intérieur de cette maison, bien qu'elle ne soit qu'une simple maison de bois à un étage comme beaucoup de constructions à Dead End City.

Il en félicita sincèrement la maîtresse de maison, mais ne put s'empêcher un mouvement de surprise en la voyant. Autant Slim était large d'épaules, bien portant et bavard, autant son épouse, Lucy, était maigre, pâle à en être malade, et silencieuse. Il découvrit assez vite que l'une des raisons pour lesquelles elle parlait peu était qu'au bout de quelques mots, elle se mettait à tousser.

Lorsqu'on se mit à table et que la lampe de la salle à manger

éclaira davantage le visage de Lucy, John put encore mieux constater à quel point elle était pâle, et les cernes bleutés sous ses yeux accentuaient encore cette pâleur, et constituaient une preuve supplémentaire qu'elle était malade. Mais ce qui l'étonnait le plus, c'était qu'à côté de cela, Slim continuait de rire et de parler comme s'il ne voyait rien de l'état de son épouse.

« Tu te souviens, mon chou, quand j'ai commencé à travailler pour le père Homer ? Tu disais que pour toi, tous les croque-morts étaient des types sévères et morbides qui élevaient un vautour de compagnie... Ah, ça m'avait bien fait rire à ce moment-là. Et à voir le père Homer – désolé, patron – je me suis vite dit qu'à part pour le vautour de compagnie, tu avais raison ! Et ensuite, monsieur Sterling arrive, et j'ai complètement changé d'avis sur les croque-morts. Ce n'est pas le père Homer qui serait venu dîner chez nous, il dînait toujours seul. »

Le contraste entre l'exubérance de Slim et la présence quasi fantomatique de Lucy commençait à mettre John mal à l'aise. Il décida d'aider la jeune femme à se mettre en avant.

« Votre mari ne vous manque pas trop pendant qu'il travaille chez moi, madame ? Que faites-vous de vos journées ?

– Oh, vous savez, quand on tient une maison, il y a toujours des choses à faire... Aller chercher de l'eau, faire la lessive, le ménage, la cuisine... »

Elle s'interrompit dans un accès de toux plus puissant que les précédents. John eut le réflexe de légèrement se reculer, car cette toux lui rappelait quelque chose, et pas du tout une bonne chose. Il soupçonnait tout simplement Lucy d'avoir la tuberculose.

Comment Slim a-t-il pu passer à côté de ça, si je le vois en une seule soirée ? Sa place n'est pas dans cette maison, mais dans un sanatorium !

Ignorant les bavardages de son contremaître, John s'interrogea sur les raisons d'une situation aussi incongrue. Slim semblait aimer sa femme, et comme il passait toutes ses soirées avec elle, il semblait impossible qu'il n'ait pas remarqué son état. Une autre hypothèse se forma alors dans son esprit : Slim se doutait de l'état de Lucy, mais n'avait pas les moyens de la faire soigner, aussi essayait-il d'agir

normalement et de faire en sorte qu'elle soit heureuse jusqu'à ce que l'inévitable se produise.

Je vais lui accorder une prime. Dans son état, il faut qu'elle se fasse soigner tout de suite, sinon elle pourrait bien être notre prochaine cliente.

Le sujet, cependant, était délicat à aborder, et John laissa Slim reprendre l'initiative de la conversation, en espérant trouver le bon moment pour introduire le sujet. Si Slim, par exemple, abordait la question de son salaire, ce serait peut-être la bonne occasion.

Mais le contremaître partit dans des potins locaux sur la famille Delauney et d'autres habitants de Dead End City que John ne connaissait pas, et il devint difficile de trouver un bon moment pour reprendre la parole. Il décida, pour le moment, de se contenter d'observer Slim et Lucy. Ce qui l'étonnait, c'était que si Slim jouait bien la comédie pour donner l'impression d'une situation normale et heureuse, alors il la jouait remarquablement bien. Et cela ne collait pas avec l'impression que John avait de son collaborateur, qui semblait plutôt homme à dire les choses sincèrement, comme elles lui venaient en tête ; et John avait toujours pensé qu'une personne de nature aussi franche devrait faire un très mauvais menteur. Et pourtant, Slim se conduisait comme à son travail, avec exactement la même impression de franchise.

Je ne comprends pas du tout. S'il est au courant de son état, comment arrive-t-il à être aussi convaincant dans son rôle ? Et s'il ne l'est pas, comment peut-il ne pas voir que sa femme est malade ?

Le contraste entre l'apparente insouciance du contremaître et l'état de Lucy, qui se remit à tousser plusieurs fois pendant le repas, donnait un aspect de plus en plus morbide à la situation. John observait également les quintes de toux de la jeune femme, et elles lui apportèrent une nouvelle crainte : la nourriture qu'elle avait servie était peut-être contaminée.

Il s'arrêta au milieu du dessert, jeta un coup d'œil à l'horloge, fit semblant d'être surpris par l'heure et déclara en se levant :

« Mon Dieu, il se fait tard. Je vais devoir me lever de bonne heure demain matin.

– Vous partez déjà ? s'étonna Slim. Vous ne voulez pas rester

encore un peu pour le café ? Celui de Lucy est excellent. Je ne sais pas comment elle fait, mais il a du goût tout en restant très doux. Comme elle, en fait. »

Il donna un petit baiser à la jeune femme, avec une tendresse qui ne semblait absolument pas simulée.

« Non. Je suis désolée, il faut vraiment que j'y aille. Je suis sûr que votre café est excellent, madame Hamill, et c'est avec joie que j'y goûterai un autre jour. »

Qu'est-ce que je raconte ? Dans l'état où elle est, il n'y en aura peut-être pas beaucoup, d'autres jours.

John salua ses hôtes et les remercia très poliment pour leur accueil, mais refusa de rester et quitta la maison le plus vite possible pour rentrer à l'établissement de pompes funèbres.

Lorsqu'il arriva, Abbie était en train de débarrasser la table. Paradoxalement, l'ambiance lui semblait plus vivante que chez les Hamill.

« Vous rentrez bien tôt, monsieur, dit-elle. Vous avez mal mangé là-bas ? Je vous ai gardé quelques restes du repas, ne m'en voulez pas mais j'ai toujours peur que vous mangiez mal quand ce n'est pas moi qui m'occupe de vous.

– Ne t'en fais pas, Abbie, j'ai mangé et je n'ai plus faim... En revanche, il y a quelque chose que j'aimerais bien, c'est une tasse de ta fameuse tisane qui prévient les maladies. J'ai la tête un peu lourde en ce moment et je me demande si je ne couve pas quelque chose.

– Je vais vous en préparer une bonne dose. On n'est jamais trop prudent, avec tous ces gens morts qui arrivent ici. »

Abbie ramassa les plats et alla s'activer en cuisine, tandis que John se demandait si le plus gros problème venait des morts ou de ceux qui étaient sur le point de le devenir.

Il se maudit lui-même de ne pas avoir parlé à Slim de l'état de sa femme. Si, et même si c'était contre toute vraisemblance, le contremaître ne s'était pas rendu compte de la gravité de l'état de Lucy, il fallait que quelqu'un lui ouvre les yeux au plus vite, faute de quoi elle ne vivrait pas longtemps.

VII

Quand John se réveilla le lendemain, cependant, il eut vite d'autres soucis que l'état de santé de Lucy. On tambourinait à la porte et Ezra et Bill étaient déjà levés, les traits tirés à cause du réveil brutal.

Il s'habilla à la hâte et descendit à la boutique, où il ouvrit la porte à un homme portant l'étoile d'un adjoint du shérif.

« Venez vite, il y a un cadavre en pleine rue principale. Un homme s'est fait descendre. On a besoin de vous pour transporter le corps. »

John fit charger un cercueil de troisième classe dans le corbillard et emmena Bill avec lui jusqu'à la rue principale. Il y avait un attroupement qu'il n'eut pas trop de mal à fendre avec son véhicule, jusqu'à apercevoir le cadavre à terre, entouré par le shérif et deux autres adjoints qui s'affairaient à éloigner les curieux.

« Ah, vous voilà, croque-mort, dit le shérif en voyant John en haut de son corbillard. Désolé pour le réveil brutal, mais c'était un peu la même chose pour nous quand on est venu nous avertir de la mort de ce pauvre diable.

– Vous savez qui c'est ?

– Pas encore. D'après son allure, c'est un des cow-boys qui travaillent pour les éleveurs du coin. Mais ils sont très nombreux et on ne les connaît pas tous. Pour ce qui est de la cause de sa mort, je ne pense pas trop m'avancer en disant que c'est la balle qu'il s'est pris en pleine tête. »

En effet, John put se rendre compte en descendant du corbillard que l'homme avait un gros trou sanguinolent dans la tête, dont la forme comme la taille suggéraient une mort par balle.

« Pour le reste, ajouta le shérif, il va falloir enquêter. Mais je ne serais pas surpris de découvrir que c'est une bagarre dans le saloon qui a mal tourné. *L'As de Cœur* est tout près d'ici, et il n'est pas rare que ceux qui s'en font sortir après une rixe finissent de régler leurs comptes en pleine rue.

– En général, ajouta quelqu'un, ça finit chez moi, avec un nez cassé ou autres petites fractures. Les morts sont plus rares. »

Celui qui venait de parler était un homme de taille moyenne légèrement bedonnant, portant un costume de facture classique et de petites lunettes, et tenant en main une sacoche dont dépassait ce qui semblait être le bout d'un stéthoscope.

« On va quand même avoir besoin de vous, doc, dit le shérif. Il faudrait autopsier le corps et sortir la balle qui l'a tué.

– Très bien, amenez-le à mon cabinet. En espérant que ça ne fera pas trop attendre les clients vivants.

– On s'en occupe » dit John qui, après avoir vérifié que le shérif était d'accord, mit le corps dans la caisse avec l'aide de Bill.

Le médecin les regarda faire avec un regard d'expert disséquant son sujet, et annonça en montant avec eux dans le corbillard que la rigidité du corps quand ils l'avait soulevé le faisait estimer le moment du décès à quelque part dans la nuit.

Bill aida à porter le cadavre dans la salle d'opération sommaire aménagée dans le cabinet médical, mais refusa de rester ; John, cependant, poussé par une certaine curiosité, demanda à jeter un coup d'œil.

« Pourquoi pas... Vous avez l'habitude des cadavres, vous allez pouvoir m'assister. »

Le corps fut déshabillé et soigneusement observé par le médecin.

« Ce cadavre est très propre, constata ce dernier. À part les marques laissées par l'accumulation de sang après la mort, et le trou dans le crâne bien sûr, il n'y a rien. Pas de fractures, même pas de bleus comme j'en vois toujours sur les gars qui ont été mêlés à une bagarre dans le saloon. Je ne suis pas le shérif, évidemment, mais j'aurais tendance à croire que tout ça ressemble moins à un meurtre qu'à une exécution pure et simple. »

Le médecin prit quelques notes avant d'ouvrir une partie du crâne.

« Passez-moi les pinces. »

John obéit et vit la balle lentement extraite du crâne. Elle semblait de belle taille, mais il ne connaissait pas assez les armes pour savoir de quoi il s'agissait.

« On dirait une balle de Colt 45, dit le médecin. Elle a été tirée à bout portant, ou du moins de très près, il y a des traces de poudre sur le crâne. Comme je disais, ça a tout l'air d'une exécution. »

Il remarqua l'air surpris de John et poursuivit :

« C'est vrai que vous venez d'arriver en ville, croque-mort, vous n'êtes pas encore habitué. Moi, ça ne me surprend pas plus que ça. Sheridan est un bon shérif qui tente de faire respecter la loi dans ce trou perdu au milieu de nulle part. Mais l'Ouest sauvage, c'est l'Ouest sauvage, et il y a pas mal de gens qui pensent que c'est plus simple et plus rapide de se faire justice soi-même. Ce pauvre diable aura fait quelque chose de travers, offensé l'éleveur pour qui il travaillait... Les éleveurs ont leurs régulateurs, des espèces de gardes officiellement chargés de protéger les troupeaux contre la concurrence et les voleurs de bétails, mais beaucoup de gens les soupçonnent de faire aussi le sale boulot de leurs patrons moyennant une prime.

– Vous croyez que celui qui a fait ça sera retrouvé ?

– Le shérif va tenter de le faire en tout cas. Mais je ne suis pas sûr qu'il y arrive. S'il y a un éleveur impliqué là-dedans, il va faire en sorte d'étouffer l'affaire. Tout le monde veut de l'argent par ici, ce qui rend très facile de soudoyer un témoin. Et encore, s'il y en a. Ce type est mort dans la nuit, les seuls témoins possibles, ce sont des ivrognes qui ne sauront pas ce qu'ils ont vu, et des prostituées qu'on écartera vite pour cause de moralité douteuse. »

L'allusion aux prostituées et à leur moralité rappela l'image de Ruby Rose dans l'esprit de John, qui n'eut plus envie de parler. Ils sortirent de la salle d'opération et trouvèrent Bill à l'entrée du cabinet médical en compagnie du shérif. Le médecin lui résuma ce que l'autopsie avait appris, et lui tendit également ses notes.

« Merci de votre aide, doc. Si vous avez terminé, je pense qu'il est inutile de laisser le corps chez vous trop longtemps. Le croque-mort va l'emporter le temps que la famille le réclame. J'ai indiqué son

signalement à mon bureau, et ceux qui l'ont vu vont vite porter la nouvelle. S'il a de la famille dans la région, elle devrait se manifester assez vite. »

Bill tendit un linceul à John, qui retourna dans la salle d'opération et enveloppa le corps avec l'aide du médecin.

« Docteur, demanda-t-il, est-ce que vous traitez les cas de tuberculose ?

– Bien sûr, comme toutes les maladies qui se présentent ici. Vous pensez avoir la tuberculose ? Vous avez l'air en forme pourtant.

– Ce n'est pas pour moi. Il y a quelqu'un que je connais et qui a l'air bien atteint.

– Si c'est le cas, il faudrait que cette personne se rende au plus vite à mon cabinet. De qui s'agit-il ?

– Lucy Hamill. C'est la femme de mon contremaître.

– Ce nom ne me dit rien. Je ne crois pas l'avoir vue récemment. Mais dites-lui de venir me voir, et je verrai ce que je peux faire pour elle. »

Bien qu'il ait essayé de n'en rien laisser paraître, le médecin avait prononcé la dernière phrase sur un ton fataliste, et John comprit à demi-mot que si la maladie était déjà trop avancée, il n'y avait pas grand-chose qui pourrait être fait pour la pauvre Lucy. Il se promit néanmoins de faire part de ses craintes à Slim dès qu'il serait retourné à l'atelier.

John et Bill rentrèrent à l'atelier, et portèrent la caisse contenant le cadavre à la cave, une pièce creusée directement dans le sol, où la fraîcheur permettait de mieux conserver les corps en attendant leur mise en terre définitive.

Slim accueillit John quand il remonta du sous-sol.

« Je ne vous ai pas encore remercié d'être venu hier soir, dit-il. Dommage que vous soyez parti si tôt, mais vous reviendrez sûrement nous voir un autre jour, n'est-ce pas ? Cela fera plaisir à Lucy d'avoir un peu de compagnie. »

John respira un bon coup et prit son courage à deux mains.

« Justement, à propos de Lucy... Il y a quelque chose que je dois te dire.

– Quoi donc ?

– Je ne veux pas t'affoler, mais Lucy est en mauvaise santé. Je ne sais pas si tu t'en es rendu compte, mais elle a besoin de soins... »

Slim le regarda sans comprendre.

« Allons, patron, vous voyez des morts partout. Lucy est en bonne santé.

– Ne vois-tu pas qu'elle tousse ? Il faut que le médecin l'examine. Si c'est un problème d'argent, je peux payer les soins... »

Les deux hommes furent interrompus par l'arrivée d'un enfant.

« Monsieur Hamill ! Votre femme a fait une attaque ! La voisine m'a dit de vous amener tout de suite ! »

Craignant que ses craintes ne se soient réalisées encore plus vite que prévu, John courut vers la maison des Hamill plus vite que Slim. Mais il était trop tard : quand ils arrivèrent, Lucy était déjà inconsciente, plus maigre et pâle que jamais. John ne put déceler ni respiration ni rythme cardiaque, et la flaque de sang qui s'était échappée de sa bouche en disait long sur l'état de ses poumons.

« Lucy ! cria Slim. Lucy, réveille-toi ! »

Il la secoua violemment par les épaules, ce qui n'eut aucun autre effet que de faire s'échapper encore un peu de sang de sa bouche. John essaya de l'arrêter.

« Slim... Lâche-là. C'est trop tard, elle est déjà morte.

– Non ! Pas elle, pas ma Lucy ! »

John envoya l'enfant chercher le médecin, qui ne put que confirmer le décès, et que d'après l'état de Lucy, la tuberculose était effectivement la cause probable.

« Comment est-ce possible ? s'étonna Slim en sanglotant. Elle était en pleine forme, elle n'a jamais été malade... »

Le médecin et John se regardèrent, et le croque-mort haussa les épaules dans un geste impuissant. Ni l'un ni l'autre ne comprenaient comment Slim avait pu ignorer l'état de sa femme jusque-là.

Mais à présent, il le connaissait, et John devina qu'avoir ignoré sa maladie rendait le choc de sa mort beaucoup plus brutal. Il voulut s'approcher du corps de Lucy que Slim tenait étroitement serré contre lui.

« Slim... Il faut la lâcher. Tu ne peux plus rien faire pour elle. La seule chose qu'il nous reste à faire, c'est de lui offrir une sépulture

digne d'elle...

– Faites-en une pour moi aussi, patron... Je ne crois pas que je vais lui survivre... »

John se contenta du silence en guise de réponse. Face à un deuil, beaucoup de gens réagissaient de cette manière, mais en général, le temps finissait par guérir les blessures. Il s'éloigna de la maison le temps d'aller chercher une caisse et le corbillard, mais quand il revint, Slim étreignait toujours aussi étroitement sa défunte épouse. Après avoir essayé encore une fois de lui demander de la lâcher, en vain, il demanda au médecin d'écarter Slim tandis qu'il emportait le corps de Lucy avec l'aide de Bill.

« Laissez-la-moi ! »

Le contremaître, avec sa force, n'eut aucun mal à échapper au médecin, et s'accrocha de nouveau à la caisse contenant le corps de sa femme, que John et Bill tentaient de transporter.

« Slim ! Par pitié, fais attention ! Tu risques d'abîmer son corps !

– Laissez-la-moi !

– Je ne peux pas faire ça. Il faut vite la mettre au frais et l'embaumer, sinon elle risque de se décomposer... Et crois-moi, tu n'as pas envie de voir son corps s'abîmer sous tes yeux. »

Le contremaître à l'allure d'ours éclata à nouveau en sanglots comme un enfant. Cela permit à John et Bill de lui arracher de nouveau le corps de Lucy, et de l'emporter jusqu'à la cave, où ils le déposèrent non loin de l'homme abattu toujours enveloppé dans son linceul.

Laissant à Bill le soin de surveiller les deux corps, John retourna immédiatement chercher Slim.

« Slim, est-ce que tu veux continuer de travailler aujourd'hui, ou est-ce que tu préfères te reposer ? Personnellement, je pense que tu n'es pas en état de travailler. Repose-toi. Je vais m'occuper personnellement d'embaumer le corps de Lucy. »

Ce dernier mot raviva l'angoisse du contremaître.

« Lucy ? Non, je refuse qu'on lui fasse quoi que ce soit en mon absence ! Je veux rester à ses côtés.

– Très bien... Viens avec moi, alors. »

John ramena Slim à l'établissement de pompes funèbres en

essayant de le consoler du mieux qu'il pouvait. Mais quand il vit à nouveau le corps de Lucy, étendu dans la cave et déjà partiellement dévêtu par Bill, le contremaître se jeta à nouveau sur elle, dans une tentative désespérée de servir de bouclier entre elle et ses collègues.

« Non ! Personne ne la touche ! Personne ne l'ouvre... »

John recula d'un pas, embarrassé. De toute évidence, Slim était dans ce stade extrêmement douloureux du deuil, où aucun endroit ni aucune situation ne permettait de le soulager. Et le laisser s'approcher du corps de sa femme, alors que la blessure était encore à vif, était une erreur.

« Slim, je te garantis que nous allons bien nous en occuper. En attendant, je pense que tu devrais vraiment aller te reposer. Tu as de la famille en ville, je suppose ? Va les voir, ce n'est pas bon pour toi de rester seul dans un moment pareil.

– Non, je... ne veux pas m'éloigner... de Lucy...

– Mais je ne pourrai pas m'occuper d'elle si tu m'arrêtes tout le temps. Écoute : il y a là un autre macchabée qui a besoin d'être préparé. »

Il désigna le corps emballé dans son linceul.

« Ce sera peut-être plus simple si tu t'occupes de lui pendant que je prends soin de Lucy ? Emmène-le dans une autre pièce et demande l'aide d'Ezra. Bill, va me chercher Steve. »

Les rôles enfin distribués, John parvint à éloigner durablement Slim et à s'occuper enfin de l'embaumement du corps de Lucy. Amaigri par la tuberculose, la gorge encore pleine de sang, elle lui donna un peu de mal et il dut recourir à des maquillages pour lui rendre un peu de l'apparence de la belle jeune femme qu'elle avait dû être avant sa maladie. Il coiffa même ses longs cheveux noirs ternis par la maladie et les disposa de manière à les faire paraître plus abondants qu'ils n'étaient. Une fois rhabillée, Lucy aurait l'allure d'une vraie dame, plus belle encore que ce que John en avait vu de son vivant.

Il rabattit délicatement un drap sur le corps, et alla voir où en était Slim de son côté. Ezra, qui avait travaillé avec lui, lui apparut passablement énervé.

« Vous auriez dû le laisser rentrer. Il n'arrêtait pas d'éclater en

sanglots et il a complètement bâclé le travail.

– Je suis désolé. Je lui ai proposé plusieurs fois de rentrer chez lui, mais il a refusé. Je ne pouvais quand même pas employer la violence, ça aurait pu très mal tourner...

– Ouais, avec sa carrure et la vôtre... Plus qu'à espérer qu'on enterrera vite l'autre macchabée, parce que je ne pense pas qu'il tiendra longtemps. Et qu'il n'a pas une famille influente qui pourrait nous accuser d'incompétence. »

Ezra aida John à redescendre le corps du cow-boy abattu au sous-sol, puis le croque-mort revint vers son contremaître.

« Slim... Je sais que ce que je te demande ne va pas être facile à faire. J'ai embaumé Lucy, maintenant il va falloir s'occuper de son enterrement. Toi qui la connaissais bien, choisis-lui une belle robe pour la mise en bière, et va vite prévenir sa famille. Nous irons voir le pasteur McBride pour organiser la messe après cela. »

Le contremaître hocha la tête alors que ses sanglots le reprenaient, et repartit vers sa maison. John vérifia auprès des autres employés qu'il n'y avait rien de nouveau à propos de l'homme abattu. Personne n'avait de nouvelles, ce qui l'autorisait à se concentrer sur le dernier voyage de Lucy. Il lui choisit un cercueil de seconde classe, adapté à sa taille et tout à fait correct, en se promettant de ne pas accabler Slim avec le coût ; si les économies du contremaître ne lui permettaient pas une telle dépense, John était déjà décidé à en payer une partie de sa poche.

Slim revint au bout de quelque temps. Il s'était vêtu de noir, la veste et le gilet visiblement boutonnés à la hâte, et tenait une belle robe de soie sombre.

« Lucy s'était acheté cette robe en ville... C'est le seul luxe qu'elle se soit jamais accordé...

– Elle la portera pour l'éternité. Tu as prévenu sa famille ?

– Il lui reste sa mère et sa sœur... Elles arrivent, il va aussi y avoir mon frère, mon père et ma tante... »

Il fut à nouveau submergé par le chagrin, et John recommanda bien aux autres de le retenir sur place pendant qu'il redescendait enfiler la robe de soie à Lucy. Puis il la plaça dans son cercueil, qu'il remonta vers la chapelle ardente avec l'aide de Ned.

« C'est bon, fiston, dit ce dernier à Slim. Ta femme t'attend là-bas, et grâce à John, elle est splendide. Il va être temps de lui dire au revoir. »

La chapelle ardente se remplit peu à peu des parents endeuillés de Slim et de Lucy. Le corps de la jeune femme y reposait dans sa majestueuse robe de soie, et grâce aux soins de John, elle avait repris des couleurs, et sans ses yeux fermés et son immobilité cadavérique, on aurait pu la croire prête à aller au bal.

John fit venir le pasteur et lui expliqua la situation. McBride acquiesça et commença à discuter avec les différents membres de la famille sur les modalités de la messe. Lucy pouvait être enterrée le jour même, une pratique courante à Dead End City car la chaleur ambiante conservait mal les corps. Plusieurs personnes se décidèrent pour un enterrement le jour même, et arrivèrent même à en convaincre Slim qui ne parvenait pas à s'éloigner du cercueil de sa femme.

« L'enterrement de la vieille Delauney m'a pas mal entamé mon stock de fournitures, confia le pasteur à John à l'écart de la famille. Mais il devrait me rester assez de bougies et d'encens pour faire une belle messe. »

Le croque-mort remercia le pasteur, et s'occupa de son côté de choisir de beaux ornements pour la tombe de Lucy. Grâce à l'arrivée de la commande de Homer Stark, il y avait du choix, et John fit quelques suggestions à la famille ; lorsqu'ils eurent fait leur choix, il ajouta une superbe statuette d'ange, en précisant qu'il l'offrait au nom de l'excellent travail que Slim faisait pour lui.

Mais il restait beaucoup à faire pour assurer l'enterrement de Lucy. Bill, plus spécialisé dans la gravure des pierres tombales, fut chargé de graver celle de Lucy à son nom. Ezra fut chargé d'aller payer une concession non loin de la tombe du père de Lucy, et d'embaucher quelques journaliers pour y creuser la fosse. John se chargea lui-même, en compagnie de Ned, d'une partie délicate : la fermeture du cercueil de Lucy avant la messe.

« Allez, fiston, dit Ned qui apportait le couvercle, c'est fini, il faut lui dire au revoir. »

Slim ne hocha que vaguement la tête.

« Merci pour tout ce que vous avez fait, patron... Je ne suis qu'un idiot...

– Mais non, Slim. Ta douleur est tout à fait normale.

– Vous allez bientôt devoir prévoir un nouveau cercueil, patron... D'ici peu, j'aurai rejoint Lucy.

– Il y a tant de gens en deuil qui disent la même chose. Mais tu verras, le temps adoucira les choses. Écoute : je te laisse autant de jours de repos qu'il te faudra, mais va faire ton deuil en famille une fois l'enterrement terminé. Je me débrouillerai. Ned prendra ta place temporairement s'il le faut. L'important est que tu nous reviennes dans un meilleur état.

– Je ne pourrai jamais y arriver...

– Tu y arriveras. Tu verras. »

VIII

John eut du mal à s'endormir, et fut presque surpris de se voir déjà dans ses rêves, en train de flotter de nouveau loin au-dessus de Dead End City.

Comme la dernière fois, il apercevait les maisons, dont son propre établissement de pompes funèbres, le bureau du shérif, les rues et leurs trottoirs de bois, et l'imposante bâtisse qui abritait *L'As de Cœur*. Mais cette fois, aucune idée de s'introduire dans le saloon et d'espionner ses derniers visiteurs ne lui vint à l'esprit. Trop de tristes pensées se bousculaient dans sa tête, entre celle de la femme qu'il avait vue se disputer à l'une des fenêtres – au moins n'était-ce pas Ruby Rose, mais cela pouvait être une autre femme en danger pour laquelle il n'avait rien fait – celle de l'homme abattu près du saloon pour une raison qu'il ignorait toujours, et surtout, celle de Lucy Hamill qui venait d'être enterrée sous les larmes amères de Slim et des autres employés des pompes funèbres.

Personne de chez moi n'aura le cœur à faire la fête avant un bon bout de temps... Au moins, cela me fera une excellente raison de ne pas trop approcher du saloon...

Il se demanda combien de temps son rêve allait le faire flotter ainsi au-dessus de la ville. Cela commençait à le mettre mal à l'aise, et il aurait préféré sombrer dans l'inconscience la plus totale, un sommeil profond qui serait bien plus réparateur.

Mais il comprit qu'il ne trouverait pas le repos quand la voix étrange se fit à nouveau entendre dans sa tête.

Récupération du corps.

Il se sentit à nouveau basculer et plonger droit vers le cimetière.

Le cauchemar qu'il avait fait avec le cadavre du voleur de bétail était encore frais dans sa mémoire, et il sentit son estomac se serrer en comprenant ce que ce nouveau rêve était en train de lui montrer.

Non ! Pas Lucy !

Il essaya de résister à la chute. Mais il avait beau être conscient qu'il rêvait, il était comme prisonnier de ce rêve. Il ne parvenait pas à modifier la direction qu'il prenait, ni à se réveiller et à s'empêcher ainsi de voir la fin de son cauchemar.

Car il avait deviné juste : la trajectoire l'envoya droit sur la tombe qu'ils avaient creusé la veille pour Lucy Hamill.

Pitié, pas ça ! Je ne veux pas !

Il avait beau résister, le cauchemar se déroulait inexorablement, en l'entraînant à travers la terre et à travers le cercueil de Lucy. Il essaya même de fermer les yeux, mais c'était comme s'il n'avait pas de paupières, car cela ne l'empêcha pas de voir le corps de Lucy devant lui.

Le travail qu'il avait fait était vraiment admirable, et à la hauteur de l'amour que Slim avait porté à Lucy même s'il avait mystérieusement ignoré sa maladie. Grâce à la couche de fards que John avait appliquée sur son visage, elle semblait dormir, majestueuse dans sa robe de soie. Elle évoquait presque la Belle au Bois dormant.

Mais John frissonna en pensant que si ce nouveau cauchemar se déroulait comme le précédent, ce ne serait pas un prince charmant qui tirerait la jeune femme du sommeil de la mort.

Il vit avec horreur les premiers trous se former dans son cercueil. Il était plus épais et plus solide que la simple caisse qu'il avait fournie pour l'enterrement du voleur de bétail, mais rien ne semblait pouvoir arrêter les affreux vers métalliques qui s'insinuaient à l'intérieur à la recherche du cadavre de Lucy.

John assista, impuissant, à la scène, tandis que les vers de métal perçaient le fond du cercueil et recouvraient le corps de Lucy, prêts à emporter à son tour dans les ténèbres la jeune femme tant regrettée.

IX

John se réveilla en sursaut, à nouveau terrifié par les cauchemars qui le reprenaient.

Mais cette fois, la vision était d'autant plus atroce qu'elle concernait le corps de Lucy. La veille, la messe d'enterrement de la jeune femme avait été conduite par le pasteur McBride, avec moins de monde que pour l'aïeule Delauney, mais les quelques personnes présentes – dont John et ses autres employés qui, pour une fois, ne s'étaient pas contentés de rester à l'écart, mais avaient manifesté leurs condoléances à leur collègue – avaient exprimé des regrets beaucoup plus sincères et audibles que les membres de la famille Delauney.

Puis le cercueil avait été mis en terre, arrosé par les larmes de Slim qui affirmait que son nom s'ajouterait bientôt à celui de Lucy sur la pierre tombale. Sa famille et celle de Lucy l'avaient étroitement raccompagné de peur qu'il ne mette son projet à exécution le soir même, et John espérait qu'une nuit de repos serait la première étape pour soulager sa douleur.

Mais pour le croque-mort, il n'y avait pas vraiment eu de repos. Il avait vu le corps de Lucy dans son cercueil, puis les parois transpercées, déchiquetées par les mêmes vers métalliques que ceux qui s'étaient emparées du voleur de bétail. Ils s'étaient alors emparés du corps de Lucy, agrippant et déchirant au passage le chignon arrangé par John et la soie de sa robe, avant de l'emporter dans les ténèbres.

« Lucy ! »

John se rendit compte qu'il avait crié ce nom en se réveillant. Il

espéra qu'il n'avait pas été entendu. Si c'était le cas, il ne pouvait pas décemment ajouter une telle vision d'horreur à la tragédie de la mort de Lucy. Il se promit, si on l'interrogeait à ce sujet, de dire que la mort de la jeune femme l'avait marqué plus qu'il ne le croyait et qu'il y avait pensé pendant la nuit. Nul besoin d'y ajouter trop de détails.

Il prit son petit-déjeuner avec Ezra et Bill sans prononcer un mot, et aucun des deux autres n'osa prendre l'initiative de parler. Abbie ne prit pas la parole non plus, consciente de l'atmosphère pesante qui régnait sur l'établissement après l'enterrement de Lucy.

Slim ne se présenta pas à l'atelier ce jour-là, et l'un des gamins des rues qui sillonnaient le quartier vint apporter à John un message du contremaître indiquant qu'il prenait un peu de repos dans sa famille et ne viendrait pas travailler ce jour-là. La nouvelle ne surprit pas le croque-mort, et lui apporta même du soulagement : Slim pouvait enfin commencer une difficile période de deuil.

« Ned ! Il va falloir que tu prennes la direction de l'atelier le temps que Slim nous revienne.

– Compte sur moi, fiston. »

John essaya de chasser à nouveau les cauchemars de son esprit, mais c'était d'autant plus difficile qu'il s'agissait de Lucy. Le seul moyen pour lui était de se replonger dans le travail et de se concentrer sur l'établissement de pompes funèbres qui devait continuer de fonctionner.

Son premier souci fut le second cadavre de la veille, celui de l'homme abattu en pleine rue. John descendit dans la cave et rouvrit le linceul pour vérifier l'état de son embaumement.

Comme s'en était plaint Ezra, le travail avait été bâclé. Le nettoyage au formol n'avait pas été fait correctement et le corps présentait des plaies faites par des coups de scalpel maladroits, et où les mouches avaient eu le temps de pondre. Il y avait des asticots qui sortaient lentement de ses scarifications.

John retira les vers, recousit les plaies et refit entièrement la désinfection du corps. Il ajouta également un peu de fard pour recouvrir les cicatrices les plus évidentes et pour redonner un peu de fraîcheur au visage. Il reprit un aspect un peu meilleur quoique

méchamment figé : la présence de fard était évidente et ne pouvait plus être dissimulée dans un tel état.

Il avait tout juste terminé le travail quand Bill lui annonça la visite du shérif. John sortit de la cave dont il ferma soigneusement la porte pour accueillir le visiteur, en se demandant si quelqu'un s'était encore fait pendre ou descendre à Dead End City.

Cependant ce n'était pas là le motif de la visite de Sheridan.

« En revoyant le signalement du type qu'on a abattu, dit-il, j'ai eu l'impression qu'il ne m'était pas inconnu. Et en cherchant bien, j'ai fini par trouver de qui il s'agissait. Il s'appelle Joe Corton, et comme on le soupçonnait, c'était un cow-boy qui travaillait dans un des ranchs du coin. Si je me souvenais de lui, c'est parce que ce n'était pas tout à fait un enfant de chœur. Il a fait quelques séjours dans ma prison, pour des bagarres dans le saloon. Apparemment il aimait bien en provoquer à propos des prostituées de *L'As de Cœur*. Je me rappelle que je me disais parfois que l'une de ces bagarres allait mal tourner, et on dirait que j'ai eu raison... »

John tiqua en entendant cette explication, qui ne correspondait pas à ce qu'il avait entendu des conclusions de l'autopsie.

« Corton, poursuivit le shérif, n'avait pas de famille dans la région, et comme beaucoup de ces cow-boys qui travaillent par périodes dans les ranchs, il n'avait peut-être pas de famille du tout. N'en faites pas trop pour l'enterrement, vous connaissez le tarif payé par la ville. »

John acquiesça. Il était temps de mettre en terre le malheureux Joe Corton, ce dont il se chargea après avoir demandé au pasteur de dire une petite prière pour le repos de son âme. Le passage par l'église fut bref, mais le jeune croque-mort y tenait : le malheureux voleur de bétail de son premier jour n'y avait pas eu droit, et il estimait que quoi que Corton ait pu faire, il avait droit à un dernier moment à l'église. Celui qui avait logé une balle dans la tête du cow-boy n'avait eu aucune pitié pour lui, il ne restait plus qu'à espérer que Dieu, au moins, en aurait un peu.

Afin de ne pas laisser son esprit inactif, John se chargea lui-même d'acheminer la caisse contenant le cadavre de Corton des pompes funèbres à l'église et de l'église jusqu'au cimetière, et de mettre la

main à la pâte pour lui creuser un emplacement dans la fosse commune.

Mais alors qu'il creusait la tombe de Corton, ses cauchemars, qu'il avait essayés de chasser avec le travail, lui revinrent en mémoire. L'image des vers métalliques emportant les corps de Lucy et du voleur de bétail était encore si vive que pendant un bref instant, il eut l'impression de réellement les voir. Et les cadavres qu'ils étaient censés avoir emporté étaient là, à quelques pas de lui.

L'idée de déterrer les cercueils et de vérifier dans quel état ils étaient se mit à envahir son esprit comme une obsession. Si absurde fût-elle, il ne parvenait pas à la chasser, comme si deux cauchemars identiques, selon une étrange logique qu'une partie de son cerveau s'entêtait à appliquer, signifiaient un fond de vérité.

Ils se ressemblaient surtout parce qu'ils étaient aussi horribles et absurdes l'un que l'autre... Je dois me reprendre. Je suis ici pour enterrer les morts, pas pour les déterrer !

John reboucha le trou abritant le cercueil de Joe Corton avec nervosité. Toucher au cadavre de Lucy était impensable. Mais il était au milieu de la fosse commune, et l'endroit où le voleur de bétail avait été enterré était tout proche. Il lui suffirait de quelques coups de pelle pour atteindre la caisse.

Afin de laisser les autres travailler le plus longtemps possible à l'atelier, il s'était chargé seul de l'enterrement de Corton. Le jour tombait et les gens n'avaient pas l'habitude de se promener dans le cimetière à une heure pareille. S'il tentait de déterrer le corps du voleur de bétail, quoi qu'il y trouve, il n'y aurait aucun témoin.

John fit quelques pas jusqu'à retrouver l'emplacement du cercueil. Il planta sa pelle dans la terre encore fraîchement retournée, la remua avec hésitation, souleva une pelletée de terre, puis une autre, puis enchaîna avec un peu plus de facilité en se disant que dès qu'il atteindrait le cercueil, il arrêterait tout et reboucherait le trou immédiatement.

De toute façon, je sais déjà ce que je vais trouver là-dessous : une caisse intacte... C'est juste pour que j'arrête enfin de me poser la question pour rien...

Au bout de quelques pelletées, un morceau de bois apparut sous la

terre, et John se dit qu'il avait atteint le cercueil du voleur de bétail. Il essaya de dégager un peu mieux le reste du couvercle pour bien se persuader que le cercueil était intact.

Mais à la pelletée suivante, le bois vint avec la terre.

C'était réellement un morceau de bois.

Et d'autres morceaux plus petits firent surface lorsque John finit de rejeter la terre. À l'endroit où il avait enterré le voleur de bétail dans sa caisse quelques jours plus tôt, il n'y avait plus que des éclats de son bois.

Le cercueil avait été entièrement démoli, et quant au corps de l'homme, John fut tellement bouleversé par la découverte qu'il n'osa pas le chercher. À la faveur de la pénombre qui s'imposait de plus en plus, il crut voir des ombres se dirigeant vers le cimetière. Ne voulant pas prendre de risques, il se hâta de remettre la terre en place, en dissimulant les morceaux de bois qu'il avait remontés à la surface.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Qui a bien pu démolir ce cercueil ?

Même si les éleveurs étaient remontés contre les voleurs de bétail, il ne les voyait pas aller jusqu'à profaner le cercueil de l'un d'entre eux. Honnêtes gens ou crapules, la plupart des personnes qu'il avait croisées étaient habitées d'une certaine superstition qui les poussait à ne pas déranger les morts qui reposaient.

John reprit les rênes de son corbillard, et quitta le cimetière pour rentrer chez lui, l'esprit encore plus encombré de questions qu'il ne l'était en arrivant. Il ignorait s'il parviendrait à trouver le sommeil.

X

Les lumières du soleil levant éblouirent John à travers ses paupières, et le réveillèrent après une très mauvaise nuit. Contrairement à d'autres fois, il n'y avait pas eu de cauchemars précis, mais la pensée du cercueil détruit du voleur de bétail l'avait hanté toute la nuit, et le réveil n'avait rien arrangé. Bien au contraire, à présent qu'il était conscient et que son cerveau se remettait en marche, l'image de cette caisse brisée et les questions sans réponses qui s'y rattachaient l'envahissaient à nouveau.

Encore une fois, ses employés remarquèrent son air préoccupé pendant le petit-déjeuner, mais ils n'osèrent toujours pas lui en parler. Cependant il eut l'impression que les langues étaient prêtes à se délier et que les autres étaient prêts à passer outre leur réserve à l'égard de leur patron pour mettre fin à ses soucis.

Il se décida alors à prendre l'initiative de leur poser des questions.

« Je me demandais... Y a-t-il eu des affaires de profanation de sépulture à Dead End City ? »

Bill et Ezra le regardèrent avec des yeux ronds, et il se demanda s'ils n'allaient pas s'inquiéter davantage pour lui qu'avant qu'il n'ouvre la bouche.

« Hé bien... commença Bill en hésitant. Je n'ai entendu que des rumeurs, mais il est possible que ce soit arrivé de temps en temps... Ezra, tu es là depuis plus longtemps que moi, qu'est-ce que tu en penses ?

– Je crois me souvenir que du temps du père Homer, il y a eu des employés qui ont eu des problèmes. Ils ont été pris la main dans le sac avec des objets qui étaient censés être dans des tombes, et il s'est

avéré lors du procès qu'ils avaient pillé plusieurs tombes de riches bourgeois pour revendre les objets funéraires qui s'y trouvaient. Le père Homer les a renvoyés, évidemment, et le shérif leur a offert l'hospitalité pendant un moment. Depuis, je n'ai plus entendu parler d'histoire de pillage de tombes. Je suppose que le procès des anciens employés des pompes funèbres a fait pas mal de bruit et que personne n'a osé reprendre ce genre d'activité depuis. Vous avez des soupçons ? Quelque chose a disparu ? »

John n'osa pas répondre, et se contenta de secouer la tête.

« Je ne crois pas, mais je me pose des questions.

– Comptez sur nous s'il se passe quelque chose. Il est hors de question de laisser des voleurs gâcher notre travail. Je sais que pour certains, la tentation est grande de voler les métaux précieux et les beaux objets qu'on trouve dans les cercueils de première classe, mais il y a des choses qui sont sacrées, on ne peut pas décemment voler les morts ! »

Bill approuva d'un hochement de tête énergique, et John suivit le mouvement en remerciant Ezra pour les informations. Il essaya de cacher qu'en réalité, elles ne lui avaient pas appris grand-chose. Ezra avait parlé de vol de métaux et d'objets d'art dans des sépultures de riches, mais cela ne correspondait pas à ce qu'il avait vu. Le cercueil du voleur de bétail était une simple caisse de bois brut, sans fioritures et sans qualités particulières, qui ne contenait rien d'autre qu'un cadavre. Il n'y avait rien à gagner à le démolir, mis à part un peu de bois de chauffage, et il existait beaucoup de moyens bien plus simples de s'en procurer.

John essaya de se remettre au travail, surveillant Ned et les autres employés et essayant de ne plus penser à ce cercueil dont il ne saurait probablement jamais comment il avait été détruit.

« Salut, Slim ! » entendit-il derrière lui.

Il se retourna et vit le contremaître entrer dans l'atelier.

« Salut, les gars ! répondit-il en souriant. Je suis de retour ! »

Heureux de voir son contremaître de bonne humeur, John alla l'accueillir chaleureusement.

« Comment ça va, Slim ?

– Bien, bien ! Pourquoi ça n'irait pas bien ? Allez, il est temps de

se mettre au travail. »

Slim prit sa place habituelle dans l'atelier, et se saisit de quelques planches. Voyant sa belle humeur, John le regarda quelques instants travailler avec satisfaction sur un cercueil de troisième classe pour la réserve. Du même genre que celui du voleur de bétail qui avait été détruit.

Détruit, dans ses cauchemars, par des vers métalliques.

Qui avaient aussi détruit le cadavre de Lucy.

John se sentit perdre l'équilibre, et il l'aurait peut-être fait s'il ne s'était pas rattrapé au dernier moment à l'un des établis.

Lucy était morte. Il l'avait enterrée deux jours plus tôt, et il l'avait oublié pendant quelques heures. Il frissonna en se disant que seul le souvenir de ses cauchemars lui avait rappelé la mort de Lucy.

Et Slim était là, dans l'atelier, en train de tailler des planches et de bavarder gaiement avec ses collègues. Deux jours plus tôt, il pleurait devant le cadavre de Lucy en jurant qu'il allait la suivre dans la mort.

Mais à présent, lui et les autres semblaient avoir complètement oublié tout cela.

John décida d'en avoir le cœur net.

« Tu es sûr que ça va, Slim ?

– Mais bien sûr que ça va, patron. Vous voyez bien.

– Je vois bien, mais je ne comprends pas. Avant-hier... pardonne-moi de te rappeler cela, mais nous avons enterré Lucy et tu pensais que tu ne lui survivrais pas. Comment as-tu pu te remettre aussi vite de la mort de ta femme ? »

Slim regarda John d'un air qui dénotait l'incompréhension la plus totale.

« De quoi vous parlez, patron ? Qui est cette Lucy ? Je n'ai jamais eu de femme. »

John faillit à nouveau tomber à la renverse. Il regarda les autres employés, et aucun n'avait l'air de le soutenir. Tous semblaient partager l'opinion de Slim et ne pas connaître sa femme.

« Slim... je comprends que tu aies besoin de surmonter ta douleur, mais je ne crois pas que ce soit la bonne manière de réagir. Nous avons inhumé Lucy avant-hier. Faire comme si ce n'était jamais arrivé n'est pas une bonne idée, le retour de bâton n'en sera que plus

brutal...

– Mais enfin, qu'est-ce que vous racontez ? Si c'est une blague, elle n'est vraiment pas drôle ! »

Il se tourna vers les autres employés.

« Vous y comprenez quelque chose, vous ? Vous n'êtes pas dans le coup, j'espère ? »

Les autres se contentèrent de lui signifier qu'ils ne comprenaient pas plus, et tournèrent la tête vers John avec des yeux ronds.

Voyant qu'il n'allait arriver à rien, John décida d'adopter une autre stratégie.

« Excuse-moi, Slim. Je voudrais te montrer quelque chose. »

Il l'emmena dans le coin où l'on rangeait les pierres tombales. L'une d'entre elles avait été récemment terminée et John la désigna à Slim. La pierre était marquée au nom de Lucy Hamill.

Mais Slim la regarda sans manifester aucune émotion.

« Et alors ? »

John eut l'impression que le monde qui l'entourait allait se déchirer en deux.

« *Et alors ?* Mais enfin, Slim, ce nom ne te dit rien ?

– Vous voulez dire, à part qu'elle porte le même nom ? Hamill n'est pas un nom si rare. Je ne sais pas du tout de qui il s'agit. »

Il se retourna vers John. Son visage de gros nounours s'était durci et il exprimait désormais un certain agacement.

« Bon allez, arrêtez ça, patron. Je ne sais pas ce qui vous prend, mais c'est un peu fort de plaisanter avec les morts. »

Il revint vers l'atelier et vers ses collègues en ajoutant :

« Je comprends que vous soyez différent du père Homer et que vous vouliez vous distinguer de lui, mais faudrait pas exagérer !

– C'est sûr, ajouta Bill. Le père Homer était aimable comme une de ses tombes, mais vous, vous allez quand même un peu loin dans la mauvaise blague. C'est parce que vous n'avez pas aimé ce qu'on vous a dit sur les pillages de tombes, que vous faites ça ? »

John se retint de nouveau à un établi et se passa longuement la main devant les yeux.

Nous avons tous pleuré Lucy avant-hier, et Slim le premier. Il l'aurait oubliée en deux nuits ?

La chose lui semblait impossible, mais lui-même avait oublié Lucy pendant quelques heures et il avait bien failli ne pas s'en rappeler.

« Excusez-moi, dit-il finalement. Je suis vraiment désolé. Je ne suis pas encore habitué à Dead End City, et je crois que j'ai besoin de prendre l'air. Je reviendrai plus tard. »

Il sortit de l'atelier sous les regards incrédules de ses employés, qui ne semblaient vraiment pas comprendre de quoi il parlait. Détail plus inquiétant encore, Ned et Abbie eux-mêmes partageaient la surprise des autres, et jetèrent sur John le même genre de regard empreint d'incompréhension et de souci, quoique plus discrètement.

Comment est-ce possible ? Ned et Abbie m'ont toujours connu, ils savent qu'inventer ce genre d'histoire n'est pas dans ma nature ! Et ils ont pleuré Lucy avec les autres !

John se mit à marcher dans les rues de Dead End City d'un pas rapide et nerveux en se demandant s'il était en train de devenir fou. D'abord le cercueil d'un voleur de bétail qui se retrouvait mis en pièces de manière inexplicable – et encore, il y avait des explications possibles, quoique peu probables, comme une profanation – puis ce phénomène qui dépassait l'imagination : plus personne aux pompes funèbres ne se souvenait de Lucy, alors qu'elle avait été amèrement pleurée et enterrée deux jours plus tôt.

Il ne savait plus quoi penser. Apparemment, il était le seul de tout l'établissement de pompes funèbres à se souvenir de Lucy, de sa maladie passée inaperçue et de sa mort. Il était sûr de ce qu'il avait vu et entendu, mais Slim et les autres étaient tout à fait sûrs du contraire.

Est-ce que ce serait moi qui ai tort ? Je n'ai quand même pas pu inventer une histoire pareille !

« Monsieur Sterling ? »

Il se retourna et vit Ruby Rose arriver vers lui. Toujours fraîche et délicate dans sa robe de soie de demi-mondaine, elle faisait souffler une brise réconfortante sur son esprit échauffé.

« Ruby Rose ! Je suis content de vous voir.

– Ah oui ? Moi aussi, répondit-elle en riant. Mais vous n'avez pas l'air dans votre assiette, quelque chose ne va pas ? »

John chercha quoi répondre. À part le fait qu'elle lui souriait, à peu près tout n'allait pas depuis ce matin.

« En fait... je me pose des questions et je ne sais pas qui peut y répondre.

– Je peux peut-être vous aider ?

– C'est très gentil de votre part, mais je ne sais pas si vous le pouvez. Pour tout vous dire, je ne sais même pas si je peux vous en parler. Ce sont des questions tellement étranges que si je vous les pose, vous allez peut-être vous demander si je ne suis pas fou... »

Ruby Rose repartit dans son rire cristallin.

« Au contraire, je suis peut-être la personne la mieux indiquée pour entendre des questions étranges. Vous vous adressez à moi comme à une dame, mais il ne faut pas oublier que même si je suis la maîtresse du maire, au fond, je ne suis qu'une prostituée... Mais l'avantage, c'est que les femmes de notre condition sont habituées à toute sorte de confidences sur l'oreiller, et nous entendons beaucoup de choses que les hommes ne diraient à personne d'autre. »

Elle rougit légèrement en ajoutant :

« Si j'osais, j'irais même jusqu'à dire que nous jouons parfois un peu le rôle de confesseurs... Mais à ceci près qu'il est autorisé de pécher avec nous... En tout cas, vous pouvez tout me dire. »

John ne put retenir un soupir de soulagement. La perspective de pouvoir confier ses pensées à quelqu'un le rendait déjà plus léger. Parler à Ruby Rose était également un plaisir en soi. Il espérait seulement que ce qu'il allait lui dire ne l'éloignerait pas définitivement de lui.

« Cela va vous paraître complètement absurde, dit-il, mais il y a une femme que j'ai enterrée il y a deux jours. Et aujourd'hui, plus personne ne semble se souvenir qu'elle a existé, même parmi ceux qui la pleuraient à chaudes larmes au moment de son enterrement. »

Elle ne répondit rien. Il évita son regard, craignant d'y lire l'incompréhension. Si Ruby Rose aussi le croyait fou, il craignait que cela ne l'achève. Cependant il continua :

« Je commence à me demander si ce n'est pas moi qui ai tout inventé, tellement tous les autres aux pompes funèbres sont persuadés que je leur raconte n'importe quoi... Et pourtant, je ne

vois pas comment j'ai pu imaginer une femme, sa mort et son enterrement. Je ne sais plus quoi croire.

– Et... cette femme, comment s'appelle-t-elle ? »

John hésita un instant. Le nom de Lucy Hamill risquait de ne rien évoquer à Ruby Rose, comme aux autres. Si ceux qui étaient censés être les plus proches de Lucy avaient oublié jusqu'à son existence, il n'y avait aucune raison logique que Ruby Rose se souvienne d'elle.

Mais d'un autre côté, la situation dans laquelle il se trouvait n'avait rien de logique. Cependant, il n'osa pas prononcer le nom de Lucy.

« Je ne sais pas si je dois le dire. Ce nom ne vous dira probablement rien... »

Il lui jeta un regard contrit pour s'excuser d'être aussi bizarre et incohérent. Mais à sa grande surprise, Ruby Rose continua de sourire et s'approcha de lui. Il resta tétanisé en la voyant si proche, et encore plus quand elle déposa un baiser sur sa joue.

« Je ne sais pas quoi vous répondre, dit-elle, alors j'espère que cela suffira. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai vu passer bien des hommes malhonnêtes, et je sais que vous n'en faites pas partie. Je ne crois pas que vous avez inventé un enterrement. »

John eut du mal à reprendre la parole.

« Moi aussi, j'ai du mal à le croire... mais dans ce cas-là, je ne m'explique pas comment tous les autres, y compris ceux qui devaient être ses proches... comment ils ont pu tout oublier... »

– Vous finirez sûrement par le découvrir. Et quand ce sera fait, vous me raconterez la fin de ce mystère, n'est-ce pas ? »

Elle se retourna alors comme si quelqu'un l'avait appelée. Et ce devait bien être le cas, car elle adressa à John un regard désolé avant de tourner les talons et de reprendre sa route, non sans lui avoir envoyé un baiser au passage.

John sourit. Les paroles de Ruby Rose avaient mis du baume sur les questions qui brûlaient son esprit ; cependant, il n'avait toujours aucune réponse. Il ne se sentait toujours pas en état de rentrer dans son établissement, et décida de continuer un peu son chemin, en essayant de s'aérer l'esprit, autant que la poussière qui imprégnait l'air de l'Ouest sauvage le lui permettait.

« Bonjour, croque-mort ! Vous ne veillez pas les morts aujourd'hui ? »

C'était la voix du shérif. John lui rendit son salut.

« Depuis que j'ai enterré Joe Corton hier soir, il n'y a personne à veiller. Du moins, si vous n'êtes pas sur le point de m'annoncer qu'un règlement de comptes a encore fait un mort cette nuit.

– Non, pas cette fois. Ne vous en faites pas, il n'y a pas de morts toutes les nuits, sinon Dead End City serait une ville fantôme depuis longtemps.

– Je vois. Il y a quand même des gens dont l'espérance de vie est limitée, comme ce malheureux voleur de bétail que j'ai dû enterrer le lendemain même de mon arrivée... »

Il avait prononcé ces mots innocemment, mais après ce qui était arrivé au souvenir de Lucy, il se demanda si le shérif n'avait pas aussi oublié cet enterrement. Cependant, Sheridan répondit très naturellement :

« Ce sont des choses qui arrivent. Mais on n'a guère de pitié pour les voleurs de vaches ou de chevaux. J'irais même jusqu'à dire que pour certains, ce genre de condamnation est un spectacle, et votre intervention y a ajouté un peu de piment. »

Voyant que le shérif se souvenait bien des enterrements de Joe Corton et du voleur de bétail, John décida de poursuivre un peu l'expérience.

« En fait de spectacle, dit-il l'air de rien, la plupart des enterrements sont des tragédies. Comme par exemple celui de Lucy Hamill avant-hier...

– Qui ? »

Sheridan exprimait désormais une grande surprise. John se raccrocha à l'espoir que ce n'était dû qu'au fait qu'il ne connaissait pas bien la jeune femme.

« Lucy Hamill. La femme de mon contremaître, Slim Hamill.

– Slim ? Mais il a toujours été célibataire ! Vous êtes sûr que vous ne confondez pas avec quelqu'un d'autre ? »

John baissa la tête de dépit. Il avait espéré qu'avec le shérif qui semblait si franc, il reviendrait à une situation normale. Mais l'espoir venait de s'envoler.

« Vous êtes sûr que Slim ne vous a jamais parlé d'une femme ?

– Absolument sûr ! Slim est un grand bavard, il raconte souvent ses histoires au saloon, alors s'il avait une femme, j'en aurais entendu parler. »

Voyant le visage décomposé de John, il ajouta :

« Vous êtes sûr que tout va bien, croque-mort ? Vous avez l'air aussi pâle que vos macchabées !

– J'avoue que je ne me sens pas très bien...

– Allons, il faudrait éviter de vous surmener pour les morts de Dead End City, ils ne vous en seront sûrement pas reconnaissants. Allez donc vous reposer, j'ai l'impression que vous en avez besoin.

– Oui, je crois que vous avez raison... Au revoir, shérif.

– Au revoir, croque-mort, à bientôt. »

John rentra à son établissement de pompes funèbres d'un pas aussi rapide et nerveux que quand il en était sorti. Y retourner et faire de nouveau face à ses employés qui ne se rappelaient plus rien de Lucy ne l'enchantait guère, mais le reste de Dead End City ne lui apporterait pas plus de soulagement. Au moins, les pompes funèbres Sterling étaient sa maison, le seul endroit où ils pourraient prendre du repos.

« Alors, patron, ça va mieux ?

– Oui, Slim... ça va. Je suis désolé pour tout à l'heure... Mais je crois que j'ai besoin d'un peu de repos. Est-ce que quelqu'un peut tenir la boutique en mon absence ? Prévenez-moi s'il y a des clients importants.

– Comme vous voudrez, patron. Reposez-vous bien. »

John monta à sa chambre, retira son chapeau et ses chaussures et s'effondra immédiatement sur son lit.

Au moins, il était maintenant seul et n'avait plus personne à essayer de convaincre que Lucy avait un jour existé. Mais tout cela n'apportait pas de réponse à toutes les questions qu'il se posait.

« Je peux entrer, monsieur ? »

Il reconnut la voix d'Abbie et l'invita à entrer. La vieille cuisinière noire montrait des signes d'inquiétude et il savait qu'il en était l'objet. Il en était désolé pour elle, mais tant qu'il se souviendrait de Lucy et que ce ne serait pas le cas du reste du monde, il ne savait pas

quoi faire pour la rassurer.

« Abbie, tu ne te souviens pas de la femme de Slim non plus ?

– Monsieur Slim avait une femme ? Je ne savais pas... »

Et tu ne sais plus non plus qu'on l'a enterrée avant-hier... Est-ce que c'est un cauchemar ? Ou est-ce que la mort et l'enterrement de Lucy étaient un cauchemar, plutôt ?

En l'absence d'autre explication, il se dit que cela devait être la raison de tout cela. Depuis qu'il était arrivé à Dead End City, ses cauchemars étaient si étranges qu'ils avaient peut-être mis en scène une épouse de Slim qui n'avait jamais existé.

« Abbie... Je crois que je vais avoir encore besoin de ta tisane pour bien dormir. Je fais des cauchemars depuis notre arrivée à Dead End City, et j'ai même l'impression que c'est encore plus grave que je le croyais. »

Elle hocha la tête et quitta la chambre, puis revint un peu plus tard avec une théière de porcelaine remplie et une tasse.

« Vous pouvez boire tout si ça vous fait du bien, monsieur. Je vous apporterai aussi votre repas tout à l'heure. Reposez-vous, je sens que vous en avez besoin.

– Merci, Abbie. Désolé de te causer tous ces soucis » conclut-il, mais en se disant que ses propres soucis étaient bien pire que ceux de son entourage, eux qui avaient l'avantage d'être sûrs de qui était mort et qui ne l'était pas.

XI

Le lendemain, John décida de se faire une raison. Puisque tout le monde en ville semblait persuadé que Lucy Hamill n’existait pas, il devait considérer qu’il avait fait un terrible cauchemar qu’il avait pris pour la réalité. En tout cas, il lui fallait s’abstenir d’en parler davantage, de peur qu’on finisse par se dire que le nouveau croque-mort de Dead End City était fou.

Il salua tous ses collègues sans faire la moindre allusion à Lucy et en faisant son possible pour avoir l’air de ne plus penser à cette histoire. Il fit d’ailleurs de son mieux pour penser à tout sauf à cela, et reprit sa place à la boutique.

Les clients ne se bousculant encore pas, il entreprit de nettoyer la vitrine de la boutique que la poussière ternissait. Être dehors, en bras de chemise, l’éponge à la main, avait un effet rafraîchissant et lui permit de se vider un peu l’esprit.

« Bonjour, croque-mort. »

Un petit groupe de passants s’était arrêté et le regardait avec un certain amusement. Les visages de certains lui parurent familiers, et il ne lui fallut pas longtemps pour les reconnaître : il s’agissait de quelques membres de la famille Delauney.

« Bonjour à vous » dit-il en reprenant une allure grave.

Demander à des clients comment ça allait était une question qu’il s’abstenait toujours de poser. Parce que pour les clients des pompes funèbres, il était généralement évident que la réponse était « non ». Mais les Delauney avaient l’air enjoué et ne semblaient pas du tout abattus par le décès récent de leur aïeule. Sans leurs vêtements de deuil, on aurait pu croire que comme pour Lucy, ils avaient oublié

son existence.

« Nous profitons de l'occasion pour vous remercier de ce que vous avez fait pour l'enterrement de notre aïeule, dit l'un d'entre eux. Nous vous avons un peu pressé et ce devait être un peu difficile pour vous de gérer tout cela en si peu de temps, mais vous l'avez remarquablement bien fait. »

Les autres hochèrent la tête pour marquer leur approbation.

« Je vous remercie du compliment. Je suis ravi que vous soyez satisfaits. »

Il n'y avait pas grand-chose d'autre à dire, et les Delauney le saluèrent d'un signe de tête avant de commencer à reprendre leur route. L'un des plus jeunes membres du groupe, cependant, fit mine de s'attarder et glissa quelques mots à l'oreille de John :

« Entre nous, croque-mort, si nous vous avons pressé, c'est parce que beaucoup d'entre nous avaient hâte d'être débarrassés de la vieille. Nous lui avons commandé un bel enterrement pour respecter les traditions, mais ce n'était un secret pour personne que ce n'était qu'une vieille acariâtre, et qu'une de ses rares bonnes actions a été de laisser un bel héritage. Je sais que je ne devrais peut-être pas vous dire ça alors qu'on vous a tant demandé pour son enterrement, mais je voulais que vous le sachiez, pour que vous ne soyez pas trop gêné en parlant d'elle. Elle a eu sûrement bien plus que ce qu'elle méritait en manière de funérailles... Bonne journée, croque-mort. »

Il s'éloigna avec les autres. Décidément, tout le monde à Dead End City se souvenait des décès, à la seule exception de celui de Lucy. John acheva de se persuader que d'une manière ou d'une autre, il avait dû rêver cette histoire.

Cependant, une petite voix au fond de son esprit lui suggéra une autre explication. La mort du voleur de bétail et celle de Joe Corton étaient considérées comme méritées par les habitants de la ville. La vieille Delauney avait été pleurée uniquement pour la forme, mais pas regrettée. Lucy était la seule dont la mort avait été sincèrement pleurée, et elle avait été la seule oubliée.

Mais il rejeta cette explication comme parfaitement absurde. Il n'y avait aucune raison de voir un lien de cause à effet là-dedans. Au contraire, la logique voulait que les gens les plus regrettés soient les

moins facilement oubliés. L'explication la plus vraisemblable, la seule qui se tenait en fait, restait celle d'un cauchemar très réaliste que John, déjà troublé par les visions de vers métalliques emportant les cadavres, avait pris pour la réalité.

Voyant qu'il manquait de savon, il ferma soigneusement la porte de la boutique et se dirigea vers le magasin général pour faire quelques emplettes. Quand il revint, il y avait à nouveau un groupe devant l'établissement de pompes funèbres ; mais ce n'étaient plus des clients, mais des employés.

« Patron, vous êtes là ! fit Slim en le voyant. Venez vite, il s'est passé quelque chose de terrible ! »

John parcourut les derniers mètres en courant et en manquant de lâcher son sac.

« Regardez ça. Quelqu'un a lancé ça sur la porte depuis la rue, mais je crois qu'il était à cheval, et il s'est enfui avant qu'on n'ait eu le temps de faire quoi que ce soit. »

John jeta un coup d'œil à la porte. Un couteau bon marché était planté dedans, bien au centre, ce qui témoignait d'un lancer de précision. Le couteau retenait une feuille de papier où étaient écrits ces quelques mots :

« Le dénommé John Sterling ferait mieux de faire son travail et rien d'autre. Et surtout, de ne pas se mêler de choses où il n'a rien à faire. Sinon, Dead End City aura besoin d'un nouveau croque-mort et il sera son premier client. Avertissement unique et gratuit, faites-en bon usage. »

Le mot glaça les sangs de John. Ce soi-disant avertissement était une menace en bonne et due forme, une menace d'autant plus effrayante qu'il n'était pas certain de ce à quoi elle faisait référence.

Est-ce pour avoir fait preuve de compassion lors du lynchage du voleur de bétail ? Le shérif avait l'air de dire que cela n'avait aucune incidence, mais si quelqu'un d'autre avait pensé autrement ?

Ou serait-ce en rapport avec Lucy et sa mort, et le fait que je suis le seul à l'en souvenir ? Si ce n'était pas un cauchemar, finalement ?

Il se tourna vers les autres, à la recherche d'un regard qui signifierait que l'un d'entre eux aurait compris le sens de « l'avertissement ». Mais tous arboraient le même regard

d'incompréhension et d'effarement.

S'ils jouaient la comédie pour Lucy, je devrais le voir au moins chez l'un d'entre eux, et je ne vois rien... Ce serait encore autre chose ?

Les employés des pompes funèbres semblaient attendre quelque chose de leur maître. Celui-ci, d'un geste brusque, saisit le couteau et l'arracha de la porte, avant de déchirer le papier en morceaux.

« Ned, vois si tu peux m'arranger cette porte. Ce couteau me l'a ruinée.

– Comme tu veux, fiston... Tu comptes faire quelque chose pour le reste ? »

C'était une bonne question à laquelle John n'avait aucune réponse. Mais il préféra prétendre le contraire.

« Rien du tout. Je ne vais pas me laisser impressionner par quelqu'un qui est trop lâche pour signer ses menaces. Allez, on retourne travailler. »

Il affectait un ton déterminé, et se demanda si cela avait vraiment convaincu ses employés. Mais aucun d'entre eux n'osa remettre sa parole en cause, et ils rentrèrent tous à l'atelier tandis que John jetait le papier au feu.

Cependant, contrairement à ce qu'il venait de dire, il prenait la menace très au sérieux, et le fait que son auteur n'ait pas signé était en fait une source d'inquiétude supplémentaire, puisqu'il l'empêchait de savoir d'où venait le danger. Il décida donc de profiter du double sens de l'expression « rien du tout », et s'employa à ne rien faire d'autre de la journée que surveiller l'atelier et tenir la boutique.

Lorsque l'heure de la fermeture arriva, l'atmosphère tendue s'était déjà un peu dissipée. Slim rentra rapidement chez lui, suivi de Steve, tandis que ceux qui dormaient sur place restaient prendre un café. Personne n'évoqua la lettre de menaces, mais ils l'avaient encore en tête, ce qui réduisit les conversations au strict minimum. Ce n'était cependant pas vraiment pour déplaire à John, qui, depuis l'histoire de Lucy, craignait d'évoquer un sujet qui risquait de remettre à nouveau en question sa santé mentale. Il n'y eut donc que quelques banalités échangées, puis, par la suite, des compliments sincères à Abbie pour sa cuisine au cours du dîner.

« Merci, messieurs, dit-elle, mais c'est bien normal. Il fallait au moins ça pour vous remettre de toutes ces émotions. C'est honteux que quelqu'un menace ainsi mon bon monsieur John alors qu'il ne va déjà pas bien. »

Après le dîner, alors que John montait se coucher, elle lui tendit un petit objet de bois sculpté. Une sorte de serpent y avait été gravé ainsi que des croix à la forme étrange.

« C'est un symbole de Damballa, l'esprit du savoir. Il vous protégera des faux pas et des cauchemars. Pardonnez-moi si j'ai l'air d'une vieille superstitieuse, mais j'ai l'impression que l'air de cet endroit n'est pas bon. Et vous qui êtes si souvent en contact avec les morts, vous avez plus que tous besoin de protection. »

John considéra l'objet en se disant que ce n'étaient peut-être pas les esprits qu'il avait à craindre le plus. Mais le geste témoignait de l'affection qu'Abbie avait pour lui, et il n'osa pas refuser.

« Merci, Abbie. Je suis désolé de t'inquiéter. Mauvais air ou pas, je suis ici pour faire mon travail de croque-mort, et je le ferai du mieux possible. Rassure-toi, les cauchemars finiront par partir, surtout si tes esprits ont la bonté de veiller sur moi.

– Oh, monsieur John, ce serait si terrible s'il vous arrivait quelque chose ! »

Elle fondit en larmes et il dut prendre un peu de temps pour la reconforter, tout en se maudissant de s'être apitoyé sur lui-même alors que d'autres s'inquiétaient pour lui.

« Il n'arrivera rien, ne t'en fais pas. Je fais mon travail, c'est tout, et si quelqu'un y trouve à redire, il faudra qu'il vienne ici me le dire en face. Allez, bonne nuit. »

Abbie alla se coucher en essuyant ses larmes, et John fit de même en se promettant de ne plus se laisser impressionner ni par des menaces, ni par des cauchemars.

Cependant, ce ne fut ni l'un ni l'autre qui le tira du lit un peu plus tard.

Ce furent des sanglots, et après avoir cherché d'où ils pouvaient venir, il comprit que quelqu'un pleurait dehors, sous la fenêtre de sa chambre.

Il s'habilla à la hâte, descendit discrètement les escaliers et sortit

par la porte de l'atelier à la recherche de l'origine des sanglots. La surprise fut grande quand il reconnut Ruby Rose.

« Monsieur Sterling...

– Ruby Rose ! Qu'est-ce que vous faites ici ? Qu'avez-vous ? »

Elle n'avait plus rien de l'élégante demi-mondaine effrontée qu'il avait croisée la veille. Elle se recroquevillait dans son grand châle et s'efforçait de dissimuler son visage, et quand il approcha sa lanterne, il comprit pourquoi : son visage et ses épaules étaient couverts de bleus.

« Mon Dieu, mais qui vous a fait ça ? Est-ce le maire ? »

Elle hocha péniblement la tête.

« Je ne comprends pas... Il avait toujours été si gentil avec moi, mais ce soir, il est devenu violent... Il m'a accusée de voir quelqu'un d'autre, et comme je lui répondais que c'était faux, il m'a traitée de menteuse et il m'a frappée sans plus pouvoir s'arrêter... »

Ses pleurs redoublaient à mesure qu'elle évoquait la scène. John la prit doucement par le bras et l'entraîna près de la porte de l'atelier, mieux abritée des regards.

« J'ai eu de la chance, continua Ruby Rose, il a fini par se lasser au bout d'un moment. Il m'a prise sauvagement, et il est parti aussitôt après en disant que je ne méritais plus qu'il perde son temps ici... J'avais tellement mal, il fallait que j'en parle à quelqu'un mais je ne savais pas vers qui me tourner... »

Elle se tourna vers John en essayant de ravalier ses larmes.

« Voilà ce que nous sommes, nous autres... Tout le monde rit avec nous, mais dès que nous pleurons, plus personne ne nous regarde... »

– Moi, je vous regarde. Je vous regarderai toujours. »

Il avait prononcé ces mots quasiment sans s'en rendre compte, mais Ruby Rose y reconnut l'accent de la sincérité.

« Vous êtes bien le seul qui me regarde vraiment, monsieur Sterling... dit-elle en se jetant dans ses bras.

– John... Appelez-moi John. »

Ce fut la seule chose qu'il arriva à dire, aussi surpris qu'heureux de voir son rêve secret se réaliser.

« Ruby Rose... Il ne faut pas rester là. Venez vous reposer à l'intérieur. Demain, je vous emmènerai chez le médecin, ces

blessures doivent être soignées. Et sachez que si vous voulez porter plainte... »

Elle eut un rire amer.

« Porter plainte ? À quoi bon ? Monsieur le maire de Dead End City est apprécié et influent. Personne n'en aura quoi que ce soit à faire qu'il ait frappé sa prostituée favorite pour se défouler. »

Il fut forcé de reconnaître qu'elle avait raison, mais non sans serrer les poings devant une telle injustice.

« Je vois bien que je ne peux pas faire grand-chose pour vous. Mais le peu de choses que je pourrai faire, je le ferai. Écoutez : je propose que vous passiez la nuit ici, personne ne viendra vous chercher dans un établissement de pompes funèbres. Demain, nous verrons. »

Il la fit entrer et monter les marches. Mais en haut, Ezra et Bill attendaient, réveillés par le bruit de leur conversation.

« Qu'est-ce que Ruby Rose fiche ici ? » demanda Ezra, avant d'être surpris de voir ses bleus dans la faible lumière des lanternes.

John expliqua brièvement la situation et son intention de laisser la jeune femme dormir sur place.

« C'est une mauvaise idée, reprit Ezra. Je comprends que vous vouliez lui venir en aide, mais si jamais on apprend que la maîtresse du maire est venue passer la nuit ici, on risque d'avoir des ennuis. Et on en a déjà.

– Si on l'apprend, répliqua John, on sera aussi forcé d'apprendre que Ruby Rose a été tabassée par le maire et qu'elle cherchait asile. Regardez-la, vous pouvez témoigner de son état. »

Il approcha sa lanterne de Ruby Rose pour qu'il soit impossible de ne pas voir ses blessures.

« Jurez-moi que vous témoignerez qu'elle était blessée. »

Ezra et Bill hochèrent la tête, apparemment de mauvaise grâce et sans oser le confirmer de vive voix. John décida de s'en contenter, mais quand ils rentrèrent dans leurs chambres, il entendit Ezra grommeler que de toute façon, on ne lui laisserait peut-être même pas le temps de témoigner.

Il préféra l'ignorer. Toute son attention était tournée vers Ruby Rose, qu'il guida vers une chambre qu'il savait inoccupée.

« Le confort est minimal, je l'avoue, mais au moins vous serez au calme. Verrouillez bien la porte de votre chambre, et n'ouvrez qu'à moi. Demain, nous tenterons d'arranger tout cela.

– Je vous remercie... Personne n'en avait autant fait pour moi jusque-là... »

Elle mit le point final à sa phrase par un baiser. Non pas sur la joue comme la fois précédente, mais sur la bouche. John goûta le sang qui s'était échappé de sa lèvre tuméfiée, mais même le goût métallique du liquide eut pour lui la saveur du paradis. Ruby Rose se recula rapidement et ferma sa porte, et John rentra dans sa chambre comme un somnambule avant de se coucher.

Cette fois, je crois que j'ai un charme plus puissant qu'une quelconque amulette des esprits pour bien dormir...

Ce fut la dernière pensée qu'il parvint à formuler avant de s'endormir.

XII

Alors que pour la première fois depuis son arrivée à Dead End City, John se laissait bercer par des rêves agréables, il fut réveillé brutalement par des cris et des coups.

Les cris étaient ceux de Ruby Rose, et les coups étaient portés à sa porte.

La première pensée cohérente que John parvint à formuler était que quelqu'un cherchait à s'attaquer à la jeune femme. Il bondit de son lit et fila vers la chambre où il l'avait laissée.

Il n'y avait personne dans le couloir, mais au moment où John regarda vers la porte de la chambre de Ruby Rose, celle-ci s'ouvrit d'un seul coup en laissant sortir la jeune femme affolée.

« Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que vous m'avez fait ? »

Elle semblait véritablement effrayée, comme si elle n'avait aucun souvenir de ce qui lui était arrivé la veille. John constata avec surprise, et même avec un certain effroi, que ses bleus avaient tous disparu.

« Du calme, Ruby Rose... Je n'ai rien fait du tout... Souvenez-vous, c'est vous qui êtes venue me voir parce que le maire vous avait frappée et que vous aviez eu peur... »

– Mais il ne m'a jamais frappée ! »

Le regard qu'elle lui adressait lui brisait le cœur. Alors qu'elle l'avait vu comme sa providence la veille au soir, il ne lui inspirait plus que de la crainte.

« Il faut vite que je sorte de là ! dit Ruby Rose en se dégageant de ses bras. Il ne m'a jamais frappée, mais s'il apprend que j'ai passé la nuit ici, ça pourrait changer ! »

Le bruit avait réveillé les autres occupants, et Ezra et Bill virent Ruby Rose sortir de la maison. Ils se tournèrent vers John avec l'air de ne pas comprendre du tout ce qui se passait, et John se demanda si eux aussi avaient oublié les événements de la veille, y compris leur promesse de témoigner de la détresse de Ruby Rose, cette détresse qu'elle-même avait oubliée.

Pour ne rien arranger, John lui-même devait avoir une tête à faire peur. Après avoir installé Ruby Rose, il s'était écroulé directement sur son lit où il avait dormi avec ses vêtements, qui étaient maintenant froissés, et le réveil brutal devait lui avoir laissé des cernes.

« Qu'est-ce que Ruby Rose fiche ici ? »

Ezra avait posé exactement la même question la veille au soir. En avait reçu la réponse. Et l'avait oubliée pendant la nuit.

« Patron, continua-t-il, je ne veux pas savoir ce que vous avez fait avec elle, mais si quelqu'un apprend qu'elle était là, vous allez avoir de gros ennuis ! »

John se lança à la poursuite de Ruby Rose, plus par instinct que pour une véritable raison logique.

Il ne pensait pas être fou, et cette fois, un cauchemar ne suffisait pas à expliquer les événements de la veille et l'amnésie de Ruby Rose : si cela n'avait été qu'un rêve, Ruby Rose ne serait pas réellement venue chez lui. Elle se serait réveillée chez elle et non aux pompes funèbres.

John était sûr de ce qu'il avait vu la veille au soir : Ruby Rose affolée et couverte de bleus. Et à présent, elle était en bonne santé et sans le moindre souvenir de sa situation de la veille.

Après Lucy Hamill, c'était la seconde fois en quelques jours qu'un événement disparaissait sans laisser de traces. Ce ne pouvait plus être une coïncidence.

« Ruby Rose ! Je dois vous parler ! Il y a quelque chose qui...

– Quelque chose qui *quoi*, croque-mort ? »

Il s'arrêta net en voyant arriver vers lui le corps massif et le visage porcine du maire Dudley Harrington. Ruby Rose vint se blottir contre cette masse de graisse, et John ne put s'empêcher de grimacer de dégoût devant ce tableau, la si frêle jeune femme enlacée par cet être

répugnant.

« Pourquoi Ruby Rose vient-elle de sortir en courant de chez vous ? »

John déglutit. Il avait un goût amer dans la bouche.

« Ce n'est pas du tout ce que vous semblez croire.

– Ah oui ? Et que devrais-je sembler croire ? »

Le maire eut un petit rire cynique et se tourna vers Ruby Rose.

« Le mieux, c'est de demander directement à l'intéressée, n'est-ce pas ? Alors, Ruby Rose, raconte-moi. Que faisais-tu chez le croque-mort ? »

Le ton, en apparence doux, était lourd de menaces. Même si la jeune femme n'avait pas oublié les événements du soir précédent, il suffisait de cette question pour qu'elle donne une réponse défavorable à John.

« Je ne sais pas, je vous le jure... J'étais sûre de m'être endormie dans ma chambre quand vous êtes parti, et je me suis réveillée là-bas... »

Le maire tira sur sa petite moustache avec un sourire cruel.

« Tiens donc... Le croque-mort t'a *enlevée*, ma chère ? Il t'a *séquestrée*, n'est-ce pas ? »

Il insistait bien sur ces deux mots, et parlait de plus en plus fort, si bien que des têtes se tournèrent de plus en plus vers eux.

« Notre croque-mort s'occupe peut-être bien des morts, ajouta le maire, mais pour ce qui est des vivants... Il est obligé de séquestrer les femmes pour parvenir à ses fins ! »

Les gens se rassemblaient de plus en plus, et leurs bouches formaient un chapelet de moues de désapprobation.

« Scandaleux... » entendit-il murmurer quelque part derrière lui.

Mais il n'avait pas l'intention de rester passif.

« Je n'ai séquestré personne ! protesta-t-il. Je n'ai fait qu'abriter Ruby Rose car elle se sentait en danger !

– En danger ? répliqua le maire en ricanant. Alors comment expliquez-vous que ce matin, c'est chez vous qu'elle se sent en danger ?

– Je ne l'explique pas... Mais...

– Vous n'arrivez même pas à vous trouver des excuses, n'est-ce

pas ? »

Les gens se rapprochaient encore ; l'étau se resserrait et John commença à se demander s'il allait pouvoir sortir de là.

« Très bien, dit le maire, écoutez-moi tous. Quand il est arrivé à Dead End City, notre croque-mort a eu un aperçu du sort qu'on réserve aux voleurs de bétail ici. À présent, on dirait qu'il est temps de lui montrer ce qu'on fait aux lâches qui séquestrent les dames ! »

Les simples murmures firent place à des cris franchement hostiles. Tout le monde semblait se liguer contre lui, et John se demanda qui parmi eux le faisait sincèrement, et qui hurlait avec les loups seulement pour se faire bien voir du maire.

Il eut la mauvaise surprise de voir que Bill et Ezra faisaient partie de la foule et se joignaient aux accusations.

Non, pas eux... Je comprends qu'ils craignent le maire, mais pourquoi se retourner contre moi aussi vite ?

Mais je n'ai aucune explication à ce qui s'est passé. Moi-même, je ne comprends rien... Comment Ruby Rose a-t-elle pu guérir et tout oublier en une seule nuit ?

Profitant des cris d'indignation, le maire se pencha à l'oreille de John et murmura :

« Je pensais pourtant avoir laissé un avertissement très clair... Mais vous avez préféré n'en faire qu'à votre tête et tout faire pour vous rapprocher de Ruby Rose, n'est-ce pas ?

– Quoi ? C'était vous ?

– Vous ne l'aviez pas compris ? Je suis déçu, n'importe qui aurait compris à votre place. Vous aviez pourtant été informé que Ruby Rose était à moi. »

Être si proche de ce gros porc ravivait le dégoût de John, et l'incita encore une fois à se défendre, au moins pour le repousser.

« Pour ce que vous faites de ce qui est à vous... Est-ce vrai que vous la frappez ? »

Harrington ricana.

« Oui, je la frappe, et alors ? Elle est tellement bête qu'elle l'oublie à chaque fois. En plus, elle guérit vite, alors c'est tout bénéfice pour moi. »

John ne comprenait pas qu'on dise une telle chose avec autant de

naturel. Pas à propos du fait de frapper Ruby Rose, il ne s'étonnait pas que le maire prendrait du plaisir à le faire ; mais surtout à propos de la suite.

Elle guérit vite ? Elle ne s'en souvient pas ? Et il considère tout ça comme normal ?

« Je n'ai séquestré personne ! cria-t-il. Je voulais juste aider Ruby Rose car le maire l'avait frappée !

– Mais bien sûr, rit le maire en s'écartant de John. D'ailleurs, tout le monde voit que la pauvre Ruby Rose a été frappée, n'est-ce pas ? »

Les rires cruels et les cris menaçants se mêlèrent dans la foule. Le maire décida que la foule était mûre.

« Notre croque-mort a dépassé les bornes ! cria-t-il. Il s'attaque au bien d'autrui, et maintenant il répand des mensonges dans la ville ! Pendons-le !

– Pendons-le ! » répéta le chœur des habitants de Dead End City.

John savait ce qui l'attendait : le même sort que le voleur de bétail qu'il avait insisté pour traiter avec dignité. Et cette fois, en l'absence d'un autre croque-mort, sa dépouille serait livrée aux vautours et aux chacals.

Il était temps de lutter pour sa vie.

Il se dégagea du maire par un grand coup dans le bas-ventre qui fit immédiatement s'effondrer le gros porc. Avec une force et une violence dont il ne se serait pas cru capable, il se fraya un chemin à coups de poings dans la foule et s'échappa du cercle.

« Attention, il s'enfuit !

– Rattrapez-le ! »

John courut droit devant lui sans savoir où aller pour échapper à la foule, puis il avisa un cheval mal attaché. Il n'avait pas beaucoup monté dans sa vie, mais devant la menace, il se sentait capable de devenir un cavalier émérite dans l'instant.

Il détacha le cheval, agrippa les rênes, sauta en selle et talonna la bête jusqu'à la faire partir au grand galop. Le cheval protesta devant cette violence et parce qu'il ne reconnaissait pas son cavalier habituel, mais John parvint à le diriger vers la sortie de la ville et à le faire partir dans les plaines.

Des bruits de sabots se firent entendre derrière lui, et il comprit

que le maire et ses concitoyens s'étaient lancés à sa poursuite. Ayant ajouté le vol de chevaux à ce qui lui était déjà reproché, il savait qu'une balle entre ses omoplates serait la seule forme de procès à laquelle il aurait droit, et il crut d'ailleurs entendre des tirs de pistolets. Il se baissa jusqu'à se plaquer contre le dos sa monture pour éviter le plus possible les balles, et pressa encore le cheval qui partit au triple galop droit devant lui. La direction dans laquelle il allait lui importait peu ; l'important était de parvenir à distancer les habitants de Dead End City désormais tous unis contre lui.

Pendant de longs moments, le bruit des sabots de son cheval emplit ses oreilles, et le soleil brûlant et la poussière de l'Ouest occupèrent son horizon.

Et soudain, son cheval s'arrêta net. Il manqua de tomber et se cramponna de toutes ses forces à son encolure.

Faute d'avancer davantage, son premier réflexe fut de chercher un endroit où se cacher de la fureur du maire.

Mais il regarda autour de lui, et vit que le maire et ses concitoyens n'étaient nulle part.

XIII

John regarda longuement autour de lui pour se convaincre qu'il ne s'était pas trompé. Mais il était bel et bien seul.

Non seulement il ne voyait ni n'entendait plus les habitants de Dead End City nulle part, mais il se rendit compte qu'il s'était davantage éloigné de la ville qu'il le croyait : Dead End City n'était plus visible, une colline la cachait à sa vue. La vue évoquait celle qu'il avait pu admirer le jour de son arrivée à Dead End City, et il se demanda s'il n'avait pas inconsciemment pris le même chemin que celui par lequel il était arrivé.

Ils étaient prêts à me tuer, Harrington avait tout fait pour que ce soit le cas... Ils auraient renoncé à me poursuivre aussi facilement ?

Même si c'était le cas, cela ne rendait pas sa situation confortable : il était au milieu de nulle part, dans l'impossibilité de retourner à Dead End City sous peine de lynchage, et sa monture s'était arrêtée sans raison.

Il prit la bride de l'animal et tenta de lui faire faire quelques pas de plus, mais ce fut peine perdue. Dès qu'il comprit qu'on voulait le faire avancer, le cheval freina et se cabra.

« Oh... Du calme ! »

De peur de perdre sa monture, John décida de ne plus l'obliger à bouger, et fit lui-même quelques pas vers l'avant. Il se mit alors à ressentir des picotements, comme des fourmis dans les jambes, mais dans tout son corps des pieds à la tête.

Il fit un pas de plus, et les picotements devinrent douloureux et le forcèrent à reculer. Après quelques secondes, il tenta de nouveau l'expérience avec les mêmes résultats.

Quelque chose d'invisible l'empêchait de faire plus de deux pas en avant.

Il recula encore une fois, puis tendit la main devant lui jusqu'à ce qu'elle ressente les picotements. Puis il se déplaça non plus en avant, mais sur le côté, vers la droite puis vers la gauche. La sensation désagréable restait constante.

John essaya d'évaluer la largeur de ce « champ de picotements » en se déplaçant le plus loin possible sur les côtés, et ce même jusqu'à s'éloigner dangereusement de son cheval. Mais il ne trouvait aucune limite ni aucun trou dans l'obstacle. C'était un mur continu.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Il est impossible de s'éloigner de plus d'une certaine distance de Dead End City ?

Mais non, ça n'a pas de sens. Si on ne peut pas partir de Dead End City, ça signifierait qu'on ne peut pas y venir non plus. Et j'y suis venu il y a quelques jours seulement...

Il se remémora son arrivée à Dead End City dans son chariot avec Ned et Abbie, l'apparition de la ville derrière les collines alors qu'ils approchaient. Il se souvenait parfaitement de tout cela.

D'où venions-nous, déjà ?

Étrangement, il ne trouva aucune réponse à cette question.

Où étais-je installé avant de venir à Dead End City ? Avec mes parents ? Mais à quoi ressemblent-ils ? Comment s'appelle ma mère ? Je n'en sais rien, pourquoi ?

Et pourquoi n'ai-je aucun souvenir du voyage avant ce moment où nous sommes arrivés dans les collines près de la ville ? Et surtout, comment se fait-il que je n'ai jamais pensé à tout cela jusqu'à maintenant ?

C'était comme s'il était apparu quelques jours plus tôt avec Ned et Abbie. Venu de nulle part, avec juste assez de souvenirs et de connaissances pour ne pas y penser et avoir l'impression que tout était normal.

Mais à présent qu'il était seul au milieu de nulle part, avec une barrière invisible qui le retenait, et sans la moindre idée d'où il venait, rien n'était plus normal.

L'étrange escamotage de la mort de Lucy Hamill aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, mais pour éviter les ennuis et se convaincre

lui-même qu'il n'était pas fou, il avait fini par tout expliquer par un cauchemar. Puis il y avait eu Ruby Rose et c'était sa vie qui avait tourné au cauchemar.

John essuya la sueur sur son front. Il n'avait évidemment pas eu le temps de prendre son chapeau, le soleil s'élevait lentement et la chaleur augmentait. Et il n'avait ni eau ni nourriture.

Peu importe d'où il venait : si personne ne venait à son secours, sa vie se terminerait dans peu de temps, mort de soif au bord de cette barrière invisible.

Je ne peux quand même pas finir comme ça, sans même savoir comment je suis arrivé ici. Ce serait trop bête !

Il reprit la bride de son cheval et le fit avancer lentement le long du mur invisible. La main gauche vérifiant que les picotements étaient toujours présents, la droite tenant le cheval à bonne distance de la barrière pour éviter toute mauvaise réaction, John scrutait ses propres sensations avec la plus grande attention, à la recherche d'un passage. Mais en vain.

Soudain, un bruit inhabituel le fit se retourner du côté opposé au mur.

Le bruit de quelque chose de dur et lourd sur quelque chose de métallique. Le sabot de son cheval avait frappé quelque chose de métallique au beau milieu de nulle part.

John écarta le cheval et examina le sol. Il ne semblait y avoir que de la terre sèche et de la poussière. Pourtant, en remuant un peu la terre avec ses mains, il découvrit qu'il n'y avait qu'une très fine couche, sous laquelle il découvrit rapidement du métal sombre. En continuant d'écarter la terre, il découvrit que ce n'était pas une simple plaque, mais une étendue de métal plus grande qu'il ne le croyait. Peut-être même que toute la terre des environs reposait sur du métal.

Non, ce n'est pas possible. J'ai creusé cette terre pour enterrer des morts, je suis sûr de cela. Ce doit être seulement une sorte de très gros coffre-fort...

Il continua de retourner la terre et de mettre la plaque à nu, quand il tomba sur une forme ronde découpée dans le métal, comme une bouche d'égout. Il saisit la plaque ronde, la souleva, et découvrit au-

dessous un long puits muni d'une échelle.

Le fond du puits, même s'il était loin, était visible et une faible lueur semblait éclairer l'intérieur. John examina l'échelle avec perplexité et se demanda si c'était bien prudent de s'aventurer dans cet endroit.

Le soleil tapait fort à l'arrière de sa tête et il essuya de nouveau sa sueur.

Quoi qu'il puisse y avoir là-dedans, ça ne sera peut-être pas pire que si je reste ici. Allons-y.

Après avoir donné une petite caresse amicale sur l'encolure du cheval en guise d'adieu, il se laissa glisser dans le trou avec précaution et descendit l'échelle.

Les parois métalliques, chauffées par le soleil au début, se refroidirent vite au fur et à mesure qu'il descendit, et quand il arriva enfin en bas, John avait même un peu froid.

Le puits donnait sur une galerie carrée, éclairée par des lampes encastrées dans le plafond et qui diffusaient une lumière laiteuse. Le tout évoquait un peu une galerie de mine – John se demanda, en pensant cela, s'il avait déjà réellement vu une galerie de mine – mais faite entièrement de métal. Tout était silencieux et paraissait désert.

John avança dans la galerie, tourna une fois, puis une autre en essayant de trouver autre chose que ces interminables couloirs. Il se demanda à quoi correspondait, à la surface, le trajet qu'il était en train de faire.

Si ça se trouve, je suis quelque part sous les rues de Dead End City. Le maire et les autres pourraient être juste au-dessus de moi sans savoir que j'ai survécu et que je suis en train de déambuler sous la terre... Enfin, à moins qu'ils ne m'aient déjà oublié...

Au bout du couloir où il se trouvait, un autre couloir formait un T. Mais avant le croisement, une ouverture sur sa droite laissait échapper une lueur un peu plus intense que celle des couloirs. Attiré par la lumière comme par un signal, John se glissa dans l'ouverture avec prudence.

Au contraire des couloirs vides qu'il avaient arpentés jusque-là, la pièce, au plafond bas, était remplie. Mais elle était remplie de choses que John n'avaient jamais vues et qu'il ne comprenait absolument

pas. Dans un coin se trouvaient deux grandes cuves de verre remplies d'un liquide bleuté et posées sur des socles métalliques massifs. Il estima leurs dimensions comme étant à peu près, sans le socle, celles d'un de ses cercueils. Un ensemble de boîtes métalliques empilées, à moins qu'elles ne forment en réalité une seule entité, était adossé à un autre mur, et John se demanda à quoi cet assemblage pouvait servir. Il voulut s'en approcher un peu plus pour l'examiner, quand il vit quelque chose qui le fit s'arrêter net.

Au-dessus des cuves, il y avait quelque chose au plafond. Quelque chose qu'il connaissait bien : les vers métalliques qu'il avait vus dans ses cauchemars, quand ils démolissaient les cercueils et emportaient les morts.

John recula instinctivement, à nouveau envahi par les images des corps de Lucy et du voleur de bétail emportés par les vers. Ceux qui se trouvaient au plafond de cette salle étaient inertes, mais il craignait de les voir se réveiller à tout moment, pour s'emparer cette fois de son propre corps, et peut-être le déchiqueter ou le noyer dans une de ces cuves.

Une ouverture reliait la pièce au couloir, mais il n'y avait aucune porte que John pouvait fermer pour les séparer. Il s'éloigna le plus vite possible et reprit son chemin vers le croisement, quand des bruits étranges le firent s'arrêter. Ils ne venaient pas de la pièce aux vers métalliques comme il l'avait craint, mais du croisement devant lui.

Et ces bruits n'avaient rien de métallique. Ils ressemblaient plutôt à des grognements, mais John ne parvenait pas à identifier quel genre d'animal pouvait les produire.

Il s'arrêta un instant, en se demandant ce qui pouvait venir vers lui. Il y avait peut-être des fauves qui gardaient ces couloirs, et il n'avait pas d'arme. Il n'aurait sans doute pas pu s'en servir même s'il en avait eu une : en tant que croque-mort, il estimait que son devoir était de prendre soin des morts, pas d'en faire de nouveaux.

Des bruits de pas se firent entendre dans les couloirs en plus des grognements. Des bruits de pas traînants sur le sol métallique, mais de pas qui pouvaient être humains. John recula, alors que des ombres se détachaient sur le murs du couloir du fond, à la faveur de la lumière laiteuse.

Et ces ombres étaient humaines.

John les vit arriver. Cinq personnes apparemment. Elles traînaient des pieds et avançaient d'un pas lent et régulier comme des automates, et leur peau nue était grisâtre, mais leur forme était indéniablement humaine. Trois d'entre elles étaient plus petites, avec des visages aux yeux bridés qui lui rappelaient ceux des Chinois. Les deux autres, à sa grande horreur, se révélèrent familières.

Il y avait le voleur de bétail, son cou encore marqué par la pendaison, mais aussi raidi et doté d'une sorte de bosse au niveau de la nuque, comme s'il y avait quelque chose sous sa peau.

Et quelqu'un qui rappela à John bien des cauchemars et des questions qui avaient envahi son esprit, pendant les quelques jours où il avait été le croque-mort de Dead End City.

Lucy Hamill.

« Lucy ! » dit-il par réflexe, avant de se mordre les doigts.

Lucy tourna lentement la tête vers lui, sans bouger le reste de son corps, comme une mécanique. Il n'y avait plus de trace de la belle robe dans laquelle John l'avait inhumée, son corps n'était plus couvert que par ses cheveux défaits. L'espace d'un instant, il crut distinguer une lueur de vie dans son regard, mais qui s'évanouit immédiatement.

Les autres êtres gris s'arrêtèrent également, et se tournèrent vers John.

Il recula d'un pas. Ces choses étaient des morts qui marchaient, et il ne savait pas du tout à quoi s'attendre de leur part. Peut-être allaient-ils tenter de lui faire rejoindre leurs rangs. Il ne décelait aucune hostilité, et plus généralement aucune émotion, dans leurs regards vides. Mais cela ne signifiait pas qu'ils ne pouvaient pas lui faire de mal. Peut-être que le simple besoin de se nourrir allait les pousser à s'en prendre à un vivant.

Mais Lucy, qui était en tête du groupe, s'arrêta et écarta les bras pour empêcher les autres de passer. Elle releva la tête vers John, et l'espace d'un instant, il décela comme une lueur de conscience au fond de ses yeux.

Elle secoua la tête comme pour lui dire de ne pas intervenir, puis elle se retourna vers les autres cadavres gris, les bras toujours tendus

pour les repousser. L'inertie les empêcha de bouger pendant quelques secondes, mais ils finirent par se retourner sans signe de résistance, et reprirent leur chemin vers la branche droite du croisement en T.

John ne savait pas exactement à quoi il avait échappé, mais il savait qu'il avait une dette envers Lucy, ou envers ce qui restait d'elle. Il voulut lui dire quelques mots de reconnaissance, mais en la voyant s'engager dans le croisement, il vit qu'elle avait de nouveau la démarche raide et l'absence de regard des autres créatures.

Ce qui restait de Lucy avait repris conscience juste le temps de l'aider. John considéra l'ironie de la situation, alors que tous les proches de Lucy avaient oublié son existence et avaient qualifié John de fou quand il avait été le seul à évoquer son souvenir.

Il attendit que le groupe fût suffisamment éloigné pour qu'il n'entende plus leurs grognements et leurs pas, mais il n'arrivait pas à se résigner à partir ailleurs. Lucy et d'autres cadavres marchaient dans des sous-sols dont personne à Dead End City ne connaissait l'existence, et il voulait savoir pourquoi.

Il s'engagea prudemment dans la branche qu'ils avaient pris, en veillant à faire le moins de bruit possible et en restant à l'écoute d'éventuels bruits lui indiquant qu'il était trop près d'eux.

Je me demande si c'est bien prudent... Ils n'étaient que cinq, mais si je tombais sur des dizaines d'entre eux ?

Cette éventualité le poussa presque à faire demi-tour, mais la curiosité l'emporta, et il continua d'avancer lentement dans le couloir. Enfin celui-ci s'ouvrit sur une salle, plus grande que celle qu'il avait déjà vue. Des cuves y étaient alignées, différentes de celles de l'autre salle : celles-ci étaient plus petites et fermées, apparemment hermétiquement, par des couvercles de verre. Chacune d'entre elles contenait une créature grise, immobile et apparemment endormie, à l'exception des dernières qui étaient encore vides et ouvertes.

John repéra celle où se trouvait Lucy. Elle était allongée, les yeux fermés, dans une position qui n'était pas sans rappeler celle dans laquelle il l'avait rangée dans son cercueil.

Pourquoi son corps a-t-il été ranimé, si c'est pour reposer à nouveau ?

Il eut envie de savoir si elle était encore consciente, et l'idée de frapper quelques petits coups sur le couvercle de verre lui traversa l'esprit. Mais il craignit de réveiller les autres : si jamais cela arrivait, il aurait vite fait d'être piégé dans cette salle encombrée par les cuves. De l'autre côté, une grande porte, très large, se dessinait, mais elle n'avait ni poignée ni serrure, et John ne voulut pas prendre de risque.

Il sortit de la pièce en murmurant quelques prières pour le repos de l'âme de Lucy et de tous ces gens, puis reprit son chemin jusqu'à ce qu'il pensa être le croisement en T où il avait vu le groupe, et s'engagea dans son autre branche. Avoir croisé le groupe de monstres et l'étrange salle où ils s'étaient rassemblés le fit redoubler de prudence, en plus de soulever de nouvelles questions dans son esprit troublé.

Au moins, il avait désormais la preuve que Lucy Hamill n'était pas le fruit de son imagination. Mais cela n'expliquait pas le fait que tout le monde à Dead End City l'ait oubliée. Ni ce qu'elle faisait dans ce sous-sol sous la forme d'un cadavre animé.

Les vers métalliques qui emportaient les cadavres. Maintenant je sais qu'eux non plus n'étaient pas un simple cauchemar. Ils ont emporté le corps du voleur de bétail, puis celui de Lucy, et apparemment d'autres qui viennent de je ne sais où... et Dieu sait comment, ils les ont réanimés ici avant de les obliger à se ranger tous ensemble dans cette pièce... Mais pourquoi les habitants de Dead End City ont-ils oublié la mort de Lucy et pas celle de l'autre type ? Et pourquoi rassembler tous ces corps ici ?

Il continua de se poser la question pendant le reste de ses pérégrinations à travers les couloirs métalliques. Dans cet endroit où tout était éclairé du même genre de lumière laiteuse, il perdait la notion du temps et seul son estomac, qui commençait à se manifester, lui rappelait que l'heure tournait.

Enfin un couloir le mena à une échelle semblable à celle qu'il avait prise pour descendre.

Je me demande si c'est la même ? Et si j'avais tourné en rond et qu'il n'y avait qu'une seule sortie à cet endroit ?

Il regarda en haut et se dit que ce ne devait pas être le cas. La

bouche à la sortie de l'échelle était fermée ; or, il était pratiquement sûr de ne pas avoir remis la trappe en place en descendant au bord du mur invisible.

Ou si je me retrouvais au beau milieu de Dead End City ? Pour une fois, j'aurais grand besoin qu'ils aient oublié certaines choses...

Mais il savait qu'il ne pouvait pas rester dans ces couloirs éternellement. À part la salle des vers métalliques et le groupe des cadavres animés emmenés par Lucy et rangés ensuite dans l'étrange entrepôt, il n'avait rien trouvé, et surtout ni nourriture ni eau dont il commençait à avoir besoin.

Risquer d'affronter à nouveau la mort à Dead End City lui semblait encore préférable à l'attendre bien sagement sous la torture de la faim.

John monta l'échelle, souleva la trappe avec précautions et sortit du puits.

XIV

Une fois sorti du puits, John eut l'impression d'être arrivé au paradis.

Ou peut-être dans le jardin du conte d'*Alice au pays des merveilles*, où on entrait par une porte minuscule.

Les plaines et les collines semi-arides de l'Ouest ne lui semblèrent plus qu'un lointain souvenir quand il contempla la verdure qui l'entourait. L'herbe était d'un vert éclatant, les buissons fleuris artistement taillés présentaient des couleurs harmonieuses, et le murmure d'un frais ruisseau vint flatter ses oreilles.

Il replaça soigneusement la trappe qui lui avait permis d'entrer, et constata qu'elle n'était pas dissimulée, mais soigneusement gravée et peinte d'une véritable œuvre d'art, représentant une maison aux formes inhabituelles entourée de petites fleurs roses.

Ensuite, le premier réflexe de John fut de se diriger vers le ruisseau et d'en boire de grosses gorgées. Son geste déranga de gros poissons rouges et blancs manifestement peu habitués à ce genre de trouble car ils s'enfuirent rapidement.

Une fois sa soif étanchée, il prit le temps de contempler le jardin. Non loin de lui, un petit pont de bois à la forme exagérément arquée enjambait le ruisseau, et le seul chemin qui y menait n'était composé que de quelques pavés bruts dont la disposition imitait des traces de pas. John n'avait jamais vu une chose pareille, mais il se dit que c'était une belle trouvaille.

Il se releva et vit que presque tous les côtés du jardin étaient entourés d'arbres. À certains endroits, des trouées dans la forêt révélaient d'autres forêts sur les collines voisines, dont l'harmonie

des couleurs était telle qu'on avait l'impression que le jardin se prolongeait indéfiniment, bien que la forêt devait clairement en poser les limites.

De l'autre côté du ruisseau, des allées de gravier menaient à des cabanes sur pilotis qui ne ressemblaient à rien de ce qu'il connaissait. Les murs étaient faits de torchis – ou peut-être de bois soigneusement recouvert de torchis pour écarter les courants d'air – et les toits de chaume, comme des huttes ; pourtant l'ensemble dégageait une telle impression d'harmonie qu'il ne devait pas être l'ouvrage de paysans ou de bûcherons.

John chercha une porte à ces cabanes, espérant que l'une d'entre elles était habitée et qu'il pourrait y trouver de la nourriture ou des renseignements, mais il en chercha en vain la porte et ne trouva qu'une étrange ouverture, si basse qu'il ne crut pas que des gens pouvaient passer par là, à moins de se recroqueviller.

Pourtant, deux paires de sandales laquées étaient posées devant. Elles étaient d'un noir brillant avec des sangles de tissu coloré, ce qui excluait définitivement l'hypothèse que ces cabanes fussent des maisons de paysans. Vu la taille et la délicatesse des objets, ils devaient appartenir à des femmes, et probablement des femmes plutôt petites.

John vit la petite ouverture coulisser, et eut le réflexe de s'écarter. Il se cacha derrière un coin de la cabane, alors que sortait ce qui lui sembla d'abord être une boule de tissu de soie aux couleurs éclatantes. Puis la boule se déplia, et se révéla être une femme portant une longue et large robe de soie orangée fermée par une large ceinture à la couleur verte contrastée, formant un énorme nœud sur son ventre.

Elle chaussa l'une des paires de sandales tandis qu'une seconde femme sortait de la cabane. Elle portait le même genre de vêtements, mais dans des tons de violet. Toutes deux arboraient d'étonnantes coiffures, d'énormes chignons laqués piqués de toutes sortes d'épingles à cheveux ; de certaines d'entre elles pendaient des guirlandes de petites fleurs ou des cheveux d'anges, comme sur un sapin de Noël.

John resta un moment tétanisé et fasciné devant ces femmes qui

ressemblaient à rien de ce qu'il connaissait. Leurs visages étaient entièrement fardés de blanc, les yeux lourdement maquillés, mais il reconnut leur forme bridée qui ressemblait à celle des yeux des Chinois.

Comme pour les trois cadavres ambulants qui accompagnaient Lucy et le voleur de bétail.

Quoi que soit cet endroit, il doit être relié à Dead End City, et leurs cadavres se retrouvent au sous-sol...

L'estomac de John se tordit douloureusement, et l'urgence de la faim le décida à aborder au plus vite les deux femmes. Il sortit de derrière la cabane et s'approcha d'elles en essayant de les saluer amicalement.

Dès qu'elles le virent, leurs yeux et leurs bouches s'ouvrirent en grand. Elles se couvrirent le visage avec des éventails qu'elles venaient de sortir de leurs larges manches, et chacune faisait des va-et-vient nerveux avec ses yeux entre sa compagne et l'étranger, sans savoir quoi faire.

« Bonjour, mesdames, dit-il d'un ton aussi doux que possible. Je suis désolée de vous importuner, mais je suis perdu et je désirerais savoir où je suis...

– *Nani ?*

– *Gaijinsan ? »*

Les deux femmes se mirent à parler entre elles dans une langue qu'il ne comprenait pas.

« Je suis désolé, je ne vous comprends pas... Je voudrais... enfin comment dire... »

Il se mit à gesticuler nerveusement en se demandant comment se faire comprendre de ces femmes qui ne parlaient pas sa langue, mais cela ne faisait qu'augmenter leur méfiance et leur crainte.

« *Onisan ? »* dit l'une des deux femmes en tremblant.

L'autre la tira par la manche en se dirigeant vers ce qui semblait être la sortie du jardin.

« *Kaerinasai Sayukisan ! »*

Toutes deux s'éloignèrent à grands pas, néanmoins sans courir, ce qui ne manqua pas de surprendre John. Il avait bien compris qu'il effrayait ces deux femmes, mais ne comprenait pas pourquoi elles ne

couraient pas dans ce cas.

Conscient qu'il leur faisait peur, il décida de ne pas les suivre. Mais cela n'arrangeait pas ses propres problèmes. Au bord du mur invisible de Dead End City, il était seul, perdu et sans nourriture. À présent il n'était plus seul, mais il était toujours perdu et sans nourriture, et se retrouver entouré de gens qui ne le comprenaient pas n'était peut-être pas mieux qu'être seul.

Il décida de sortir à son tour du jardin. Les deux femmes avaient eu peur de lui, mais il trouverait peut-être quelqu'un qui serait moins effrayé, et avec un peu de chance, il trouverait peut-être même quelqu'un capable de le comprendre, ou du moins quelqu'un qui accepterait de venir en aide à un homme en difficulté.

Il suivit l'allée jusqu'à la sortie, et dès qu'il eut passé une barrière d'arbres, il se retrouva dans la ville. Mais une ville qui ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait. Les couleurs des maisons, les formes tarabiscotées, tout évoquait un monde exotique à ses yeux. Il crut reconnaître, située sur une éminence, une pagode chinoise, mais en y repensant, il ne savait pas où ni quand il avait appris ce qu'était une pagode ; il se contenta d'observer en avançant prudemment dans la rue où il venait de se retrouver.

La barrière d'arbres avait été placée avec la plus grande précision, et séparait parfaitement le calme du jardin de l'agitation de la ville : avant de passer de l'autre côté, John n'aurait pas pu se douter qu'il y avait là une ville, et une ville dont les rues étaient plutôt animées de surcroît.

Même si ce nouvel endroit n'avait rien à voir avec Dead End City, John se sentit plutôt bien. Il y avait une ambiance joyeuse dans ces rues : les hommes, qui pour la plupart portaient aussi d'étranges chignons, mais bien plus simples, buvaient et riaient sans retenue. Les femmes, quant à elles, étaient toutes élégantes et raffinées dans leurs longues et larges robes colorées ; même si John n'avait jamais vu de femmes dans leur genre, il était obligé de reconnaître leur extrême raffinement et l'harmonie des couleurs de leurs robes de soie brillantes. Elles étaient comme des papillons aux couleurs éclatantes, leurs larges manches se déployant comme des ailes.

John admirait les habitants de cette ville, mais très vite, il se rendit

compte que lui aussi devenait un point d'attraction. Les hommes qui le croisaient s'interpellaient et riaient plus fort ; les femmes qui les accompagnaient riaient aussi, mais plus discrètement et toujours en s'abritant derrière ces éventails qui semblaient être un accessoire indispensable. Peut-être était-ce dû au fait qu'ils étaient en large supériorité numérique, mais au moins, les gens ne s'enfuyaient plus en sa présence.

Cependant ils discutaient toujours largement entre eux et n'osaient pas l'aborder directement, et le mot *Gaijinsan*, que les deux femmes du jardin avaient déjà prononcé, revenait souvent dans leur conversation. John se demanda de quoi il pouvait bien s'agir.

Son apparence détonnait, c'était évident. Tous ces gens avaient l'apparence des Chinois, avec des yeux bridés, une peau brun-jaune, et surtout des cheveux et des yeux noirs. Avec sa peau blanche, ses cheveux châains et ses yeux clairs, John ne pouvait qu'attirer tous les regards. Mais la conversation n'était toujours pas établie pour autant.

Deux hommes et une femme prirent l'initiative de se placer en face de lui et de s'incliner légèrement. Il leur rendit leur salut en essayant d'imiter exactement leur courbette, ce qui déclencha quelques cris d'enthousiasme. Les hommes se remirent à rire et à parler de plus belle, mais toujours entre eux, tandis que les femmes faisaient toujours montre de la même retenue.

« Mesdames et messieurs, commença-t-il avec prudence, je suis vraiment désolé de venir ainsi vous déranger, mais je voudrais savoir si vous n'auriez pas quelque chose à manger pour moi ? Je me suis perdu pendant des heures et je commence à avoir faim... »

Il avait essayé de parler lentement, en détachant chaque mot, mais leur langue devait être bien trop différente de la sienne, car seuls des regards étonnés accueillirent ses propos.

« J'ai vraiment faim, répéta-t-il. Auriez-vous à manger ? À manger... »

Il punctua ces derniers mots d'un geste qu'il espérait reconnaissable même par des étrangers : il porta avec insistance ses doigts à sa bouche.

Les gens autour de lui le regardèrent puis se regardèrent à

nouveau entre eux. Un homme accompagné d'une belle femme en robe sombre et arborant une coiffure encore plus compliquée que les autres firent quelques pas vers lui en se murmurant quelques mots à voix basse. L'homme eut un petit rire ; la femme se tourna vers John, s'inclina vers lui et leva la main en agitant les doigts.

Pensant qu'il s'agissait d'un nouveau salut, John était sur le point de l'imiter, quand l'homme qui l'accompagnait se mit à faire de grands gestes l'invitant clairement à le suivre. Soulagé, il les remercia en s'inclinant du mieux qu'il le pouvait, et les suivit. Il y eut quelques nouvelles exclamations enthousiastes dans la foule, et plusieurs personnes se mirent elles aussi à suivre le petit groupe.

L'homme et la femme firent entrer John dans une maison dont la décoration intérieure n'avait rien à envier à celle d'un palais exotique. Des paravents laqués et dorés, des sculptures de jade et d'autres objets d'arts orientaux attiraient le regard dans tous les coins. La femme murmura quelque chose à l'oreille d'une fillette qui semblait l'attendre à genoux dans un coin, puis elle frappa dans ses mains et la petite fille sortit de la pièce à vive allure. John remarqua qu'elle portait une robe portant les mêmes couleurs et les mêmes motifs que celle de la femme, et se demanda avec amusement si c'était la coutume ici d'habiller ses enfants exactement comme soi-même.

La femme le fit passer, avec l'homme qui l'accompagnait et quelques autres personnes, dans une autre pièce à la décoration plus sobre. Les murs étaient uniformément ocre et les seuls ornements étaient une bande de papier ornée de caractères chinois et un petit vase mural contenant une seule fleur. Voyant l'homme devant lui se laver les mains et boire une gorgée à une sorte de vasque évoquant un bénitier, John fit de même, et eut le réflexe de faire le signe de la croix devant les autres invités qui manifestèrent discrètement leur étonnement.

Les invités se placèrent en demi-cercle autour du centre de la pièce, face à la femme en robe sombre qui s'agenouillait en face d'eux. L'une des invitées, une jeune femme portant une robe d'un rouge éclatant et des ornements en forme de fleurs dans ses cheveux, indiqua à John l'endroit où il devait se placer, tout au bord du demi-

cercle. Il essaya de s'agenouiller de la même manière qu'eux, en remarquant que son pantalon raide le désavantageait pour le faire face aux robes amples portées par les hommes comme par les femmes. Ce devait même être plus facile pour les hommes, leurs vêtements étant beaucoup moins larges et plus simples que ceux des femmes.

La fillette revint dans la pièce par une autre porte, les bras chargés de plateaux qu'elle déposa délicatement sur les genoux des invités. Elle commença par l'homme le plus éloigné de John, et continua son service dans l'ordre du demi-cercle, ce qui faisait du malheureux croque-mort le dernier à devoir être servi. La perspective de prendre enfin un repas l'incita à prendre patience, d'autant plus que la fillette était rapide à servir. Il se retrouva assez vite avec un plateau laqué sur ses genoux, où se trouvaient un bol à couvercle qui se révéla contenir du bouillon, un bol de riz, et un plat un peu plus grand contenant des légumes qu'il ne reconnaissait pas, accompagnés de feuilles sur lesquelles reposaient de petits morceaux de viande disposés de manière à former des sortes de fleurs.

Tout en redoutant d'avoir les genoux qui tremblent et de faire ainsi basculer tout le plateau, John chercha du regard les couverts. À part une cuiller de forme inhabituelle dans le bol de soupe, il n'y avait que deux baguettes dont il n'avait aucune idée de l'usage. Il commença donc par la soupe, qui était salée mais d'un goût plutôt agréable, malgré la surprise d'y trouver des morceaux d'algues.

Mais au moment de passer à la suite, il sortit les baguettes et les considéra d'un œil dubitatif, avant d'essayer de voir comment les autres invités pouvaient bien s'en servir. La jeune femme en robe rouge remarqua son embarras, et lui fit des signes pour attirer son attention, avant de lui montrer comment tenir les deux baguettes entre ses doigts. Pour elle qui avait dû le faire toute sa vie, l'opération semblait simplissime, mais pour les doigts de John, c'était une épreuve. Pourtant, sa voisine se montra d'une patience d'ange, et contrairement aux autres, ne semblait pas rire de ses piètres efforts. John parvint finalement à tenir les baguettes suffisamment bien pour pouvoir saisir la nourriture, et comme le bouillon l'avait encore plus mis en appétit, il se hâta de manger. Le

goût des plats ne ressemblait à rien de ce qu'il avait mangé à Dead End City, il lui semblait qu'il y avait des algues sous différentes formes un peu partout, et il fut surpris de découvrir, après les avoir mis en bouche, que les petits morceaux de viande étaient en fait du poisson cru. Tout, cependant, était bon, et même dans le cas contraire, la faim ne lui aurait pas permis d'être difficile.

En finissant de manger, John constata que les autres convives avaient terminé leurs plateaux à peu près en même temps que lui, alors qu'il avait dû lutter pour se servir des baguettes. Il en déduisit qu'ils avaient dû prendre le temps de contempler et de savourer leurs plats – dont il reconnaissait que la présentation était admirable – tandis que lui s'était jeté sur la nourriture dès qu'il avait pu le faire, poussé par la faim qui l'avait tenaillé depuis son arrivée sur place.

Il espéra que ses hôtes ne lui en tiendraient pas trop rigueur, mais il se rassura en constatant qu'ils continuaient de poser sur lui des regards plus amusés qu'offensés.

La fillette leur retira les plateaux, puis elle apporta une cruche de terre cuite émaillée à la femme en robe sombre, qui la passa à l'homme placé près d'elle. Il s'en servit un verre, puis passa la cruche au suivant, et ainsi de suite jusqu'à la jeune femme en robe rouge.

« *Saké* » dit-elle à John en montrant la cruche, sur un ton qui évoquait un avertissement.

Il lui fit signe de lui passer la cruche quand même, se servit et la tendit à la fillette qui était déjà prête à la récupérer. Il en avala une gorgée, et comprit l'avertissement : la boisson était alcoolisée, en plus d'avoir un goût étrange.

Ce n'est pas du whisky... Je me demande avec quoi ils font leur alcool...

Deux autres plateaux furent apportés, avec à chaque fois une tournée de cet alcool entre les deux, mais John ne fit que semblant de se servir à boire. Il n'était pas sûr du degré exact d'alcool dans la boisson, ni de sa propre résistance, et finir ivre au milieu d'étrangers lui paraissait une très mauvaise idée.

Enfin les plateaux furent débarrassés sans être remplacés. Il comprit que c'était la fin du repas, mais les invités ne s'en allaient

pas pour autant. Au contraire, ils semblaient même redoubler d'attention, comme si la partie la plus importante était sur le point de commencer.

Avec l'aide de la fillette, la femme en robe sombre alla chercher plusieurs instruments étranges qu'elle disposa devant elle, sous le regard attentif des invités. Puis tous s'inclinèrent jusqu'à terre et John les imita tant bien que mal. La solennité des gestes suggérait qu'il participait à quelque chose de sacré et qu'il fallait veiller à ne pas commettre d'impairs.

D'abord, elle prépara un bol d'une mixture verte qu'elle donna à son voisin et dans lequel chacun but à son tour, après avoir mangé une sorte de bonbon au goût sucré et fruité. Le passage du bol entre chaque invité donnait lieu à de nouvelles courbettes et à des formules dont il ne put comprendre un traître mot, si bien que quand sa voisine lui passa enfin le bol, il s'appliqua à reproduire leurs saluts mais sans rien dire.

Il but ce qui restait du bol, et il restait peu ; cela lui parut amer et plein de résidus. Il se retint de grimacer pour ne pas vexer ses hôtes qui semblaient tous avoir apprécié l'expérience.

À peine eut-il le temps de se remettre de cette drôle d'initiation, qu'il fallut à nouveau observer leur hôtesse qui préparait à nouveau la mixture. Mais cette fois, elle en prépara plusieurs bols, que la fillette se chargea de servir à chaque invité avec une nouvelle tournée de bonbons. John fut soulagé de constater que le goût était un peu moins fort et un peu meilleur, même s'il n'était pas prêt à en faire son ordinaire.

Alors qu'il se demandait si tout cela était terminé, il fut témoin d'un manège encore plus étrange que le reste : les premiers invités se mirent à prendre délicatement les ustensiles de l'hôtesse et à les tenir dans des mouchoirs de tissu en les examinant comme si c'étaient des reliques. Tout cela renforçait encore l'impression d'une cérémonie sacrée, mais à laquelle il ne comprenait rien, et il ne se sentait pas à sa place.

Il essaya de se dire que ces gens se sentiraient sûrement tout aussi perdus s'ils se retrouvaient à Dead End City dans une messe du pasteur McBride, mais cela ne le soulagea pas pour autant.

Fort heureusement, la jeune femme assise à côté de lui sembla se rendre compte de son inconfort. Elle se releva et dit quelques mots à l'hôtesse, sans doute pour lui demander la permission de sortir. La femme en robe sombre inclina la tête, la jeune femme salua et John l'imita du mieux qu'il pouvait, puis elle l'entraîna vers la sortie.

« Merci, dit-il. Je commençais à ne plus savoir où me mettre. »

Elle le regarda avec incompréhension, et il se dit que chacun des mots qu'il prononçait devait être une énigme pour elle. Il décida de commencer par la base.

« Je m'appelle John » dit-il en détachant les syllabes. Puis il répéta, en pointant vers sa propre poitrine :

« John.

– *Jon ?* » essaya de répéter la jeune femme.

Il hocha la tête frénétiquement. Le contact était enfin établi.

« Oui, John, répéta-t-il.

– *Jon-san. Yoroshiku onegaishimas* » dit-elle.

Puis, après avoir un peu hésité, elle se désigna elle-même en disant :

« *Akahana*.

– Akahana, répéta John. Vous vous appelez Akahana. C'est très joli. »

Il sourit et elle l'imita. Évidemment, cela n'allait pas très loin, mais il avait enfin réussi à échanger quelques mots avec quelqu'un dans ce monde étrange. Avec un peu de patience et d'apprentissage, il réussirait peut-être à mieux se faire comprendre.

Akahana tendit la main vers un vase contenant une fleur en disant :

« *Hana*.

– Quoi, la fleur ? Ah, je vois... *Hana*, une fleur. Vous vous appelez Fleur, alors. *Hana*. »

Elle se remit à sourire en voyant qu'il avait compris. Mais une ombre passa alors dans l'esprit de John.

Une fleur. Une rose. Ruby Rose. Elle était toujours à Dead End City, oubliant que le maire la frappait. Car il était évident que c'était elle qui oubliait, et qu'elle n'était pas la seule, puisqu'il avait eu au sous-sol la preuve de l'existence de Lucy Hamill, que tous les

habitants de la ville avaient oubliée.

Il ne savait pas s'il pourrait retourner à Dead End City. Si les gens ne l'avaient pas oublié, il risquait le lynchage. S'ils l'avaient oublié, il pourrait revenir mais il allait devoir recommencer à zéro, avec le risque de retomber dans la même situation.

Le seul moyen était de montrer aux habitants ce qui se passait sous terre à leur insu, et comment deux mondes si différents étaient reliés entre eux. Avec des preuves sous leurs yeux, ils ne pourraient pas continuer à l'ignorer. Et s'ils l'oubliaient chaque jour, il leur montrerait chaque jour jusqu'à ce qu'ils s'en souviennent.

« Akahana, demanda-t-il, comment s'appelle cette ville ? Comment s'appelle cet endroit ? »

Pour essayer de faire comprendre sa question, il désigna le sol puis fit un geste circulaire pour désigner tous les environs. Elle répéta le geste et répondit :

« *Yoshiwara des. Yoshiwara.* »

Il hocha la tête. « Yoshiwara » devait être le nom de cette ville.

À ce moment, les autres invités sortirent de la salle en riant et en s'interpellant. Certains d'entre eux interpellèrent Akahana, dont John parvint à distinguer le nom au milieu de leurs mots. De son côté, elle se mit à présenter « *Jon-san* » aux autres personnes présentes, qui le gratifièrent à nouveau d'une courbette et de quelques mots.

En les voyant, il commença à avoir une idée. Ces gens étaient amicaux, et contrairement à ceux de Dead End City, ils n'avaient aucun grief contre lui. S'il devait démontrer que les deux mondes étaient reliés par ces souterrains métalliques, peut-être devait-il commencer par le démontrer aux habitants de Yoshiwara. La barrière de la langue n'allait pas lui faciliter les choses, mais il y avait peut-être d'autres moyens.

Il imita le geste de dessiner, espérant qu'on lui donnerait du papier et un crayon. Ils se regardèrent, puis l'un d'entre eux dit quelques mots à la fillette qui suivait leur hôtesse comme son ombre, et elle partit dans une autre pièce. Elle revint avec un bâtonnet de charbon et une feuille de papier si fin que John eut peut de passer à travers en essayant de dessiner dessus.

L'hôtesse en robe noire lui désigna une table basse, qui n'était

utilisable qu'en s'asseyant par terre ; ce qu'il fit, avant de commencer à dessiner sous les regards attentifs de l'hôtesse et de ses invités.

Il commença par représenter la bouche d'égout avec son dessin de temple et de fleurs aussi fidèlement que possible. Il montra son dessin aux autres, ce qui ne déclencha que l'hilarité générale. On lui dit quelques mots, mais il fit signe qu'il ne comprenait pas. Deux hommes se mirent alors à expliquer, à grands renforts de gestes obscènes qui choquèrent Akahana et la fillette, que cette plaque était tout simplement une plaque de l'égout où partaient tous leurs déchets.

« Ce n'est pas un simple égout, protesta-t-il, il y a autre chose dessous... Je vais vous montrer. »

Il reprit son dessin, et entreprit de schématiser un puits sous la plaque, puis un couloir comme ceux par lesquels il était arrivé, et ajouta des bonshommes de fil de fer, à la fois pour se représenter lui-même et pour indiquer la présence des créatures dans les couloirs.

Mais encore une fois, à sa grande déception, il ne parvint qu'à faire rire.

Le seul moyen pour convaincre ces gens étaient sûrement de les amener jusqu'à une bouche d'égout et leur montrer, mais il ne voyait pas comment faire.

L'un des hommes échangea quelques mots à voix basse avec l'hôtesse. Puis après avoir eu l'air de s'entendre, ils passèrent le message aux autres invités, qui se mirent à fouiller dans leurs poches. John se releva, croyant qu'ils allaient sortir des armes.

J'ai peut-être déjà été trop curieux...

Mais au lieu de pistolets ou de couteaux, les hommes sortirent de leurs poches des pièces brillantes, et les uns après les autres, ils les mirent dans les mains d'Akahana en la gratifiant de quelques mots joyeux. La jeune femme sembla d'abord gênée de recevoir cet argent, puis elle se conforma aux usages de ce monde en répondant par une courbette à chacun. L'hôtesse fut la dernière à lui donner une pièce, en lui adressant quelques mots amicaux, que John ne comprit pas mais dont l'intonation rappelait celle qu'on prenait pour dire « bonne chance ».

Akahana s'inclina encore une fois, puis tendit la main à John pour

l'inviter à le suivre. L'un des hommes, manifestement bien ivre, le gratifia au passage d'une tape sur l'épaule qui lui sembla très familière en comparaison du raffinement du lieu.

Ils sortirent ensemble de la maison, et il constata que le soir était tombé et des lanternes étaient allumées sur le pas des maisons et au bord des rues. Elle le fit entrer dans une autre maison, plus petite mais tout aussi belle, où ils furent accueillis par une autre fillette, celle-là portant une robe rouge identique à celle d'Akahana.

La jeune femme invita John à le suivre vers une pièce qui avait l'air d'une chambre. Il n'avait encore jamais vu de chambre où le lit était une sorte de grand matelas fin posé à même le sol, mais tout indiquait que cet endroit était fait pour y dormir.

Je crois comprendre... Ces gens ont vu que la nuit tombait et que je ne devais pas avoir d'endroit où dormir, alors ils ont chargé Akahana de m'héberger. Charmante attention. Nous avons beau ne pas nous comprendre, cela reste une constante chez les êtres humains de venir en aide à leur prochain.

Il s'inclina le plus respectueusement possible en remerciant Akahana.

Celle-ci s'inclina à son tour, puis il la vit défaire le gros nœud de soie qui retenait sa robe.

« Akahana ? Que faites-vous ? »

Elle laissa la ceinture tomber à terre, puis elle commença à écarter de ses épaules le lourd tissu de soie.

« Non ! »

Il saisit la robe et la rabattit du mieux qu'il put sur les épaules de la jeune femme.

« Akahana, vous... vous êtes très belle, mais je ne peux pas. Je vous connais à peine. Comment dire... on n'est pas aussi rapide là d'où je viens...

– *Nani ?* »

Elle désigna l'argent qu'elle avait reçu dans l'autre maison, et qu'elle avait déposé sur une petite table.

« Quoi ? L'argent, c'était pour ça ? Vous êtes... une prostituée ? »

Il tombait des nues. Le raffinement des maisons et l'élégance des femmes étaient aux antipodes de ce qu'il avait vu à *L'As de Cœur*, et

jamais il n'aurait cru qu'Akahana faisait le même métier que Ruby Rose et les autres. Pourtant, en y repensant, les hommes ivres et hilares qui accompagnaient ces femmes avaient quelques points communs avec les buveurs du saloon.

Comme à Dead End City, je devais être une attraction de plus pour eux...

Il serra les poings à cette idée, et faillit même en vouloir à Akahana qui s'était faite, malgré elle, la complice du divertissement qu'on avait donné à ses dépens.

Il faut reconnaître que je n'y ai pas été complètement perdant non plus... J'ai eu à manger et c'était ce que je voulais. Et un lit pour la nuit.

« Rhabillez-vous et gardez l'argent, Akahana, dit-il. J'ai juste besoin de dormir. De dormir. »

Il ajouta un geste pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté. Akahana se contenta de hocher la tête, et le laissa se coucher dans le lit.

« Jon-san... »

En remettant sa robe, Akahana sortit de sa manche une feuille de papier. John la reconnut : c'était le dessin qu'il avait esquissé plus tôt et qui lui avait valu l'hilarité générale. Il n'avait pas très envie de revenir maintenant sur le sujet, mais elle lui désigna l'un des bonshommes dessinés dans la galerie souterraine, puis pointa le doigt sur lui.

Il hocha la tête.

« Oui, je suis venu par ici. »

Il tendit la main pour prendre le dessin, réclama un autre bâtonnet de charbon, et entreprit de compléter son dessin en prolongeant la galerie souterraine. Il ajouta un second puits de l'autre côté, et représenta la façade de son établissement de pompes funèbres.

« Dead End City, dit-il. J'habitais là avant. »

Il retraça du bout de son doigt l'itinéraire qu'il avait suivi entre Dead End City et Yoshiwara, jusqu'à remonter au niveau de la bouche d'égout dans le parc. Elle fit signe qu'elle avait compris, mais son regard montrait qu'elle avait encore du mal à y croire. Elle semblait brûler d'envie de poser des questions, mais elle ne devait pas savoir comment le faire de manière à se faire comprendre de

John.

Elle demanda le dessin, prit le charbon et dessina un prolongement de la galerie. Il comprit qu'elle se demandait si ces mystérieux couloirs reliaient encore d'autres endroits. C'était une question pertinente, qui le laissa rêveur lui aussi. Il fut obligé de faire signe qu'il n'en savait rien.

C'est vrai... Si j'ai pu passer de Dead End City à Yoshiwara, rien ne dit qu'il n'y a pas d'autres endroits encore plus étranges au bout de ces galeries. Et à quoi pourraient-ils bien ressembler ? Et pourquoi relier autant de lieux différents par des couloirs souterrains ? Quels sont tous ces endroits ?

Et qu'est-ce que nous sommes, nous ?

Voyant que son expression devenait soucieuse, Akahana essaya de lui sourire pour le rassurer. Elle n'avait pas renoué sa ceinture et sa longue robe pendait gracieusement. Elle la rabattit sur ses épaules et se glissa sous la couverture, le dos tourné vers John et le plus loin possible pour respecter son souhait de dormir.

« Oyasuminasai, Jon-san.

– Bonne nuit, Akahana. »

Il essaya de se caler confortablement dans ce matelas fin, et se laissa bercer par la chaleur des draps et la respiration de la jeune femme près de lui.

XV

Ce fut Akahana qui réveilla John le lendemain matin. Elle était lavée et parfumée, et avait revêtu une robe d'une couleur légèrement différente de la veille.

Elle le conduisit dans une salle de bains qui lui parut d'un grand luxe en comparaison avec ce qu'il avait connu à Dead End City : la baignoire était immense et remplie à ras bord d'eau chaude, et des seaux d'eau et du savon étaient présents en abondance. Akahana lui fit comprendre qu'il devait faire une toilette complète avant de se plonger dans la baignoire, ce qui le surprit mais il acquiesça. Elle lui fit ensuite signe qu'elle-même ou la fillette qui l'accompagnait pouvait l'aider à faire sa toilette, mais il refusa, choqué de voir qu'elle proposait la fillette.

Il fallait m'y attendre, cette fillette est une apprentie prostituée... Mais elles commencent si jeunes ? C'est répugnant.

Sachant qu'il ne ferait sûrement pas changer les choses, il décida de passer outre et de s'occuper plutôt de se décrasser. Depuis l'amnésie de Ruby Rose et sa fuite effrénée de Dead End City, il n'avait pas eu l'occasion de se laver, et le bain qu'il prit après sa toilette acheva de lui faire du bien, même s'il se doutait que le répit qu'il s'offrait ne serait que de courte durée.

Il va falloir que je découvre s'il y a d'autres endroits reliés par ces couloirs. Et pourquoi ils le sont. Sans cela, je ne pourrai jamais prouver aux gens de Dead End City, ni à ceux d'ici, dans quoi ils vivent réellement. Parce que je ne le sais pas encore moi-même.

Une fois propre, il grimaça à l'idée de remettre ses vêtements défraîchis, mais il n'en avait pas d'autres. Il se contenta d'emprunter

à Akahana un peu d'un parfum qu'il ne trouvait pas trop capiteux, pour masquer l'odeur de sueur.

Lorsqu'il sortit de la salle de bains, elle l'invita à venir avec elle. Il se demanda ce qu'elle voulait lui montrer, car ni ses mots ni ses gestes ne parvenaient à lui fournir une explication. Ils sortirent tous deux de la maison, et il se retrouva dans la rue où passait un cortège étonnant.

Des hommes et des femmes vêtus de costumes encore plus exotiques que ceux d'Akahana et de ses comparses défilaient lentement en frappant des gongs, puis une grande caisse de bois fit son apparition portée par d'autres hommes en tenue étrange. L'expérience de croque-mort de John lui permit de reconnaître immédiatement un enterrement.

La caisse de bois n'était pas fermée, et John était plus grand que la plupart des habitants de Yoshiwara, en particulier les femmes qui étaient bien plus nombreuses que les hommes ce matin. Les clients des prostituées, ayant bien fait la fête, avaient dû regagner leurs pénates en laissant leurs belles de nuit enterrer entre elles l'une des leurs.

Car il vit que le corps dans le cercueil était celui d'une femme. Elle arborait le même genre de coiffure et de maquillage que les femmes de Yoshiwara, et l'épaisse couche de fard camouflait d'ailleurs en partie ses rides, car il s'agissait d'une très vieille femme. Elle portait une robe entièrement blanche, seulement rehaussée de quelques broderies sur le bas.

Akahana s'inclina sur le passage de la défunte, imitant en cela les autres personnes qui assistaient au cortège. John se souvint des gens de Dead End City qui se découvraient au passage de son corbillard, constatant que le respect des morts était une constante, même entre deux mondes aussi différents.

Intrigué par cette cérémonie funéraire et désireux d'en savoir plus, il demanda à Akahana s'il pouvait suivre le cortège, et elle l'accompagna. Plusieurs autres femmes s'y joignirent, et ils furent entraînés vers la pagode qu'il avait vue la veille en entrant dans la ville. Ce devait être leur temple ; les prêtres arrivèrent sur le parvis et y déposèrent la caisse contenant le corps de la défunte, avant de

se livrer à un rituel où ils chantèrent des prières dans leur langue. Akahana et les autres femmes se joignirent à eux, tandis que John observait dans un silence respectueux, se répétant mentalement les prières pour les morts qu'il connaissait.

Enfin les prêtres soulevèrent à nouveau le cercueil, et se dirigèrent vers une petite cabane basse, entourée d'une sorte de fossé, et dont la taille semblait tout juste suffisante pour contenir le cercueil. Ils en ouvrirent les portes, y glissèrent la caisse et les refermèrent aussitôt. Puis ils se firent apporter un grand chaudron contenant des charbons ardents, et avec l'aide de pinces, ils commencèrent à les jeter les uns après les autres dans le fossé qui entourait la cabane.

Akahana désigna les flammes qui brûlaient encore au-dessus du chaudron de charbon pour expliquer que la défunte allait être incinérée. Étonné par cette différence et curieux d'assister à une incinération alors qu'il n'en avait encore jamais vu, John redoubla d'attention. Très vite, les prêtres cessèrent de jeter des charbons, et invitèrent les personnes qui assistaient à la cérémonie à prendre le relais. Lentement, à commencer par celles qui étaient les plus proches du brasero, les femmes commencèrent à saisir les pinces et à projeter des charbons dans le fossé tandis que les prêtres reprenaient leurs prières de plus belle. John les observait attentivement, affichant le visage grave d'un bon croque-mort en pleine cérémonie. Il essayait d'évaluer la quantité et la chaleur des charbons, en se demandant comment ils pouvaient suffire à brûler le corps. À moins que celui-ci n'ait été enduit d'huile ou d'une autre matière inflammable, il ne le voyait pas flamber, mais tout juste griller.

Les prières se poursuivirent jusqu'à ce que tout le charbon soit lancé autour de la cabane, puis l'un des prêtres fit quelques gestes rituels, entama une autre prière reprise par les autres. Enfin, il alla prendre un vase des mains de l'une des femmes qui assistaient à la cérémonie, et se dirigea vers la cabane dont il rouvrit les portes.

Sur le sol, à la grande surprise de John, il ne restait que quelques os et un petit tas de cendres grises.

Rien que cela ? Avec aussi peu de charbon et en si peu de temps ?

Mais personne, ni parmi les prêtres ni parmi les spectatrices, ne semblait relever cette incongruité, ni même s'en rendre compte. John

se rappela le souvenir douloureux de la mort oubliée de Lucy Hamill, et commença à se douter que les habitants de Yoshiwara, pour le même genre de raison que ceux de Dead End City, oubliaient ce genre de détail ou ne s'en rendaient pas compte.

Il préféra se taire et regarder la fin de cette cérémonie qu'il valait mieux ne pas troubler. Cela eût été inutile de toute façon : il ne parviendrait pas à se faire comprendre et n'arriverait qu'à provoquer la colère des habitants, comme à Dead End City.

Le vase fut rempli avec les os et les cendres, puis remis à la femme qui y posa un couvercle, puis s'inclina solennellement devant les prêtres, imitée par les autres spectatrices ainsi que par John. Puis l'un des prêtres tendit un objet qui ressemblait à une corbeille pour la quête ; et ce devait en être une, car chacune des femmes, à commencer par celle qui avait reçu l'urne, défila devant le prêtre en déposant une pièce dedans. John resta prudemment à l'écart, n'ayant rien à donner. Mais quand Akahana revint du défilé, il vit son air endeuillé et comprit qu'elle connaissait cette femme et que sa mort l'avait affectée. Il lui offrit son bras pour la raccompagner chez elle ; elle en fut surprise, mais décida d'accepter. Une telle marque de soutien de la part d'un homme devait être inhabituelle pour une femme comme elle, mais John était heureux de la lui donner.

Il faut croire qu'ici comme là-bas, je suis destiné à venir en aide à des prostituées. J'espère au moins que cette fois, je partirai avant que cela ne m'ait apporté des ennuis.

Cependant, il était toujours intrigué par le processus de crémation et par la manière dont un corps avait été changé en tas de cendres par si peu de charbon.

La réponse, comme à Dead End City, devait se trouver dans les sous-sols, là où il avait retrouvé les cadavres sous forme de monstres. Une fois arrivé à la maison, il fit comprendre par signes à Akahana qu'il retournait jeter un coup d'œil au temple.

Lorsqu'il y retourna, il n'y avait plus que les prêtres qui rangeaient les ustensiles de la cérémonie. Ils étaient assez occupés pour ne pas faire attention à lui, et il se dirigea vers la cabane où la crémation venait d'avoir lieu. Le fossé fumait encore, et il espérait en apprendre plus sur cette cabane et ce qu'elle pouvait cacher en

ouvrant ses portes. Alors que les cendres suggéraient qu'il avait régné une chaleur épouvantable à l'intérieur, les portes métalliques étaient froides. John voulut les ouvrir, quand le cri de l'un des prêtres le surprit.

« *Gaijinsan !* »

L'homme s'approcha de lui et commença à lui faire une sorte de sermon, calme mais ferme, dans sa langue. John fit signe qu'il ne comprenait pas, mais les gestes du prêtre étaient clairs : cet endroit était réservé aux morts et il était interdit d'y toucher. Le croque-mort s'inclina et présenta ses excuses en espérant que cela satisferait le prêtre ; et il semblait bien que c'était le cas, car celui-ci se contenta de lui faire signe de partir, tout en reprenant ses occupations.

John s'éloigna du temple, mais tout en restant convaincu que cette cabane prétendument dédiée aux crémations cachait quelques chose de similaire aux vers métalliques qui avaient emporté les morts de Dead End City. Et que bien loin d'être incinérés, les morts de Yoshiwara devenaient les cadavres ambulants aux traits asiatiques qu'il avait croisés dans les galeries souterraines.

Il rentra chez Akahana le cœur troublé. Pour lui, il était temps de partir et de reprendre l'exploration de ces étranges souterrains. Il ne se voyait pas rester à Yoshiwara, et encore moins chez Akahana. Dans ce monde de plaisirs fugaces, même un étranger à la peau blanche ne resterait pas très longtemps l'attraction du moment, et Akahana ne pourrait pas l'héberger éternellement. Pour gagner sa vie et continuer d'habiter sa maison, il lui fallait continuer de contenter d'autres hommes nuit après nuit. John ne pouvait pas rester.

Avec l'aide de son dessin, il indiqua à Akahana qu'il avait l'intention de repartir par les galeries par lesquelles il était arrivé. Lorsqu'elle le comprit, une ombre passa sur son visage, et il sentit qu'elle allait regretter le départ de « *Jon-san* ».

Il essaya de lui expliquer que si elle le voulait, elle pouvait l'accompagner, même s'il ne pensait pas que cette jeune femme délicate, pareille à une poupée de porcelaine asiatique dans ses lourdes robes de soie, serait capable de faire un tel voyage dans des galeries métalliques peuplées de morts qui marchaient.

Mais soit parce qu'elle partageait son opinion, soit parce qu'elle

avait peur de quitter Yoshiwara, elle lui fit signe qu'il lui était impossible de partir. Son visage indiquait qu'en un sens, elle le regrettait. Mais elle s'y résignait.

John se surprit à souhaiter que les habitants de Yoshiwara oublient les choses importantes comme ceux de Dead End City, pour qu'Akahana ne le regrette pas trop longtemps.

« Au revoir, Akahana. J'espère que nous nous reverrons. Même si tu m'auras peut-être oublié entre-temps » dit-il en finissant sa phrase dans un murmure.

Elle se contenta de sourire.

« *Kiotsukete, Jon-san...* »

Sa langue est belle, en fait. Ces mots sonnent comme une mélodie, même si je sais que ce sont des mots d'adieux...

Une vague de mélancolie semblait l'envahir. Il venait à peine d'arriver dans ce monde et de commencer à le comprendre, qu'il devait déjà repartir. Mais il n'avait pas le choix, il était un étranger ici. Et tant qu'il n'aurait pas percé le mystère des galeries souterraines, il ne saurait pas ce qu'était cet « ici » exactement, et il serait un étranger partout, y compris à Dead End City où tout le monde devait le croire mort, voire l'avait déjà oublié.

Il se retira et sortit à regret de la maison d'Akahana. La fillette l'accompagna jusqu'à la sortie, mais s'arrêta sur le pas de la porte sans mettre un pied dehors, comme si elle était prisonnière de cette maison. Elle lui remit cependant une sorte de baluchon artistiquement noué, dont l'odeur sucrée suffit à lui expliquer qu'il contenait de la nourriture.

John prit le chemin du jardin et repartit par la même bouche d'égout. Il redescendit l'échelle en se demandant s'il fallait repartir vers Dead End City ou choisir un autre chemin, mais la cabane du temple où les morts étaient soi-disant incinérés lui revenait en tête. Il décida de se diriger vers l'endroit au-dessus duquel elle devait se trouver, et au bout de quelques tournants, il repéra une pièce similaire à la salle des vers métalliques qu'il avait trouvée lors de sa première exploration. Il y entra à la recherche de plus d'informations.

Et hurla en voyant les vers se jeter sur lui.

XVI

John eut le réflexe de se dégager et plongea dans le coin opposé de la pièce. Les vers métalliques, ne trouvant plus rien à attraper, se replièrent d'eux-mêmes au niveau du plafond comme ils l'avaient déjà fait dans l'autre pièce.

Celle-ci avait à peu près la même disposition que ce qu'il avait déjà vu, à ceci près qu'une plate-forme était suspendue au plafond. En estimant l'endroit où il se trouvait, John se dit qu'il devait se trouver sous la cabane du temple, et que quand les morts étaient déposés là-dedans, ils descendaient avec cette plate-forme et se faisaient attraper par les vers métalliques.

Il en eut la confirmation en voyant que l'une des cuves n'étaient pas vides. Un corps y reposait. Il ne fut pas surpris de constater que c'était celui de la vieille femme qu'on avait enterrée. Désormais sans fard et sans robes, elle n'était plus qu'une vieille peau ridée qui attendait qu'on la change en cadavre animé.

John ne s'attarda pas à examiner le corps de la vieille femme. Il n'avait aucune idée de la manière dont la transformation en cadavre ambulant était réalisée, et il n'avait guère envie de le savoir. Comme dans la salle précédente, il se trouvait d'autres machines près des cuves, et l'une d'entre elles avait un tiroir ouvert. Il y vit des instruments de métal qui ressemblaient à la fois à des instruments de torture et à des instruments chirurgicaux, mais d'une forme étrange, dont il se demandait comment ils pouvaient être manipulés par des mains humaines.

À moins que ce ne soit pas fait par des mains humaines ?

Je n'ai vu aucun humain par ici à part les corps ambulants... Et

si ces vers de métal faisaient tout le travail eux-mêmes ?

La bile lui remonta dans le ventre à l'idée qu'il pourrait assister à la dissection d'un corps par ces créatures de métal. Il prit le parti de quitter la pièce immédiatement et de chercher un autre chemin.

Un peu désorienté par ce qu'il venait de voir, il n'était plus tout à fait sûr de la route à suivre, si du moins il l'avait été à un moment. La seule chose dont il était à peu près certain, c'était qu'il n'était pas encore temps de retourner à Dead End City. À présent qu'il avait commencé à explorer ce dédale de galeries, et à découvrir que les deux mondes de Dead End City et de Yoshiwara se côtoyaient sans avoir la moindre idée de leurs existences respectives, il devait aller jusqu'au bout et trouver ce qu'étaient ces couloirs souterrains, et quels étranges autres mondes ils pouvaient encore relier.

Il prit donc une direction au hasard, en espérant que cela ne le ramènerait pas directement à Dead End City, et qu'il ne tomberait pas sur un autre groupe de ces cadavres animés. Il n'était pas certain de leurs réactions s'il les rencontrait à nouveau, et il n'y aurait pas toujours une Lucy Hamill pour les arrêter.

Ce fut donc avec une très grande prudence que John avança dans les couloirs, attentif au moindre bruit de pas ou de grognements, et beaucoup moins à la direction qu'il prenait. Au bout d'assez peu de temps, il n'eut absolument plus aucune idée de l'endroit où il pouvait se trouver, et quand les environs lui semblaient assez silencieux, il se laissait aller quelques instants à se demander si un autre endroit encore plus étrange que Yoshiwara se trouvait quelque part au-dessus de lui, avec des gens qui vivaient leur vie sans savoir qu'il y avait des humains très différents non loin d'eux.

Et un croque-mort trop curieux au-dessous.

Comme lors de sa traversée de Dead End City à Yoshiwara, John continuait d'arpenter les couloirs sans rien trouver d'autre que d'interminables chemins de métal, et le contenu du baluchon d'Akahana, d'étranges pâtisseries gluantes mais délicieusement sucrées, avait été consommé depuis un moment. Il commença à se demander s'il n'était pas temps de trouver un moyen de refaire surface et de faire une pause, quitte à se retrouver dans un autre monde étrange dont il ne comprendrait ni la langue, ni les usages.

J'ai pu me débrouiller à Yoshiwara, l'endroit n'était pas vraiment hostile. Je devrais pouvoir y arriver encore une fois.

Il continua d'explorer les couloirs à la recherche d'une autre échelle, quand ce qu'il vit au fond de l'un d'entre eux le figea.

Trois êtres lui faisaient face.

Il fit immédiatement demi-tour, et essaya de se cacher dans l'angle le plus proche. N'entendant aucun bruit de pas à sa poursuite, il prit le risque de jeter un coup d'œil le plus discret possible.

Les trois êtres n'avaient pas bougé, et il espéra qu'ils ne l'avaient pas vu. Lui, en revanche, les distinguait un peu mieux. Ils semblaient être de la taille d'un être humain – un grand – mais un peu comme les vers dans les salles de préparation des cadavres, ils étaient entièrement faits, ou du moins recouverts, de métal.

Et ils n'étaient pas humains. Leurs bras étaient trop longs et se terminaient par des sortes de pinces. Leurs têtes rappelaient plutôt celles d'insectes, quelque chose comme d'énormes abeilles, avec de gros yeux protubérants et aucun visage, juste une face lisse qui se terminait en pointe vers le bas.

John tremblait et son corps refusait de lui obéir. Il n'avait jamais rien vu de tel. Les habitants de Yoshiwara avaient d'autres coutumes, une autre langue et même une autre apparence, mais ils restaient des êtres humains normaux. Même les corps gris qui marchaient comme des automates et se rangeaient dans l'entrepôt avaient encore quelque chose d'humain. Les choses au bout du couloir, elles, n'avaient aucun lien avec l'humanité.

Ils vont me tuer... Me transformer en cadavre ambulant comme les autres...

Il se recroquevilla dans le couloir, à un endroit qu'il espérait être à l'abri des regards de ces créatures, la poitrine serrée et incapable de bouger ni même de penser à autre chose qu'à sa peur. Il ignorait combien de temps cela dura, mais cela lui sembla interminable, et son angoisse était encore aggravée par la pensée que les monstres pouvaient découvrir sa présence et venir le chercher à tout moment.

Enfin l'angoisse relâcha un peu son étreinte, comme une vague qui s'éloignait. John risqua un nouveau coup d'œil vers le danger, et découvrit que les trois créatures n'avaient pas bougé d'un pouce.

Elles étaient toujours rangées au bout du couloir au garde-à-vous.

Il se redressa prudemment et essaya de mieux les regarder. Elles étaient absolument immobiles. Des sentinelles, même très disciplinées, finissaient toujours par remuer les pieds, tourner la tête, bref, bouger ne serait-ce qu'un peu. Et si c'étaient des sentinelles, il devait y en avoir d'autres pour prendre leur relève. John ignorait combien de temps il était resté prostré dans son coin, mais il n'avait entendu aucun bruit témoignant de l'arrivée d'une relève.

La curiosité l'emportant peu à peu sur la peur, il s'écarta progressivement de l'angle du couloir et se retrouva finalement face à face avec les monstres. Il n'y avait qu'un couloir parfaitement droit entre eux et lui, et aucune possibilité qu'ils ne le voient pas.

Et pourtant, leur immobilité restait totale.

John commença à se demander s'il n'avait pas eu peur de simples statues. Ne voyant toujours aucune réaction de leur part, il avança à nouveau prudemment dans le couloir, encore plus lentement que lorsqu'il craignait les cadavres gris, et prêt à faire demi-tour et détalé à toutes jambes au moindre geste de la part des créatures.

Mais il n'y avait toujours aucune réaction de leur côté, et même à son allure très lente, John finit par traverser tout le couloir et se retrouver quasiment nez à nez avec l'un des monstres, toujours sans la moindre réaction de la part de ce dernier. John ne voyait pas la moindre étincelle de vie dans les immenses yeux de la créature ; ceux-ci ressemblaient plutôt à des miroirs bombés où seul le propre reflet du jeune croque-mort apparaissait.

Alors qu'aucun des trois monstres n'esquissait un geste alors que John était tout près d'eux, il osa lever le bras et toucher la tête de celui qui se trouvait en face de lui. Il fit un bond en arrière et crut que son cœur allait s'arrêter de battre quand la tête remua légèrement ; mais elle n'eut que quelques rebonds avant de retomber dans l'immobilité. John recula encore, s'assura que la tête ne bougeait plus, et s'approcha à nouveau prudemment de celle des trois créatures qu'il avait touchée.

Il saisit la tête de ses deux mains, cette fois, et constata que cela n'engendrait toujours aucune réaction de la part du monstre. En déplaçant l'une de ses mains, il sentit la tête suivre le mouvement,

jusqu'au moment où il entendit un clic.

Un bruit qui ressemblait à celui d'une serrure qui se déverrouillait.

Il craignit d'avoir déclenché quelque chose, et se retira à nouveau, mais constata avec effroi que la tête lui était restée dans les mains.

Il la laissa tomber à terre, et regarda le monstre devant lui, ou plutôt ce qu'il en restait : un corps sans tête, qui se révéla être creux et vide.

Qu'est-ce que c'est, une armure ?

Comprenant que cette armure ne pouvait pas bouger et qu'il en allait de même des deux autres, John se reprocha d'avoir perdu tout ce temps et de s'être fait autant de mauvais sang devant ces choses inoffensives.

Mais plutôt que de regretter ses actions passées, il valait mieux aller de l'avant. Ces trois armures étaient un élément nouveau dans son exploration. Si elles étaient placées là, c'était sûrement pour une excellente raison : il devait y avoir quelque chose d'autre dans cette salle.

John les examina et se demanda à qui elles pouvaient servir. À part lui, il n'avait vu que les cadavres gris dans ces couloirs souterrains. Mais ces morts qui marchaient d'un pas mécanique, pratiquement dépourvus de volonté propre, ne lui semblaient pas capables d'enfiler de telles armures. Sans compter que celles-ci ne semblaient pas tout à fait taillées pour des êtres humains, même s'il devait pouvoir y rentrer sans trop de problèmes.

Il se retourna vers le reste de la pièce, et en prolongement derrière les trois armures se trouvait une porte de métal. Elle ne ressemblait à rien de ce qu'il avait vu dans ces couloirs jusque-là, à part peut-être à celle qu'il avait vu lors de sa première exploration souterraine, au fond de l'entrepôt où le corps animé de Lucy Hamill avait rejoint tous les autres ; mais cette porte-là était beaucoup moins large que celle de l'entrepôt. Le jeune homme soupçonna que cette porte devait ouvrir sur quelque chose de nouveau, peut-être même sur une explication de la présence de tout ce complexe souterrain.

Malheureusement, la porte n'avait ni poignée ni serrure, et John eut beau tenter de la pousser, elle ne bougea pas d'un millimètre. À la gauche de la porte se trouvait une petite plaque de verre, de la taille

de deux mains environ, mais là encore, il n'y avait ni levier ni bouton apparent, et toucher la plaque, ou même la pousser, n'avait aucun effet.

Après avoir essayé en vain d'ouvrir la porte et de passer de l'autre côté, John finit par y renoncer, découragé. Il retourna vers les trois armures, et plus particulièrement vers celle qui n'avait plus de tête.

L'intérieur semblait épais, confortable et bien isolé pour protéger son porteur. Mais John ne comprenait toujours pas de quoi.

Il examina les bras, et remarqua quelque chose au niveau de la main gauche – ou plutôt l'espèce de pince qui faisait office de main. Une sorte de glyphe était gravé à l'intérieur de la paume, et luisait faiblement.

Une main gauche, une plaque située au niveau d'une main gauche. John commença à se dire que les deux pouvaient aller ensemble.

Il continua de manière plus approfondie son examen de l'armure, et finit par comprendre qu'elle se démontait aussi au niveau de la taille, ce qui permettait de l'enfiler morceau par morceau. Il enfila le pantalon, puis la pièce du torse et des bras en la verrouillant sur le bas.

L'ensemble n'était finalement pas très agréable à porter, les jambes étaient un peu courtes par rapport à sa morphologie et le gênaient au niveau de l'entrejambe ; les bras, quant à eux, étaient beaucoup trop longs, et il aurait du mal à manipuler quelque chose dans cette armure. Il avait déjà eu un peu de mal à assembler le torse et le bras de l'armure avec ses bras qui n'atteignaient que difficilement les extrémités, et avaient plutôt tendance à flotter dans les manches. En constatant cela, John se demanda si, le cas échéant, il serait capable de se défendre. Il parviendrait peut-être tout juste à donner des coups de bouts de bras vides, ce qui suffirait peut-être à écarter les cadavres animés, mais s'avérerait insuffisant contre quelque chose de réellement hostile.

D'un autre côté, s'il y avait quelque chose de réellement hostile là-dedans, il aurait dû me repérer depuis longtemps, vu comme j'ai tourné en rond dans ces couloirs depuis des heures.

Il ramassa le casque et le plaça aussi bien que possible sur sa tête en s'assurant qu'il s'emboîtait bien sur le col. Les deux énormes

yeux bombés faisaient office de visière, mais leur forme et leurs emplacements troublaient la vision de John. Il examina la pièce à travers cette nouvelle vision, en essayant de bien situer l'emplacement de la porte, ce qui était loin d'être facile alors que les murs et les coins apparaissaient tordus à travers les yeux bombés.

John esquaissa prudemment quelques pas. L'armure avait peut-être été pensée pour être confortable, mais pas forcément pour quelque chose de tout à fait humain. De plus, elle était lourde et il devait au préalable s'habituer à son poids. Il ne bougea que très lentement, et essaya de s'écarter des deux autres armures : il craignait de les renverser dans un faux pas et de tout faire s'écrouler, sans parler du risque de ne pas pouvoir se relever dans sa propre armure.

Il avança à pas lents et mal assurés en se dirigeant vers la porte. Avec les deux globes en guise de visière, il la voyait en double et sa forme se tordait dans tous les sens au moindre mouvement qui déplaçait son angle de vue. Il frôla de près les deux autres armures, dont il avait mal évalué la distance, mais heureusement sans tomber ni rien renverser.

Enfin il se trouva face à la porte, et souleva son bras de manière à placer l'intérieur de la « main », une manœuvre difficile alors que sa propre main était quelque part dans la manche et ne parvenait pas à en atteindre le bout. Mais à force d'essayer, il parvint à faire entrer l'intérieur de la main-pince et la plaque de verre en contact.

Des crissements et des cliquetis se firent entendre tout près de ses oreilles, ce qui le fit à nouveau bondir et il manqua de tomber. Il se rattrapa de justesse en constatant que la porte s'ouvrait.

Derrière, il n'y avait qu'une petite salle à peine assez grande pour s'y tenir, mais c'était déjà une avancée, et une seconde porte identique à la première se dessinait de l'autre côté. John avança avec prudence et se retrouva vite à l'intérieur de la salle.

À peine eut-il le temps de regarder les murs et d'essayer d'en comprendre la forme malgré le filtre déformant des deux globes, que la première porte se referma derrière lui.

Voyant qu'il était à présent complètement enfermé dans ce réduit, John se précipita vers la première porte à la recherche d'une autre plaque qui lui permettrait de la rouvrir, mais sans rien trouver.

Et les cliquetis et les crissements reprirent dans ses oreilles sans crier gare. Le bruit le désorientait et lui donnait l'envie de retirer immédiatement son casque, mais ses mains perdues dans les longues manches de l'armure ne parvenaient pas à atteindre quoi que ce fût. Il ne pouvait rien faire, sinon se recroqueviller dans le réduit en priant pour que ces bruits affreux s'arrêtent.

Enfin ils cessèrent et la porte s'ouvrit ; non pas la première, mais la seconde, celle dont John ne savait pas encore sur quoi elle donnait.

Elle donnait sur le noir complet.

Enfin, pas tout à fait complet. Le noir était semé de milliers et de milliers d'étoiles, un peu comme le ciel nocturne, sauf que celui-là n'était pas limité par la terre : au-dessus comme au-dessous, le ciel étoilé semblait se prolonger indéfiniment.

John fit prudemment un pas vers l'avant pour mieux voir, mais contrairement à ce qui s'était passé jusque-là, son corps et son armure lui parurent étonnamment légers. Légers à tel point qu'il eut l'impression de s'envoler, et que ce qui aurait dû être un simple petit pas devint un grand bond en avant. Un bond si grand qu'il le propulsa directement hors de la pièce et au milieu du ciel nocturne.

Non !

John essaya de s'accrocher à quelque chose, mais avec des pinces au bout de son armure et des mains perdues dans les manches, c'était impossible. Il se mit à dériver comme s'il était en train de flotter dans des eaux troubles, agitant les bras comme un forcené sans parvenir à atteindre quoi que ce soit.

L'idée de nager pour revenir en arrière lui traversa l'esprit, mais son armure inconfortable et la panique l'empêchaient de faire des mouvements efficaces. Il avait beau se démenner, il ne parvenait qu'à s'éloigner de plus en plus de la pièce dont il était sorti.

Je ne vais jamais arriver à y retourner...

Le seul avantage était qu'au fur et à mesure qu'il s'éloignait, il voyait de mieux en mieux ce à quoi « y » faisait référence. Au début, il n'avait vu qu'un grand mur métallique percé de la porte par laquelle il était sorti, puis son champ de vision s'élargissait de plus en plus, et il commençait à voir que le mur métallique n'était en fait qu'une partie d'un socle sur lequel reposait autre chose. Une autre

chose qui se révéla progressivement devant les yeux ébahis de John, alors qu'il commençait à s'élever et à commencer à regarder par le dessus.

Le socle était immense. John se mit à le survoler et il n'en voyait qu'à peine les limites. Et au-dessus se détachaient d'immenses dômes, plus grands que des villes et formés du même métal que leur socle. Il devait y en avoir une bonne dizaine.

John réalisa que sous chacun de ces dômes devait se trouver un monde. L'un était Dead End City. Un autre était Yoshiwara. Et tous les autres, il ne pouvait que les imaginer, si du moins son imagination pouvait les concevoir.

Alors c'est ça... Des mondes reliés les uns aux autres par ce socle, mais chacun isolé sous un dôme au milieu de l'immensité du vide.

Ned, Abbie, Slim... Ruby Rose... Akahana... Vous pensez tous vivre avec vos contraintes, mais aussi libres que vous le pouvez. Et pourtant, vous êtes tout sauf libres. Vous êtes enfermés sous ces dômes de métal comme des poissons rouges dans leurs bocaux...

Une larme lui vint à l'œil en réalisant cela. Il se souvint de la gentillesse un peu bourrue de Ned, des inquiétudes mêlées de superstition d'Abbie, du gentil franc-parler de Ruby Rose et du raffinement délicat d'Akahana. Tous ces êtres humains si précieux, si uniques et si désireux de vivre, et qui vivaient en réalité une vie sans aucun sens dans cette boîte de conserves géante au milieu de nulle part.

Une vie où la plupart d'entre eux avaient déjà dû l'oublier.

C'est peut-être mieux pour eux, au fond. Parce que je crois que je vais mourir.

Il était perdu au milieu de ce vide sombre, sans autre abri qu'une armure qui n'était même pas adaptée à son corps. Personne ne semblait savoir qu'il était là. Personne ne serait en mesure d'aller le chercher.

Cette fois, c'était vraiment la fin. Il allait tôt ou tard mourir de faim, ou étouffé dans son armure, et John Sterling, le si dévoué croque-mort de Dead End City, ne serait plus rien qu'un point dans l'espace, oublié de tous, et abrité par les dômes des regards de ceux

qui pourraient se souvenir de lui.

XVII

Alors que John se laissait dériver et se préparait avec résignation à l'inévitable, il lui sembla voir quelque chose de massif qui arrivait à grande vitesse près de lui. Il n'eut pas le temps de voir de quoi il s'agissait, quand les vers métalliques tant redoutés surgirent de nulle part et se mirent à le serrer fermement.

Il hurla et essaya de se débattre. Mais dans cet endroit où tous ses mouvements étaient erratiques, il lui était impossible de les esquiver comme il l'avait fait dans les salles souterraines. Les vers, eux, se mouvaient si bien dans cet espace étrange que ce devait être leur milieu naturel.

En quelques secondes seulement, John fut si bien serré qu'il lui était absolument impossible de se dégager, à moins, peut-être, de retirer son armure. Et encore, cela ne lui offrirait peut-être qu'un très court répit avant que les vers ne s'en rendent compte et ne le rattrapent.

Des chuintements et des cliquetis retentirent à nouveau dans ses oreilles.

« Non ! Lâchez-moi ! Laissez-moi tranquille ! »

Les bruits continuèrent encore quelques secondes et John tenta de les couvrir avec ses propres cris, puis ils se turent. Mais les vers ne relâchaient pas leur étreinte, et il sentit qu'ils commençaient à le tirer vers un autre endroit.

Ils vont me ramener vers une de ces salles où on prépare les morts pour en faire ces créatures grises... J'espère au moins qu'ils vont me tuer avant de me faire subir ça...

Ce n'était pourtant pas vers le socle de l'immense structure

métallique qu'il était tiré, mais vers un autre bloc de métal. Peut-être celui qu'il avait aperçu en train d'arriver à grande vitesse.

Lorsqu'il arriva assez près de l'autre bloc, il vit s'ouvrir une porte similaire à celle par laquelle il était sorti, et les vers le relâchèrent brusquement pour le jeter vers l'ouverture. Il se cogna à la paroi tandis que la porte se refermait.

Les cliquetis qui l'effrayaient tant se firent à nouveau entendre dans son casque, mais ils furent très brefs. John les remercia silencieusement de s'être tus aussi vite, d'autant plus que l'environnement commençait à devenir moins hostile : il sentit qu'il cessait de flotter, et se posa en douceur sur ce qui devait être le sol. Sentir qu'il avait de nouveau des appuis solides élimina immédiatement une partie de son angoisse.

Et la disparition des vers était elle aussi un grand soulagement.

Mais quand l'autre porte du réduit, celle qui devait donner sur l'intérieur du nouveau bloc, s'ouvrit, John sentit l'angoisse monter à nouveau dans ses tripes.

Il venait de découvrir beaucoup de choses terribles sur ce dont il venait. Mais au moins, c'était un lieu qu'il connaissait en partie. Cette fois, il entra dans une autre structure, elle aussi perdue au milieu de l'espace et dont il ne savait absolument rien.

Mais retourner en arrière ne serait synonyme que de mort lente, ou d'éternelle récupération par les vers de métal jusqu'à ce qu'il accepte d'entrer. Il n'avait plus le choix.

Il fit lentement un pas pour sortir du réduit, et se retrouva dans une pièce semblable à celle dont il était parti, où trois autres armures identiques à la sienne attendaient leurs utilisateurs. Aussi immobiles que celles de la pièce de départ, elles devaient être vides et il n'y avait pas d'autre présence à l'intérieur.

John avança vers les autres armures, et avec le retour de ses appuis, il constata de nouveau à quel point celle qu'il portait était mal adaptée. Il porta les mains à son casque à travers les manches et parvint après quelques tentatives à le faire coulisser et à le détacher du reste. Retrouver une vision normale lui fit pousser un grand soupir de soulagement.

Il se hâta, avec des gestes maladroits, de séparer le haut et le bas

du corps, et se débarrassa enfin de l'armure toute entière, soulagé d'en sortir enfin. Elle reposait au sol en trois morceaux, l'air un peu piteux à côté des trois autres armures impeccablement rangées et montées. Il décida d'essayer de la ré-assembler et de la remettre en place avec les autres. L'entreprise n'était plus si difficile, à présent qu'il pouvait se servir de ses mains normalement, et il parvint à lui donner une allure comparable à celles qui étaient déjà rangées.

Alors qu'il contemplait le résultat, les crissements et les cliquetis se firent à nouveau entendre. Mais cette fois, ils ne résonnaient pas directement dans ses oreilles, mais ils venaient de derrière lui.

Il se retourna d'un seul coup, et le spectacle qu'il vit le glaça de terreur.

Deux êtres venaient d'arriver par la porte, et il comprit pourquoi l'armure qu'il avait enfilée avait une forme si bizarre. Elle avait de toute évidence été conçue pour eux.

Ils avaient la forme générale d'humains avec deux bras et deux jambes, mais la ressemblance s'arrêtait là. Au lieu d'avoir la teinte de la carnation, leur peau était comme du métal souple, irisée de vert et d'argent, mais elle était en partie recouverte de ce qui devait être des vêtements, une tunique et un pantalon aux apparences elles aussi métalliques ; ils étaient argentés pour l'un et d'un rouge sombre pour l'autre.

Des manches trop longues pour des humains dépassaient deux mains, qui ressemblaient davantage à des pinces et n'avaient que trois doigts qui se terminaient en pointes. Mais c'était surtout leur tête qui effrayait John et le poussait à reculer entre son armure et les autres.

Une tête d'insecte. De guêpe géante. Avec d'énormes yeux à facettes, de fines antennes qui leur retombaient sur les côtés, un visage lisse qui se terminait en pointe avec deux mandibules qui dépassaient légèrement de l'ensemble. Fines, aussi pointues que les griffes, et peut-être venimeuses. Pour John, c'étaient des menaces.

Les deux monstres émirent de brefs cliquetis et s'avancèrent vers lui.

« Non ! dit-il en reculant. Ne me touchez pas ! Laissez-moi tranquille ! »

Il essaya de reculer davantage, mais il était déjà si près du mur que son dos toucha très vite la paroi. À sa gauche, il y avait l'armure qu'il venait juste d'enlever et de remonter ; à sa droite, une autre armure. Devant lui, les deux créatures qui s'avançaient, derrière elles, la seule porte de la pièce qui ne donnait pas sur l'espace sombre.

Il n'avait aucun moyen de s'échapper.

« Laissez-moi ! Ne me touchez pas ! »

Il voulut faire de grands gestes pour les repousser, mais ne parvint qu'à renverser son armure qui s'écrasa à terre dans un grand bruit métallique. Les deux monstres tournèrent la tête vers l'armure, mais sans y accorder plus que quelques fractions de seconde d'attention, et continuèrent d'avancer vers John. Celui-ci constata avec horreur que l'une d'entre elles tenait un objet vert, dont la taille et la forme étaient à peu près celles d'un piment et qui émettait une lueur étrange.

Et elle la tendit vers lui.

« Non ! Arrêtez ! Enlevez cette chose de là ! »

John se recroquevilla entre les armures, battit des bras comme un forcené pour repousser les deux hommes-insectes, mais l'un d'entre eux lui saisit fermement les deux mains entre ses pinces, tandis que l'autre continuait de tendre le menaçant objet vert, et faisant fi des efforts de John pour se débattre, il le lui colla sur la tempe gauche. L'objet adhéra à sa peau et dès que les monstres le lâchèrent, il essaya immédiatement de le retirer, quand il entendit des mots.

« Crriii... N'enlevez pas le transmetteur. »

La voix, bien que dépourvue d'intonation et entrecoupée de crissemments comme ceux qu'il avait entendus jusque-là, parlait dans sa langue. John releva la tête, car il venait de se rendre compte qu'elle venait des deux hommes-insectes. Celui à la tunique rouge avait les mandibules qui remuaient encore légèrement. John était sûr qu'il s'en était servi pour parler.

« Qui me parle ? C'est vous ?

– C'est nous... Tchika tchika... Le transmetteur que nous avons posé sur vous effectue... crriii... la traduction en temps réel. Le rendu dans votre langue... crriii... n'est pas optimal mais il permet la

compréhension mutuelle. »

John ne sut pas quoi répondre. Il se contenta de hocher la tête. Des tas de questions se bousculaient dans sa tête et il ne savait pas par laquelle commencer.

Mais ce furent les hommes-insectes qui prirent l'initiative de parler.

« Tchika tchika... Nous sommes désolés.

– Désolés ? Pour quoi ?

– Pour vous... Tchika tchika... Vous n'auriez jamais dû en passer par tout cela. L'épreuve a été terrible... crrriiii... et nous savons qu'elle vous a fait souffrir. Quelque chose n'a pas... tchika tchika... fonctionné.

– Je ne vous comprends absolument pas. Qu'est-ce qui n'a pas fonctionné ?

– L'inhibiteur... crrriiii... mnémonique. Il a été parasité... crrriiii... par un autre circuit. C'est la première fois que nous sommes confrontés à ce genre... tchika tchika... de défaillance...

– Attendez. L'inhibiteur quoi ? »

La conversation engendrait une sorte de frustration chez John. Il comprenait les deux créatures, en essayant de passer outre les crissemments et les cliquetis qui parasitaient encore leurs paroles, mais les mots qu'il entendait n'avaient pas de sens.

Le monstre en tunique argentée se tourna vers son acolyte, puis reprit la parole.

« Il faut peut-être... crrriiii... que nous reprenions tout depuis le début.

– Tchika, ajouta l'autre en hochant la tête. Tous les humains des Dômes ont... crrriiii... un inhibiteur mnémonique. Ce qui signifie... tchika tchika... un effaceur de mémoire. »

Les mots « effaceur de mémoire » évoquaient bien des choses à John. Son arrivée à Dead End City sans savoir d'où il venait, et sans se poser cette question avant d'être en danger de mort et abandonné de tous. Lucy Hamill, sa maladie que même son propre mari n'arrivait pas à voir, et sa mort oubliée de la ville entière au bout de deux jours. Et Ruby Rose qui oubliait que le maire la frappait. Seul John s'était souvenu de tout cela, ce qui lui avait valu tous ses

ennuis.

L'inhibiteur mnémonique n'a pas fonctionné...

« Comment ? Vous voulez dire que c'est à cause de vous que les gens ont oublié toutes ces choses ? »

Les deux créatures ne répondirent pas, sinon par un faible crissement.

« Pourquoi avez-vous fait ça ? Répondez-moi ! »

Les deux créatures se retournèrent pour quitter la pièce, et lui firent signe de le suivre.

« Crriiii... Il serait difficile de vous donner une réponse complète sans vous exposer le contexte historique... tchika tchika. Nous allons vous emmener à la salle holographique... tchika tchika... où vous aurez un meilleur aperçu de la situation. »

John n'avait pas la moindre idée de ce qu'était une salle holographique, mais la perspective de comprendre enfin de quoi il retournait le fit suivre les hommes-insectes dans le couloir. Ils le menèrent jusqu'à une grande salle sombre, au milieu de laquelle une grande table ronde brillait faiblement. L'homme-insecte à la tunique argentée fit signe à John de s'approcher de la table, tandis que l'autre actionnait une étrange machine.

« Crrriiii... dit-il. Nous allons commencer par quelques images d'archives... »

La lumière de la table augmenta, et John put, à sa grande surprise, observer un monde miniature, qui ressemblait d'une certaine manière à une exposition de jouets, sauf qu'en approchant la main pour en toucher un élément, il ne saisit que le vide.

Et cette maquette ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait. Il y avait des humains qui se déplaçaient tout en bas, certains à pied, d'autres dans des véhicules de métal à la forme étrange qui se déplaçaient sans chevaux, et apparemment plus vite que les chariots et les diligences.

Le paysage non plus n'avait rien de familier. John chercha vainement la terre et la nature, et ne trouva que quelques arbres plantés dans une substance d'un gris triste et sombre qui recouvrait tout le sol. Les maisons, quant à elles, étaient gigantesques et présentaient toutes de nombreux étages ; si certaines avaient encore

une architecture vaguement familière avec de la pierre de taille ou des briques, d'autres, les plus grandes, étaient de véritables monuments de verre et de métal.

John jeta un regard interrogatif aux deux créatures, et celle à la tunique argentée désigna la maquette en expliquant :

« Ceci... tchika tchika... est l'une des images que nous avons prises de vos semblables et de leur habitat au début de notre contact... crriiii... avec la Terre. Voici à quoi ressemblait... crriiii... la civilisation humaine à notre arrivée. »

Le regard de John allait de son interlocuteur à la maquette, avec toujours plus de questions dans sa tête. Ni l'architecture ni la technologie n'avait de point commun avec ce qu'il avait vu à Dead End City et à Yoshiwara.

« Qu'est-il arrivé à la Terre ?

– Votre évolution... crriiii... allait dans le mauvais sens. Vous étiez capable de grandes choses, mais vous gaspilliez votre énergie et vos vies... tchika tchika... à vous battre entre différents peuples. Notre propre espèce... tchika tchika... n'a pas cette notion de différence entre les peuples... crriiii... aussi nous avons tenté de vous aider, et de vous empêcher de vous battre entre vous. »

John n'avait pas la moindre idée de quelles guerres ils parlaient, mais le concept général était facile à comprendre. Son pays – ou du moins ce qu'il considérait jusqu'à récemment comme son pays – s'était fondé sur des guerres d'indépendance. Les colons qui avaient fondé Dead End City avaient dû se battre contre les Indiens pour leur territoire. Les humains finissaient toujours par se battre entre eux.

« Et vous avez réussi à les... à nous en empêcher ?

– En quelque sorte... crriiii... si ce n'est qu'ils se sont unis, provisoirement... tchika tchika... contre nous. »

La maquette disparut brutalement de la table et fut remplacée par l'image de plusieurs blocs de métal comme celui où ils se trouvaient. Des flèches de feu fendaient le ciel, et l'un des blocs explosa.

« Tchika... La guerre a été terrible. Il y a eu d'énormes dégâts, dans leur camp comme dans le nôtre. À la fin... crriiii... les humains étaient pratiquement exterminés, ce qui a de fait mis fin aux hostilités... tchika tchika... mais nous avons nous aussi essuyé de

lourdes pertes... crriii...

– Que s’est-il passé ? Que sont devenus les humains ? »

L’homme-insecte marqua une pause avant de répondre.

« Tout indique... tchika tchika... que s’ils avaient été les vainqueurs, les humains nous auraient tous détruits jusqu’au dernier... Crrriiii... Mais selon nos propres lois, nous ne pouvions pas détruire une espèce entière, fût-elle nuisible... Nous avons donc... crriii... retirés les survivants de leur planète ravagée par la guerre, et nous avons... tchika tchika... bâti des stations spatiales destinées à les garder en vie. »

Une nouvelle pause, puis :

« Les humains ne supportaient pas de vivre loin de leur planète. Tchika tchika... Et leurs pensées négatives, leur souffrance, crriii... tout cela émettait, et émet toujours, des ondes télépathiques extrêmement nocives pour notre... crriii... espèce. Alors nous avons dû trouver un autre moyen. Tchika tchika... C’est ainsi qu’ont été conçus les Dômes. Des mondes clos imitant ce que les humains... tchika tchika... considèrent comme les meilleures périodes de leurs différentes civilisations... crrriiii... Dans les Dômes, les humains parvenaient à vivre à peu près normalement... crrriiii... et pour leur éviter toute pensée négative, nous effaçons régulièrement... tchika tchika... leur mémoire, et nous guérissons leurs blessures. »

John pensait à nouveau aux événements qui lui avaient fait quitter Dead End City. La détresse d’une Ruby Rose tuméfiée, puis son amnésie le lendemain matin alors que toutes ses blessures avaient guéri d’un seul coup.

« Crrriiii... C’était le seul moyen que nous avons trouvé pour que les humains restent en sécurité dans les Dômes. Les pensées négatives... tchika tchika... en plus d’être nocives pour nous, le sont aussi pour les humains... Crrrii... Elles les rendent dangereux pour eux-mêmes et pour leurs congénères. Nous devons les contenir et... tchika tchika... les réduire autant que possible.

– Et vous comptez parquer les humains éternellement en effaçant leur mémoire et en espérant qu’ils ne s’en rendront jamais compte ? »

Les deux créatures croisaient John du regard.

« Mais ils ne s'en sont jamais rendu compte... tchika tchika. Vous êtes le tout premier à qui cela arrive. Nous n'avons encore jamais dû... crriiii... gérer une telle situation, aussi avons-nous pris le parti de tout vous dire afin d'éviter... crriiii... d'éventuelles pensées négatives de votre part...

– Hé bien, laissez-moi vous dire que c'est complètement raté ! Je ressens en ce moment tellement de pensées négatives, comme vous les appelez, que si ce que vous disiez était vrai, vous devriez tous les deux être en train de vous tordre de douleur !

– Tchika... Cependant nous savions que la probabilité d'éviter ces pensées négatives... crriiii... était faible. Nous nous sommes équipés de déflecteurs télépathiques individuels. Tchika tchika... Ils ont une autonomie limitée, mais devraient cependant être suffisants pour nous laisser le temps de vous expliquer la situation.

– J'ai l'impression de bien la comprendre, pourtant, la situation. »

Et je commence à souhaiter ne l'avoir jamais comprise. Tous ces gens prisonniers de ces monstres. Ils parlent de préserver les humains et de les faire vivre à peu près normalement, mais pour moi, c'est une bonne définition d'un zoo !

« D'ailleurs, vous n'avez pas répondu à ma question. Comptez-vous parquer les humains éternellement ?

– Pas du tout... tchika tchika. Nous surveillons attentivement leur évolution démographique.. crriiii... ainsi que leurs profils génétiques. Quand l'espèce sera revenue à un niveau suffisant pour que sa survie soit assurée... tchika tchika... en-dehors de ce qu'ils pourraient se faire à eux-mêmes, bien sûr... crriiii... nous les relâcherons sur une planète sans vie intelligente où ils seront libres de vivre leur vie à nouveau.

– Avec leur mémoire à nouveau effacée ?

– Avec des... crriiii... notions de base. Suffisantes pour assurer leur survie sur la planète que nous aurons... tchika tchika... choisie. Les humains se réinventeront une histoire, ils sont très... crriiii... doués pour cela. »

L'homme-insecte marqua une nouvelle pause et émit quelques cliquetis dont John n'eut pas de traduction.

« Notre seul but dans ces Dômes... tchika tchika... est de

préservé l'espèce humaine. Elle ne sera peut-être plus jamais... crriiii... telle qu'elle était, mais nous lui donnons une chance de reprendre... tchika tchika... un nouveau départ. »

John regarda les créatures. Puis regarda la table, en pensant à ce qu'il venait de voir. Et se demanda si, dans le cas où les rôles auraient été inversés, l'humanité en aurait fait autant.

Il pensa au maire de Dead End City qui était prêt à faire lyncher ceux qu'il surprenait à trop s'approcher de Ruby Rose. Aux gens de Yoshiwara qui, dès qu'ils avaient vu un étranger, s'étaient empressés de rire de lui. C'étaient ces gens-là qui détenaient le pouvoir, chez les humains.

La conclusion était sans appel : si les humains avaient gagné contre ces créatures, aucune d'entre elles ne serait probablement encore en vie.

Deux sentiments se combattaient en lui. Si sa fierté blessée se révoltait toujours contre ceux qui les avaient tous enfermés et privés de leurs souvenirs, elle côtoyait désormais un sentiment de honte devant ces êtres qui avaient déployé tant de moyens pour préserver une espèce contre laquelle ils avaient combattu.

Pourtant, une autre question lui vint à l'esprit, et celle-là n'était, à ses yeux, pas du tout glorieuse pour les hommes-insectes.

« Et les cadavres ?

– Crriiii... Les cadavres ?

– Oui ! Ces créatures grises que j'ai croisées dans vos couloirs souterrains, qui marchent comme des automates et qui ressemblaient à des gens que j'ai connus ! »

Il tremblait et les larmes lui vinrent aux yeux quand il ajouta :

« Il y avait une femme en particulier... Elle s'appelait Lucy Hamill, ou du moins c'était le nom qu'on lui donnait. Et à cause de vos agissements bienveillants, son corps ne trouve pas le repos et personne ne se rappelle qu'il faut pleurer le souvenir de son âme ! »

Les deux monstres se regardèrent à nouveau.

« Crriiii... Nous ne comprenons pas. Oui, nous emportons les corps des morts, quand leur état le permet, afin de leur donner... crriiii... une utilité.

– Une utilité ?

– Vous devez comprendre... crriiii... que nous n'avons pas la même vision du traitement des cadavres que votre espèce. Tchika tchika... Rien ne doit être gaspillé pour nous, car nos ressources et notre force de travail... tchika tchika... ont été largement entamées par les combats que nous avons menés contre les humains. Crriii... Aussi, il est vrai, nous récupérons vos cadavres à chaque fois que nous le pouvons... crriiii... et grâce à un procédé que nous avons mis au point, nous en faisons... crriiii... des automates capables de réaliser des tâches simples. Cela augmente nos capacités... tchika tchika... et avec elles, les moyens que nous avons pour assurer votre survie.

– Mais vous devriez savoir que nous avons du respect pour nos morts. Vous le savez forcément puisque vous devez savoir que je suis un croque-mort. Et sachant que nous les enterrons avec tout ce soin et ce respect, vous les utilisez quand même ?

– Tchika... Nous ne voulons ni ne pouvons modifier votre manière de penser. Même si nous effaçions complètement votre mémoire, crriiii... vous finiriez par reprendre les mêmes schémas. Aussi avons-nous décidé... crriiii... de ne pas interférer là-dessus. Mais nous avons nos propres choix, crriiii... et notre propre manière d'agir, et nous l'avons jugée plus appropriée aux contraintes de la situation. Tchika tchika... Afin de causer le moins de perturbations possible, nous vous avons laissé traiter vos morts à votre façon... crriiii... mais dès que vous vous ne vous intéressez plus aux corps, nous les récupérons. Heureusement, cela prend généralement... crriiii... assez peu de temps. »

Les vers métalliques qui emportent les cadavres à Dead End City. Les cabanes de crémation qui remplacent mystérieusement les corps par des cendres à Yoshiwara. Si je n'avais pas eu ces cauchemars, qui aurait pu se douter que les morts disparaissaient ?

« Récupérer les corps... crriiii... est directement utile à votre propre survie. Les naissances ne suffisent pas... crriiii... à augmenter rapidement la population, aussi utilisons-nous l'ADN des morts.

– L'ADN ? »

L'homme-insecte secoua la tête.

« Tchika... Excusez-nous. La civilisation à laquelle nous vous

avons intégré ne dispose pas... crriii... des connaissances scientifiques nécessaires pour comprendre ceci. Disons que c'est une substance présente dans votre corps et qui... crriiii... détermine ses caractéristiques générales et particulières. Pour qu'une espèce du type de la vôtre survive... tchika tchika... elle a besoin d'une certaine diversité dans ses caractéristiques. C'est pourquoi, quand nous le pouvons... tchika tchika... nous récupérons cette substance dans vos cadavres, et nous opérons un brassage artificiel... crriiii... pour créer de nouveaux individus aux caractéristiques uniques. Quand ils sont prêts... crriiii... nous les ajoutons aux Dômes dont la population a besoin d'être augmentée. »

John repensa à sa propre arrivée à Dead End City avec Ned et Abbie. Trois personnes dans un chariot sorti de nulle part, qui n'avaient aucun souvenir de ce qu'ils avaient fait avant d'arriver – et pour cause.

Le nouveau croque-mort et ses assistants, faits à partir de morceaux de cadavres !

Son souffle était court. À présent qu'il venait de comprendre qu'il était fait de cadavres, il était envahi par l'idée que son corps risquait à tout moment de se décomposer ou de rejoindre les morts dont il s'était occupé. Les créatures durent s'en rendre compte, car ils s'empressèrent d'ajouter :

« Même si vous faites partie... tchika tchika... de ceux qui ont été créés à partir d'ADN récupéré, vous n'êtes pas moins vivant que ceux qui sont nés de la manière normale. Tchika tchika... Vos corps suivent exactement le même cycle de vie que si vous aviez été conçu par la reproduction humaine naturelle. »

John n'était qu'à moitié convaincu.

« Tchika... Vous êtes un humain et tous les humains sont importants pour notre projet, insista l'homme-insecte. Encore une fois, nous sommes désolés que vous soyez passé par ces épreuves. Cela n'aurait jamais dû se produire... crriiii... et nous aurions préféré vous les épargner.

– Mais cela s'est produit. Et maintenant que vous m'avez dit tout cela, qu'est-ce que vous comptez faire de moi ? »

Il craignait d'entendre la réponse à cette question, mais il savait

qu'elle serait posée tôt ou tard.

Est-ce qu'ils vont me tuer ? Ils disent que tous les humains sont importants, mais si je devenais une menace pour leur projet parce que j'en sais trop ? Leurs lois leur interdisent de détruire une espèce, mais en détruire un représentant pour sauver le reste pourrait ne pas leur poser de problème... Mais d'un autre côté, si leur but avait été de se débarrasser de moi, il leur aurait suffi de me laisser dériver en-dehors des Dômes au lieu de me récupérer comme ils l'ont fait.

Mais quel genre de vie pourrai-je vivre, maintenant que je sais ce que tous les habitants des Dômes ignorent ?

« Crrriiii... Perdre un humain doté d'une intelligence et d'une capacité de survie telle que vous serait très dommageable pour le projet des Dômes. Cependant... tchika tchika... pour assurer la continuité de ces mêmes Dômes, il est impossible de vous renvoyer... crrriiii... avec ce que vous en savez.

– Qu'est-ce que vous allez faire, alors ?

– Nous allons tout simplement réparer... crrriiii... votre inhibiteur mnémonique. Et vous renvoyer ensuite dans l'un des Dômes.

– Vous ne pouvez pas faire ça ! »

John recula et chercha du regard la sortie de la salle holographique. Mais la porte était fermée, et l'homme-insecte en tunique rouge se tenait tout près, barrant le passage à toute tentative d'évasion.

« C'est la meilleure chose à faire... tchika tchika. Vous ne sentirez rien, et une fois votre mémoire effacée... crrriiii... ce sera comme si tout ce qui vous est arrivé n'avait jamais existé. Vous n'en souffrirez en aucune manière... tchika tchika. Vous aurez seulement l'impression de vivre une vie normale.

– Quel genre de vie normale pouvez-vous me proposer ? J'ai failli me faire lyncher à Dead End City !

– Cela n'arrivera pas une seconde fois... tchika tchika. D'abord parce que vous n'aurez plus de problème avec votre inhibiteur mnémonique... crrriiii. Ensuite parce que nous pouvons réécrire la mémoire de tous les habitants pour qu'ils oublient totalement votre... crrriiii... premier passage. »

La créature en tunique rouge manipula plusieurs commandes, et

une image de Dead End City apparut sur la table. C'était *L'As de Cœur* qui se trouvait au centre, et John reconnut, devant l'entrée du saloon, l'élégante silhouette de Ruby Rose. Même s'il savait que ce n'était qu'une image, il tendit doucement la main vers l'exquise miniature de la jeune femme.

L'homme-insecte en tunique argentée remarqua son geste et continua :

« Après votre évasion, crriiii... nous avons visionné les images de ce Dôme. C'est ainsi que nous avons compris la défaillance de votre inhibiteur... tchika tchika... mnémonique, ainsi que le fait que cette femelle humaine était une source de troubles pour vous. Tchika tchika... Voilà ce que nous vous proposons. Vous allez retourner dans le Dôme que vous appelez Dead End City... crriiii... mais en tant que compagnon légitime de cette femelle. Votre mémoire, la sienne, celle de l'humain nommé Dudley Harrington... crriiii... et celles de tous les habitants du Dôme, toutes seront réécrites. Pour tout le monde, la situation sera normale, et aura... tchika tchika... toujours été la même. »

John considérait l'image miniature de Ruby Rose tout en réfléchissant à l'offre. Pour lui qui avait dû subir les foudres du maire de Dead End City pour avoir approché de trop près la jeune femme, devenir son compagnon légitime était plus que tentant. Il se vit arpenter les rues de la ville avec Ruby Rose à son bras, en tant qu'épouse et non plus que prostituée – mieux encore, elle ne l'aurait jamais été – et sans craindre que quelqu'un d'autre ne la revendique.

Mais sur la maquette, le saloon étendait son ombre sur Ruby Rose. Quoi que les hommes-insectes puissent faire pour sa mémoire ou pour celles des autres habitants de Dead End City, au moment présent, John savait que la jeune femme était une prostituée comme toutes celles qui travaillaient à *L'As de Cœur*, et que modifier sa mémoire ne modifierait pas son passé, fait de coucheries sordides et de coups généreusement donnés par le maire, dont elle avait peut-être guéri mais qu'elle n'avait pas moins subis.

« Je ne peux pas faire ça, dit-il finalement.

– Tchika tchika... Pourquoi ? Cela nous semblait être la meilleure solution.

– Vous considérez que notre mémoire n’est qu’une donnée et que vous pouvez la modifier à l’infini. Mais changer nos mémoires ne changera pas ce qui s’est passé. Et en ce moment même, je sais ce qui s’est passé à Dead End City et je ne veux pas mentir à Ruby Rose !

– Mais vous n’aurez pas l’impression de lui mentir... tchika tchika... puisque vous ne vous souviendrez plus de rien vous-même.

– Même si je ne m’en souviens plus demain, aujourd’hui je sais encore tout.

– Crrrii... Très bien. Si vous ne voulez pas retourner dans le Dôme de Dead End City, il y a d’autres options. Au cours de votre évasion... crrrii... nous vous avons également repéré dans le dôme qu’on appelle Edo-Yoshiwara. »

L’image de Dead End City disparut pour être remplacée par une représentation du paysage exotique de Yoshiwara.

« Un autre scénario qui serait aussi... crrrii... envisageable serait de vous ré-établir dans ce Dôme. Évidemment, nous intégrerons dans votre mémoire les bases de leur langage. Tchika tchika... Avec une petite reprogrammation mnémonique, moins importante... crrrii... que dans le Dôme de Dead End City, vous deviendriez un riche étranger et le client en titre... tchika tchika... de la femelle humaine nommée Akahana. »

L’homme-insecte désigna de sa pince la maison d’Akahana.

« Tchika... Il y aurait besoin d’une reprogrammation là aussi, mais elle demanderait moins de travail que dans le Dôme de Dead End City. Tchika tchika... Si vous insistez pour considérer cela comme un mensonge, le mensonge serait moindre... crrrii. Cette option vous conviendrait-elle mieux ? »

John regarda la maquette de Yoshiwara. Ses constructions exotiques, sa langue mystérieuse, les gens qui riaient et les dizaines de nuances de soie colorées des robes. Et la beauté fragile d’Akahana, et sa gentillesse quand elle s’était occupée de lui.

Mais il ne se voyait pas vivre là-bas nos plus. Pas en tant que riche étranger qui accordait ses largesses à la jeune femme pour qu’elle s’offre à lui par devoir. Akahana aurait pu être une amie pour lui, mais il ne se sentait pas autorisé à lui demander autre chose.

Et s'il partait pour Yoshiwara, il laissait derrière lui Dead End City, et Ruby Rose, condamnée à être la maîtresse du maire, à être frappée par lui et à ne jamais s'en souvenir.

S'il retournait à Dead End City, c'était Akahana qu'il abandonnait. Précieuse Akahana, à l'esprit trop éveillé et trop curieux pour cet endroit, et condamnée à rester au milieu de ces hommes en quête de plaisir.

Les pensées de John sautaient de plus en plus vite de Yoshiwara à Dead End City, puis de Dead End City à Yoshiwara, sans pouvoir fixer son choix ni sur l'un ni sur l'autre. À chaque fois qu'il examinait l'une des deux options, il ne pouvait s'empêcher de penser aux souffrances de celle qu'il ne choisirait pas. Et aux mensonges qu'il ferait subir, même s'il ne s'en souviendrait plus, à celle qu'il choisirait.

À force de passer de l'une à l'autre, il commençait à avoir l'impression que sa tête allait exploser. Les larmes lui montaient aux yeux à l'idée que quelqu'un allait forcément souffrir de son choix. Il lui était impossible de résoudre le dilemme qu'on lui imposait.

À la fin il explosa de colère.

« Comment voulez-vous que je fasse un choix pareil, alors que je sais tout cela ? Toute la vérité sur vos Dômes et sur ce qui arrive à leurs habitants ? »

Il regarda d'un air de défi la créature à la tunique argentée, et ajouta :

« Je ne peux pas choisir. Aucun des choix que vous me proposez n'est acceptable. Et maintenant, qu'allez-vous faire ? »

L'homme-insecte le regarda sans bouger et émit quelques cliquetis dont John ne reçut pas la traduction. Puis il fit signe à son congénère de venir, tout en faisant lui-même quelques pas, de sorte que tous deux se retrouvèrent un peu à distance de John.

Ils eurent un petit conciliabule dans leur langue. John n'eut aucune traduction et il comprit que ce qu'ils se disaient ne devait pas être compris de lui.

Serais-je allé trop loin ? Ils ont affirmé le contraire, mais ils envisagent peut-être de me tuer quand même, si je ne me montre pas coopératif.

De toute façon, je suis enrhumé... Quoi qu'ils fassent, je ne vois pas comment je pourrais m'y opposer... Il est peut-être temps de faire face et de montrer à ces créatures que les humains peuvent mourir dignement.

Il les vit se rapprocher de lui et se dit que cela allait peut-être lui arriver dans quelques secondes seulement.

Mon seul regret sera d'avoir laissé Ruby Rose et Akahana dans leurs Dômes. Mais qu'est-ce que j'aurais pu faire face à ces créatures ? Je ne pouvais pas les sauver toutes les deux, de toute façon.

Peut-être que j'aurais dû essayer d'en sauver une quand même. Quitte à lui mentir.

Mais j'ai bien peur que ce soit trop tard de toute façon...

Les deux hommes-insectes étaient à présent face à lui.

« Sachez... tchika tchika... que nous comprenons votre point de vue, dit celui à la tunique rouge. Mais vous devez comprendre le nôtre aussi. Les humains doivent être maintenus dans les Dômes... crrrii... au moins pour quelque temps encore.

– Cependant... crrrii... nous sommes soucieux de respecter votre choix. Nous venons d'en discuter entre nous, et nous ne voyons... crrrii... qu'un seul moyen de concilier tous les points de vue.

– Vous allez me tuer, c'est ça ?

– Tchika... Non. Votre vie doit être préservée comme celle des autres. »

John entrevit une lueur d'espoir, et voulut reprendre la discussion, et peut-être revenir sur sa décision.

Mais il comprit que c'était trop tard quand l'homme-insecte à la tunique rouge pointa sur lui une sorte de tuyau métallique.

« Simplement... tchika tchika... nous ne pouvons pas vous garder ici. Crrrii... Nous devons vous renvoyer dans les Dômes. De gré ou de force. »

Il entendit un petit bruit, puis un nuage verdâtre jaillit du tuyau en le prenant à la gorge. Une odeur âcre emplissait son nez et sa bouche. Il toussa par réflexe, mais cela ne fit que lui faire inspirer davantage de gaz.

La salle holographique s'obscurcit encore, puis il comprit que

c'était ses yeux qui perdaient la vue. Ses jambes cessèrent de le porter et il s'écroula à terre.

« Ne lutez pas... tchika tchika. Nous faisons ceci uniquement pour votre bien et celui de l'espèce humaine. Quand vous vous réveillerez... tchika tchika... votre souffrance et vos pensées négatives auront disparu. »

Ce furent les dernières phrases qu'il entendit avant de s'évanouir.

XVIII

>Dôme Edo-Yoshiwara > Vérification de situation

Situation normale

*>Dôme Edo-Yoshiwara > Effacement des données relatives à
John Sterling*

Effacées

>Dôme Dead End City > Vérification de situation

Situation correcte. En attente d'un nouveau croque-mort

*>Dôme Dead End City > Vérification des données relatives à
John Sterling*

*Ancien croque-mort. Accusé d'avoir séquestré la prostituée Ruby
Rose. A fui la ville. Effacement des données ?*

>Négatif

>Dôme Hollywood 80 > Vérification de situation

Situation normale

*>Dôme Hollywood 80 > Vérification des prochains entrants
(liste d'une dizaine de noms)*

*>Dôme Hollywood 80 > Ajout de John Sterling aux nouveaux
entrants*

Ajouté

*>Dôme Hollywood 80 > Programmation mnémonique des
nouveaux entrants*

Liaison établie. En attente des données...

XIX

« Hé, Johnny, ça va, tu te réveilles ? »

Johnny Sterling se réveilla lentement, l'esprit encore tout embrumé. L'odeur des sièges imbibés de tabac froid, celle de l'essence, et le ronronnement du moteur de l'autocar le ramenèrent à la réalité.

Une réalité qu'il eut quand même du mal à appréhender, comme s'il s'était enfoncé bien trop profondément dans l'oubli du sommeil, et il lui fallut un certain temps pour tout se remettre en mémoire. Il s'appelait John Sterling, dit Johnny, et l'autocar où il se trouvait était en route pour Hollywood.

« Vise un peu ça, dit son voisin, ce serait dommage de ne pas profiter de la vue. »

Devant eux, les lettres géantes du mot HOLLYWOOD se tenaient à flanc de colline, semblant défier la nuit avec les spots qui les éclairaient. Tout un symbole du cinéma américain qui connaissait un renouveau dans ce début des années 1980, et où Johnny comptait bien faire carrière.

« Tu es réveillé maintenant ? insista son voisin. On a discuté tous les deux au début du voyage, tu te souviens ? »

Johnny le regarda d'un air toujours troublé par le sommeil, et le visage du jeune homme à la coupe mulet rousse ne lui dit d'abord absolument rien. Puis des mots et des images remontèrent dans son cerveau, et ce fut comme s'ils avaient toujours été là.

« Bien sûr que je me souviens, Chad. Excuse-moi, je ne voulais pas m'endormir pendant le trajet, et je crois que je suis allé drôlement loin en fait.

– Qu'est-ce que tu entends par drôlement loin ?

– Que j'ai fait un rêve totalement délirant. Tellement que je ne sais même pas si c'est racontable. Au début, j'étais un croque-mort quelque part dans une petite ville de western, avec des voleurs de bétail et des danseuses de saloon, et à la fin, ne me demande pas pourquoi, j'étais dans l'espace. Et je crois qu'il y avait des geishas à un moment aussi... Aucune idée de ce qu'elles faisaient là-dedans. »

Chad éclata de rire.

« Ça, c'est ce qui s'appelle aller drôlement loin ! Tu as une sacrée imagination, Johnny, ou alors tu as pris des trucs qui n'étaient pas en vente libre avant d'embarquer !

– Je jure devant Dieu que je n'ai rien pris.

– Alors c'est l'imagination. Tu veux que je te dise ? Si jamais tu n'arrives pas à faire la carrière d'acteur dont tu rêves, tu pourras toujours essayer de te reconvertir au scénario, il y a du potentiel !

– Je ne crois pas qu'un producteur sérieux acceptera de prendre un scénario pareil.

– Ah, on ne sait jamais... Il paraît que les gros producteurs de cinéma cherchent des films sur des thèmes inédits, tu as peut-être une chance ! Garde-le dans un coin de ta mémoire, on ne sait jamais. »

Johnny ne répondit rien et regarda en l'air, au-delà des lettres HOLLYWOOD. Le ciel nocturne était semé de milliers et de milliers d'étoiles.

À suivre...

Rendez-vous sur [le profil de l'auteur](#) et cliquez sur « suivre cet auteur » pour être alerté lorsque la suite sera publiée.

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Science-fiction, Anticipation »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>